
Les nouvelles technologies et les NTIC vues par les 18-25 ans et les 45-60 ans : étude de réception de la série télévisée Black Mirror, entre fiction et réalité

Auteur : Gillard, Delphine

Promoteur(s) : Servais, Christine

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en communication, à finalité spécialisée en médiation culturelle et relation aux publics

Année académique : 2023-2024

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/19421>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Université de Liège
Faculté de Philosophie et Lettres
Département Médias, Culture et Communication

LES NOUVELLES TECHNOLOGIES ET LES NTIC VUES
PAR LES 18-25 ANS ET LES 45-60 ANS
Étude de réception de la série télévisée *Black Mirror*,
entre fiction et réalité

Mémoire présenté par Gillard Delphine
en vue de l'obtention du grade de Master
en communication, à finalité spécialisée en
médiation culturelle et relation aux publics

Année académique 2023-2024

Ce mémoire a pu voir le jour grâce à l'aide précieuse de plusieurs personnes, à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

Je voudrais tout d'abord remercier sincèrement Madame Christine Servais, promotrice de ce mémoire, pour m'avoir suivie, conseillée et encouragée durant toute la réalisation de ce travail.

Merci aux quatorze personnes que j'ai interviewées, sans qui ce TFE n'aurait tout simplement pas pu être concrétisé.

Je tiens également à remercier Pauline, Gwendoline et Laurent pour leur travail de relecture, leurs réflexions ainsi que leurs conseils.

Un tout grand merci à Morgane, Sarah, Camille, Laetitia, Leo et Maxime pour leurs encouragements et leur amitié sans faille.

Enfin, merci à mes parents et à ma sœur pour leur soutien continu durant ces longs mois de travail, et depuis le tout début de mon parcours universitaire.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre 1 : description de l'objet.....	4
1. La série télévisée	4
1.1. Les fictions télévisuelles	5
1.2. Le phénomène de sérialité	6
1.3. Les séries d'anthologie	8
2. Les nouvelles technologies	9
2.1. Définitions	10
2.2. Un développement constant.....	12
2.3. Entre engouement et réserve.....	13
3. (Science-)fiction et réalité	15
3.1. Définitions	17
3.2. Comment la fiction évoque la réalité	20
3.3. Futur(s) et science-fiction	23
4. <i>Black Mirror</i> , le « miroir noir »	24
4.1. L'anthologie : un moyen d'explorer tous les possibles.....	25
4.2. Le <i>miroir</i> : les écrans qui nous entourent et nous reflètent.....	26
4.3. Le <i>noir</i> : un sombre portrait d'anticipation ?.....	28
Chapitre 2 : cadre théorique	29
1. Les études de réception	29
2. Les <i>cultural studies</i>	32
3. La sociologie des publics	34
Chapitre 3 : méthodologie.....	36
1. Questions de recherche et hypothèses.....	36
2. Choix du corpus et du groupe d'enquêtés	38
2.1. Corpus d'analyse : <i>Black Mirror</i>	38
2.2. Enquête	38
3. Choix de la méthodologie	40
3.1. Les entretiens semi-directifs	40
3.2. Méthode d'analyse des entretiens	41
Chapitre 4 : résultats.....	43
1. Représentations sur <i>Black Mirror</i>	43
1.1. Une œuvre de science-fiction pas si lointaine	43
1.2. Entre avertissement et ouverture à la réflexion	49
2. Représentations sur les nouvelles technologies et les NTIC.....	55
2.1. Entre intérêt et méfiance	55

2.2. La question centrale des usages	62
3. Représentations sur le futur	68
3.1. Entre pessimisme et fatalisme.....	68
3.2. Les nouvelles technologies, une solution ?.....	74
4. La vérité de la fiction	79
4.1. <i>Black Mirror</i> , entre fiction et réalité	79
4.2. Une exemplification de la vie des téléspectateurs	85
Conclusion.....	92
Bibliographie.....	96
Monographies et ouvrages collectifs	96
Articles scientifiques	98
Mémoires et thèses	101
Pages de sites Internet	101

INTRODUCTION

Depuis le XIX^e siècle, la science-fiction établit un dialogue entre notre réalité et le domaine de la fiction. Ce genre fictionnel – toujours lié à l’actualité technoscientifique – dépeint de nos jours bien souvent des futurs sombres, sans espoir, dystopiques.¹ En parallèle, la série télévisée a connu en moins d’un siècle un développement considérable : depuis son apparition sur petit écran dans les années 1950, ce type d’œuvre télévisuelle gagne progressivement en popularité pour devenir au cours des années 1990 et 2000 un véritable phénomène culturel.² Il existe aujourd’hui nombre de séries télévisées mettant en scène des mondes de science-fiction : *La Servante écarlate*, *Westworld*, *Les 100*, *Snowpiercer* et *Black Mirror* ne sont que quelques exemples de ces univers science-fictionnels. Toujours incisives, ces œuvres télévisuelles puisent dans notre réalité pour présenter au téléspectateur un monde défamiliarisé³, étrangement proche et simultanément lointain de son expérience du monde réel.

De plus, les nouvelles technologies font, à l’heure actuelle, régulièrement parler d’elles. Par exemple, depuis le lancement de ChatGPT en novembre 2022, les mots « intelligence artificielle » sont sur toutes les lèvres, présents dans toutes formes de médias. Face à ce développement technologique, quantité de personnes s’interrogent et établissent des liens entre actualité et science-fiction. Cette réaction est notamment visible dans la presse avec des titres tels que « Black Mirror : L’IA, le deepfake et le quantique au cœur de l’intrigue... la réalité rattrapera-t-elle la fiction ? »⁴, « L’intelligence artificielle se cache déjà dans des objets futuristes sortis de “Black Mirror” »⁵ ou encore « “Black Mirror” : notre monde est-il devenu la

¹ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, Paris, Armand Colin, coll. « 128. La collection universitaire de poche », 2007, pp. 12-13.

² Sarah Sepulchre, « Introduction », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries télévisées*, 2^e éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. « INFO&COM », 2017 (2011), p. 7.

³ Florent Favard, *Le récit dans les séries de science-fiction. De Star Trek à X-Files*, Paris, Armand Colin, 2018, p. 12.

⁴ Chloé-Anne Touma, « Black Mirror : L’IA, le deepfake et le quantique au cœur de l’intrigue... la réalité rattrapera-t-elle la fiction ? », dans CScience, *Accueil*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://www.cscience.ca/2023/06/16/black-mirror-lia-le-deepfake-et-le-quantique-au-coeur-de-lintrigue-la-realite-rattrapera-t-elle-la-fiction/>.

⁵ Anouch Seydtaghia, « L’intelligence artificielle se cache déjà dans des objets futuristes sortis de “Black Mirror” », dans Le Temps, *Économie*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://www.letemps.ch/economie/l-intelligence-artificielle-se-cache-deja-dans-des-objets-futuristes-sortis-de-black-mirror>.

dystopie que prédisait la série ? »⁶ Dès lors, nous nous interrogeons : la réalité est-elle vraiment en train de rattraper la science-fiction ? Si la science-fiction s'inspire de la réalité, le contraire peut-il se produire également ?

Black Mirror, « anthologie catastrophique d'instantanés de notre époque »⁷, est une série télévisée particulièrement propice pour étudier ces liens entre science-fiction et réalité. Nombre de chercheurs se sont en effet déjà emparés de cette œuvre télévisuelle comme objet de recherche à travers des domaines variés : droit⁸, criminologie⁹, philosophie¹⁰, design¹¹, psychologie¹², etc. Néanmoins, peu d'études de réception ont été réalisées sur la série.¹³ Nous nous sommes donc tournée vers cette perspective que sont les études de réception afin d'amener de nouveaux éléments de recherche à cette thématique d'actualité. Ainsi, nous avons formulé la problématique suivante : « Comment les 18-25 ans et les 45-60 ans perçoivent-ils les nouvelles technologies et les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication)¹⁴ présentes dans *Black Mirror* et dans la réalité ? »

Notre objectif de recherche est double : 1) étudier les représentations des téléspectateurs sur *Black Mirror*, les nouvelles technologies et les NTIC, et le futur ; 2) étudier les liens que les téléspectateurs établissent entre cette œuvre de fiction et

⁶ Frédéric Aubrun, Marie-Nathalie Jauffret, « “Black Mirror” : notre monde est-il devenu la dystopie que prédisait la série ? », dans *The Conversation, Culture*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://theconversation.com/black-mirror-notre-monde-est-il-devenu-la-dystopie-que-predisait-la-serie-208790>.

⁷ Claudia Attimonelli, Vincenzo Susca, *Black Mirror et l'aurore numérique. Nos vies après l'humanisme*, traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, Montréal, Liber, coll. « L'imaginaire et le contemporain », 2021, p. 54.

⁸ Stéphanie Douteaud, « L'intérêt général dans les dystopies (et autres anti-utopies) », dans *Revue française de droit constitutionnel*, n° 124, 2020, pp. 749-761.

⁹ Thomas Blondiau, *Black Mirror : une autre manière de penser le rapport Homme-Technologie à travers la théorie de l'acteur-réseau*, Mémoire de Master en Criminologie, inédit, Université d'Ottawa, 2020.

¹⁰ Kingsley Marshall, James Rocha, Dan Shaw (éds), *Philosophical Reflections on Black Mirror*, Londres, Bloomsbury, 2023.

¹¹ Kyung Seo Jung *et al.*, « *Black Mirror*: a Novel Application of Speculative Design to Facilitate Context-aware Design Thinking », dans *Proceedings of the Design Society*, vol. 3, 2023, pp. 787-796.

¹² Thomas Rabeyron, Olivier Charlet, « Réalité virtuelle et réalité psychique : *Black Mirror* et la vie éternelle à San Junipero », dans *Psychologie Clinique*, n° 54, 2022, pp. 173-185.

¹³ Une étude de ce type a été réalisée récemment (Chloé Stouvenel, *Réception de la série dystopique Black Mirror par des critiques amateurs en ligne : entre fiction et réalité*, Mémoire de Maîtrise en Communication, inédit, Université du Québec à Montréal, 2019.), mais notre enquête s'en différenciera d'une part par sa méthodologie, d'autre part par les questionnements qui seront envisagés. En effet, l'objet principal de ce travail ne sera pas d'expliquer en détail le succès de la série, objet du mémoire cité précédemment.

¹⁴ Dans le cadre de ce TFE, nous distinguons les nouvelles technologies (également appelées « technologies émergentes ») et les NTIC. Des définitions de ces deux concepts sont proposées de la page 10 à la page 12 de ce travail.

leur réalité. Par ailleurs, nous avons effectué notre enquête à partir de deux groupes sociaux distincts : le premier groupe est constitué de personnes âgées entre 18 et 25 ans ; le second, de personnes âgées entre 45 et 60 ans. La raison de ce choix est de déterminer si un écart générationnel pourrait avoir une incidence sur les représentations des enquêtés.

Afin de répondre à ce double questionnement, nous avons joint enquête et théorie. Premièrement, dans le but d'étudier en profondeur les opinions et représentations d'un échantillon de téléspectateurs sur les questions nous intéressant, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs avec quatorze personnes (sept par groupe social). Ces entretiens ont ensuite été analysés de façon transversale et thématique. Deuxièmement, afin de comprendre comment les participants établissent des liens entre fiction et réalité, nous nous sommes principalement basée sur la théorie de la « vérité fictionnelle » de Jean-Pierre Esquenazi.¹⁵

Cette enquête se déroulera en quatre temps. Tout d'abord, le premier chapitre consistera en une description fine de notre objet de recherche et sera divisé selon les quatre thèmes principaux formant notre propos : la série télévisée, les nouvelles technologies, la (science-)fiction et la réalité, et *Black Mirror*. Le deuxième chapitre traitera quant à lui des principes théoriques guidant notre enquête : les études de réception, les *cultural studies* et la sociologie des publics. Il sera ensuite question de méthodologie : le troisième chapitre évoquera nos questions de recherche et hypothèses, nos choix du corpus et du groupe d'enquêtés, ainsi que nos choix de méthode. Enfin, le quatrième et dernier chapitre présentera les résultats de recherche de ce travail et sera composé de quatre parties : nous analyserons les représentations des participants sur *Black Mirror*, les nouvelles technologies et les NTIC, et le futur pour ensuite clôturer nos résultats en étudiant plus profondément les liens que les spectateurs établissent entre réalité et fiction, à partir de la théorie de la vérité fictionnelle de Jean-Pierre Esquenazi.

¹⁵ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction. Comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?*, Paris, Hermès Sciences Publications, 2009.

CHAPITRE 1 : DESCRIPTION DE L'OBJET

Ce premier chapitre s'articulera autour des quatre objets principaux constituant le présent travail : la série télévisée, les nouvelles technologies, les relations entre la (science-)fiction et la réalité, et enfin *Black Mirror*, la série sur laquelle nous allons travailler. Ce premier chapitre permettra au lecteur de saisir avec profondeur le contexte dans lequel *Black Mirror* se place, tout en mettant en place les notions scientifiques qui seront mobilisées dans le cadre de cette recherche.

1. LA SÉRIE TÉLÉVISÉE

Ce premier point sera divisé en trois temps : après une introduction sur la notion de fiction télévisuelle, le phénomène de sérialité sera abordé afin de le mettre en relation avec la série d'anthologie, forme particulière de fiction télévisuelle. Ce premier sous-chapitre permettra de définir notre objet d'étude, *Black Mirror*, de façon précise au sein d'une typologie détaillée.

Black Mirror est une série d'anthologie¹⁶ britannique créée et dirigée par Charlie Brooker depuis 2011.¹⁷ D'abord diffusée sur Channel 4 (saisons 1-3), elle est ensuite diffusée sur Netflix à partir de 2016.¹⁸ Elle est constituée de 27 épisodes pour six saisons. Ses différents épisodes révèlent des types de narration très diversifiés : fable politique (S2, E3 : *Le Show de Waldo*), romance (S3, E4 : *San Junipero*), *space opera* (S4, E1 : *USS Callister*), drame familial (S4, E2 : *Arkange*), etc.¹⁹ Bien que *Black Mirror* soit souvent qualifiée simplement de « série télévisée », cette anthologie est bel et bien un objet de création télévisuelle précis : un « recueil »²⁰ où chaque

¹⁶ Les séries d'anthologie sont des séries télévisées dont les épisodes sont indépendants les uns des autres (histoire, personnages, mondes fictionnels, cadre spatio-temporel, etc.) mais généralement regroupés sous un même thème. (Florent Favard, *Les séries télévisées*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « L'opportune », 2018, pp. 49-50.)

¹⁷ Cécile Désaunay, « BROOKER Charlie (création). *Black Mirror* », dans *Futuribles*, n° 424, 2018, p. 123.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ Franck Damour, « *Black Mirror*, la série où les objets techniques sont les héros », dans *Études*, n° 9, 2018, p. 118.

²⁰ À l'origine, une anthologie désigne en littérature un recueil de textes choisis. (« Anthologie », dans Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), *Lexicographie*, [en ligne], consulté le 28/04/2023, <https://www.cnrtl.fr/definition/anthologie>.)

épisode est un téléfilm indépendant. Les prochaines pages de ce travail exploreront plus en détail cette terminologie des fictions télévisuelles.

1.1. Les fictions télévisuelles

L'expression « série télévisée » est aujourd'hui utilisée comme terme parapluie englobant un grand nombre de types de fictions télévisuelles. La « série TV » est un objet complexe à saisir car composé de multiples sous-catégories et existant dans un ensemble bien plus large : celui des fictions télévisuelles. Selon Stéphane Benassi, les fictions télévisuelles sont des œuvres de fiction pensées et produites spécialement pour la diffusion télévisuelle.²¹ Elles sont porteuses de « récits narratifs basés sur le mode de la fiction, c'est-à-dire qu'elles créent toutes un univers semblable ou non au réel, mais qui n'est pas réel et qui donnent ouvertement cet univers comme inventé. »²²

Si l'un des usages est d'ordonner les séries (au sens large du terme) selon leurs catégories de genre²³ (horreur, science-fiction, drame, romance, etc.), Benassi opère quant à lui une subdivision des fictions télévisuelles suivant leurs logiques narratives et leurs formes syntaxiques respectives : les fictions télévisuelles peuvent être soit unitaires, soit plurielles. La fiction unitaire est caractérisée par une narration singulière et brève.²⁴ Une seule forme narrative de la fiction télévisuelle en découle : le téléfilm. Malgré la logique d'unicité qui la définit, nous verrons que la fiction unitaire emprunte dans certains cas des caractéristiques aux fictions plurielles. Les fictions plurielles sont quant à elles, comme leur nom l'indique, des fictions dont la narration est plurielle. Benassi les divise en deux genres, correspondant aux deux autres formes naturelles de la fiction télévisuelle : la narration plurielle peut être « *longue et fractionnée*, dans le cas du feuilleton, *courte et répétée*, dans le cas de la série. »²⁵

Benassi distingue donc trois formes naturelles de fiction télévisuelle : le téléfilm (*Les Lumières de Noël, Monsieur Léon*), le feuilleton (*Les Feux de l'amour, Breaking Bad*) et la série (*Columbo, Hélène et les Garçons*). Cette première distinction

²¹ Stéphane Benassi, *Séries et feuilletons TV. Pour une typologie des fictions télévisuelles*, Liège, Éditions du CÉFAL, coll. « Grand Écran Petit Écran – Essais », 2000, p. 13.

²² *Idem*, p. 21.

²³ Hélène Monnet-Cantagrel, « Jeux et enjeux du récit dans American Horror Story », dans *Télévision*, n° 7, 2016, p. 86.

²⁴ Stéphane Benassi, *Séries et feuilletons TV...*, *op. cit.*, p. 35.

²⁵ *Idem*, p. 35. (L'auteur souligne.)

permet à l'auteur de dresser une typologie complexe dotée de genres et sous-genres, essayant au mieux de rendre compte de la diversité du paysage télévisuel actuel. Au cœur de cette arborescence se trouve le phénomène de sérialité.

1.2. Le phénomène de sérialité

La fin des années 90 et le début des années 2000 marquent un changement dans le paysage de la fiction télévisuelle : de plus en plus de fictions brouillent les frontières entre feuilleton et série.²⁶ Cette complexification de formats démontre que l'on ne peut plus considérer les fictions télévisuelles sous les trois seules catégories de « téléfilm », « feuilleton » et « série ».²⁷ En effet, de même que les fictions plurielles deviennent de plus en plus hybrides et diversifiées, les fictions unitaires succombent elles aussi de plus en plus à ce que Benassi nomme les contagions sérielle ou feuilletonnesque.²⁸ Dans ce contexte, la sérialité désigne « l'ensemble des processus de développement syntaxique des fictions plurielles à la télévision ».²⁹ Pour en distinguer ses différents degrés, Florent Favard propose un « tour d'échelle circulaire de la sérialité »³⁰, la comparant à une horloge³¹ : son degré zéro est l'anthologie (*Black Mirror*). Ensuite viennent les séries « épisodiques », contenant des personnages récurrents mais proposant des histoires indépendantes (*L'Agence tous risques*), puis les séries « feuilletonnantes », hybridation entre série et feuilleton (*Les Experts*). Enfin arrive le feuilleton, caractérisé par un réel continuum narratif pouvant s'étendre à l'infini (*Plus belle la vie*).

Cette sérialité se manifeste de deux manières différentes : il existe d'une part la sérialité matricielle, d'autre part la sérialité éditoriale.³² La sérialité matricielle, comme son nom l'indique, correspond au développement sériel d'une matrice (Benassi), également appelée formule (Esquenazi).³³ Celle-ci a pour fonction de

²⁶ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 80.

²⁷ *Idem*, p. 81.

²⁸ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) et esthétique de la fiction télévisuelle », dans *Belphegor*, n° 14, 2016, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://doi.org/10.4000/belphegor.770>, p. 12.

²⁹ *Idem*, p. 1.

³⁰ Florent Favard, *Les séries télévisées*, op. cit., p. 55.

³¹ *Idem*, pp. 49-54.

³² Stéphane Benassi, « Sérialité(s) et esthétique... », op. cit., pp. 2-3.

³³ Jean-Pierre Esquenazi, *Les séries télévisées. L'avenir du cinéma ?*, Paris, Armand Colin, coll. « Cinéma/Arts visuels », 2010, p. 92.

définir les « invariants du récit » afin de créer du lien avec le téléspectateur.³⁴ En d'autres termes, le succès de la fiction télévisuelle dépend d'une matrice qui se trouve être en adéquation avec les goûts d'un public à un moment donné. Les invariants d'une matrice incluent par exemple le type de récit proposé (anthologie, série épisodique, feuilleton, etc.), l'histoire (présentation du monde fictionnel, contexte idéologique dans lequel la fiction prend place, etc.), ainsi que les images et les sons (technique de cadrage, présence ou non d'illustrations sonores, etc.).³⁵

La sérialité éditoriale repose quant à elle sur trois aspects extradiégétiques : les « promesses » de la fiction, l'expérience esthétique basée sur le quotidien et la programmation.³⁶ L'aspect nous intéressant particulièrement dans le cadre de cette recherche est celui de la programmation. C'est en effet par cet aspect que l'on peut parler d'une certaine sérialité de fictions unitaires (téléfilms) : la sérialité et la programmation de téléfilms sont liées par les notions de mise en modules et de mise en paradigmes. La mise en modules est une opération de mise en collection faite *après* leur production (*Les jupons de la Révolution, Hollywood Night*).³⁷ La mise en paradigmes est quant à elle une mise en collection *a priori*, inhérente aux fictions unitaires concernées (*Black Mirror, Une soirée de polars*).³⁸ En effet, des contraintes de programmation pèsent sur ces deux opérations et influencent directement la narration sérielle : interruptions publicitaires, épisodes et saisons rythment la narration de l'objet fictionnel.³⁹ La mise en modules (collection *a posteriori*) et la mise en paradigmes (collection *a priori*) facilitent alors la programmation télévisuelle en les regroupant en collections : chaque téléfilm occupe généralement une case fixe de la grille de programmation.⁴⁰ Notre objet d'étude, *Black Mirror*, est un sous-genre particulier de la mise en paradigmes : l'anthologie.

³⁴ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, *op. cit.*, p. 84.

³⁵ Stéphane Benassi, « Principes de la relation sensible aux séries télé », dans *Décadres*, n° 32-33, 2016, pp. 28-33.

³⁶ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) et esthétique... », *op. cit.*, p. 9.

³⁷ *Idem*, p. 12.

³⁸ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, *op. cit.*, pp. 110-111.

³⁹ Jean-Pierre Esquenazi, *Éléments pour l'analyse des séries*, Paris, L'Harmattan, coll. « Champs visuels », 2017, p. 130.

⁴⁰ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, *op. cit.*, p. 110.

1.3. Les séries d'anthologie

L'anthologie est une mise en paradigmes proche de la mise en collection. Benassi définit l'anthologie en avançant que, tandis que la collection rassemble des fictions unitaires ayant un point commun diégétique (fictionnel) ou extradiégétique (thématique), l'anthologie, en plus de ces éléments, est introduite et conclue par une présence récurrente : voix-over, personne physique, etc. (*La quatrième dimension, Alfred Hitchcock présente*).⁴¹ Cette définition ne correspond cependant pas à *Black Mirror*. En effet, *Black Mirror* ne présente pas de telles introductions et conclusions à ses épisodes. Nous préférons la définition de Florent Favard, selon laquelle l'anthologie est plus simplement définie comme une série dont les épisodes sont indépendants les uns des autres (histoire, personnages, mondes fictionnels, cadre spatio-temporel, etc.) mais généralement regroupés sous un même thème.⁴² Le seul autre point commun entre les épisodes de *Black Mirror* est son générique de début, long d'une quinzaine de secondes, qui introduit de manière claire et efficace la série : une icône de chargement apparaît sur notre écran noir, une typographie futuriste forme progressivement le titre de la série, *Black Mirror*, puis une fissure apparaît soudainement sur l'écran. Le ton est donné, de même que sa thématique générale, en quelques secondes à peine : nous allons être témoins d'une technologie qui se forme, évolue, et finit par atteindre son point de rupture entraînant la plupart du temps de sombres conséquences.

L'anthologie, première logique qui s'impose dans le domaine des fictions télévisuelles⁴³, apparaît aux États-Unis dès 1947 sous la forme de « dramatiques ».⁴⁴ Les séries d'anthologie occupent une place de choix dans les grilles de programmation durant les années 1950-1960⁴⁵ (*Alfred Hitchcock présente, La quatrième dimension, Thriller, Au-delà du réel...*) avant de s'essouffler dans les années 80. Ce n'est que dans les années 2010 que l'anthologie réapparaît, avec des formes qui se diversifient :

Au côté de la réactualisation de sa forme « classique »⁴⁶ (*Black Mirror*), s'est en effet développé un nouveau type d'anthologie où le phénomène de mise en collection est appliqué

⁴¹ Stéphane Benassi, *Séries et feuilletons TV...*, op. cit., pp. 135-136.

⁴² Florent Favard, *Les séries télévisées*, op. cit., pp. 49-50.

⁴³ Jean-Pierre Esquenazi, *Les séries télévisées...*, op. cit., p. 6.

⁴⁴ Stéphane Benassi, *Séries et feuilletons TV...*, op. cit., p. 136.

⁴⁵ David Buxton, *Les séries télévisées. Forme, idéologie et mode de production*, Paris, L'Harmattan, coll. « Champs visuels », 2010, p. 32.

⁴⁶ La forme dite « classique » de l'anthologie désigne le phénomène de mise en collection appliqué au niveau de l'épisode.

non plus au niveau de l'épisode mais au niveau de la saison. [...] Ainsi pourrions-nous, pour les désigner, utiliser le terme d'anthologie feuilletonesque ou saisonnière.⁴⁷

Ce processus de sérialité éditoriale permet à la série d'anthologie d'être une œuvre fictionnelle « infinie » et constitue en cela « une des formes de marquage essentielles à la production culturelle à des fins marchandes. »⁴⁸ Il faut en effet garder à l'esprit que la série télévisée est à l'origine un « produit dérivé » de l'industrialisation télévisuelle prenant place dans les années 1950.⁴⁹

Ce bref tour d'horizon de la terminologie des fictions télévisuelles nous permet de voir à quel point le paysage télévisuel d'aujourd'hui est diversifié. Notre objet d'étude, *Black Mirror*, y a donc une place très précise. Loin d'être une simple « série TV », *Black Mirror* est une mise en paradigmes – plus précisément en constitution d'anthologie – de fictions unitaires (téléfilms) : les épisodes indépendants (téléfilms à part entière) sont liés entre eux grâce à des points communs diégétiques/fictionnels (les récits se déroulent dans un futur indatable, dans un monde qui ressemble souvent de façon troublante au nôtre) et extradiégétiques/thématiques (le thème général de *Black Mirror* est la technologie dans le quotidien des protagonistes et ses conséquences positives ou négatives sur ceux-ci). Ce format d'anthologie permet à l'auteur de la série de développer toute sa créativité en présentant un univers fragmenté (téléfilms indépendants les uns des autres) mais cohérent (grâce aux points communs évoqués ci-dessus) pour le téléspectateur.

2. LES NOUVELLES TECHNOLOGIES

Ce deuxième point sera développé en trois sections : après avoir mis en évidence quelques éléments de définition des nouvelles technologies, le développement continu de celles-ci, dont nous sommes contemporains, sera abordé. En nous appuyant sur les observations de différents travaux et études scientifiques, nous mettrons ensuite en exergue l'ambivalence des représentations de notre société

⁴⁷ Stéphane Benassi, « Sérialité(s) », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 111.

⁴⁸ David Buxton, *Les séries télévisées...*, op. cit., p. 31.

⁴⁹ Marjolaine Boutet, « Histoire des séries télévisées », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 12.

face aux nouvelles technologies dans leur ensemble : ces dernières incarnent tantôt promesses, tantôt inquiétudes.

Comme mentionné précédemment, le thème principal de *Black Mirror* est la technologie, aussi bien réelle/actuelle qu'inventée/futuriste. La série présente, au fil des épisodes, une grande diversité de technologies. Elles peuvent être, selon nous, divisées en deux pôles différents, qu'elles soient réelles ou fictives : il y a d'une part les nouvelles technologies « en général », et d'autre part les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC).⁵⁰ Pour ce qui est des nouvelles technologies en général, nous retrouvons par exemple dans la série des représentations de métavers (S2, E4 : *Blanc comme neige*), d'intelligence artificielle (S4, E4 : *Hang the DJ*), de robots (S5, E3 : *Rachel, Jack et Ashley Too*), de réalité augmentée (S3, E5 : *Tuer sans état d'âme*), d'implant électronique (S1, E3 : *Retour sur image*), etc. Pour les NTIC, la série inclut par exemple des représentations de réseaux sociaux (S3, E1 : *Chute libre*), de jeux vidéo (S3, E2 : *Playtest*), de piratage d'ordinateur portable (S3, E3 : *Tais-toi et danse*), ou d'Internet dans sa généralité (S1, E1 : *L'Hymne national*). Chaque épisode de la série permet à son auteur de traiter d'une ou plusieurs technologie(s) spécifique(s).

2.1. Définitions

Au sens large du terme, les nouvelles technologies (également appelées technologies émergentes ou technologies innovantes)⁵¹ désignent « les informations conservées de manière numérique ainsi que les calculs s'y rapportant, provenant ou réalisés par des machines, des organisations, des individus ou des marchés. »⁵² Selon Émilie Loup-Escande, chercheuse et professeure universitaire en ergonomie et psychologie du travail, ces nouvelles technologies ont quatre caractéristiques principales.⁵³ Premièrement, elles font preuve d'innovations technologiques (modèles physiques, gestion de données massives, etc.). Deuxièmement, elles ont des usages peu clairs (définis *a priori* et susceptibles d'évoluer plus ou moins vite dans le temps).

⁵⁰ La distinction établie entre ces deux notions occupe le point suivant de ce travail.

⁵¹ Émilie Loup-Escande, « Technologies émergentes », dans Éric Brangier, Gérard Valléry (dirs), *Ergonomie : 150 notions clés*, Malakoff, Dunod, coll. « Univers Psy », 2021, p. 491.

⁵² Peter Martey Addo *et al.*, « Usages émergents des technologies au service du développement : un nouveau paradigme des intelligences », dans *Policy Paper*, n° 6, 2021, p. 49.

⁵³ Émilie Loup-Escande, « Technologies émergentes », *op. cit.*, p. 491.

Ensuite, elles possèdent des limites qui en ralentissent l'application (limites techniques, d'usage, d'application, méthodologiques, etc.). Enfin, elles font la promesse de transformation du contexte économique et social dans lequel elles sont introduites (industrie future, réalités virtuelle et augmentée, énergie et développement durable, technologies *e-santé*).⁵⁴ Réalités virtuelle et augmentée, ou encore intelligences artificielles sont quelques exemples de technologies dont nous sommes contemporains.⁵⁵

Les termes « nouvelles technologies » peuvent également désigner les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC), qui sont quant à elles l'« ensemble des techniques et usages de l'informatique et des réseaux de télécommunication, avec en particulier des applications multimédias. »⁵⁶ Il est utile de rappeler qu'à l'origine, les TIC concernent les techniques d'information et de communication analogiques et des médias.⁵⁷ Dans les années 1980, les NTIC apparaissent (minitel, câble, autres objets analogiques). C'est également à partir de ce moment que l'on passe d'un paradigme analogique à un paradigme numérique, avec l'apparition de la téléphonie mobile, des ordinateurs personnels et portables, des baladeurs MP3, etc.⁵⁸ Ces innovations forment les TICN, les Technologies de l'Information et de la Communication Numériques. Aujourd'hui, lorsque l'on évoque les « NTIC », l'on fait généralement référence à ces dernières, caractérisées par « leur totale numérisation, à une possibilité de mise en réseau ou de connexion [...] et souvent à une miniaturisation des outils, devenus des “terminaux de poche” ». ⁵⁹

Dans le cadre de ce travail, nous utiliserons « nouvelles technologies » ou « technologies émergentes » dans son acception large (innovations dans des domaines variés) et « Nouvelles Technologies de l'Information et de Communication » (NTIC) dans son acception plus restreinte (technologies et usages de l'informatique et des

⁵⁴ Émilie Loup-Escande, « Technologies émergentes », *op. cit.*, pp. 491-495.

⁵⁵ *Idem*, p. 491 ; Peter Martey Addo *et al.*, *op. cit.*, p. 4.

⁵⁶ Jacques Gualino, *Dictionnaire pratique. Informatique, Internet et nouvelles technologies de l'information et de la communication*, Paris, Gualino éditeur, 2005, p. 341.

⁵⁷ Françoise Paquienéguy, « Comment réfléchir à la formation des usages liés aux technologies de l'information et de la communication numériques ? », dans *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2007, 2007, [en ligne], consulté le 15/05/2023, <https://doi.org/10.3917/enic.007.0063>, p. 1.

⁵⁸ Françoise Paquienéguy, « Les technologies d'information et de la communication : constat, questionnements et hypothèses », dans Philippe Bouquillion, Yolande Combès (dirs), *Les industries de la culture et de la communication en mutation*, Paris, L'Harmattan, coll. « Questions Contemporaines », 2007, [en ligne], consulté le 15/05/2023, https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00104288, pp. 1-3.

⁵⁹ *Idem*, p. 3.

réseaux). Les termes « nouvelles technologies »/« technologies émergentes » et « NTIC » ne seront donc pas synonymes dans le cadre de cette enquête.

2.2. Un développement constant

Que ce soient les nouvelles technologies en général ou les NTIC, elles ont fait – et font encore aujourd’hui – preuve d’un développement à un rythme soutenu. Cependant, bien que les nouvelles technologies et les NTIC fassent sans cesse parler d’elles, ce phénomène de développement technique rapide n’est pas inédit : notre révolution numérique actuelle est tout aussi rapide que celle, industrielle, d’il y a un peu plus d’un siècle.⁶⁰ Ainsi, comme le précise Nicole Denoit en citant Dominique Wolton⁶¹,

L’idéologie technique dont il faut se garder aujourd’hui plus que jamais « se remarque aussi dans le fait d’oublier des révolutions techniques précédentes : ne jamais comparer et croire que tout commence aujourd’hui. Pas d’histoire, pas de comparatisme. »⁶²

Nicole Denoit remarque en effet que les NTIC, existant depuis les années 1980, continuent d’être désignées par cette expression, *Nouvelles Technologies de l’Information et de la Communication*, tant les développements techniques et technologiques de ce domaine sont en constante évolution.⁶³ De plus, le tournant des années 2000 marque l’apparition de l’*internet 2.0*, aussi appelé *web 2.0*, désignant un internet nouveau, caractérisé par une abolition des frontières entre publics et auteurs des contenus des sites internet⁶⁴, ou en d’autres termes, une collaboration et une participation accrues des internautes.⁶⁵ Vient ensuite le *web 3.0*, concept plus récent désignant un ensemble de principes existants doublé de nouvelles technologies et applications : une collaboration encore renforcée entre internautes, développeurs et machines, une gestion autonome de données, une utilisation de l’intelligence

⁶⁰ Philippe Bihouix, « *Smart world* vs “monde d’après” : quelle technologie pour demain ? », dans *L’Économie politique*, n° 90, 2021, pp. 52-53.

⁶¹ Dominique Wolton, *Informer n’est pas communiquer*, Paris, Éditions du CNRS, 2009.

⁶² Nicole Denoit, « Introduction », dans Nicole Denoit (dir.), *L’imaginaire et la représentation des Nouvelles Technologies de Communication*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013, p. 13.

⁶³ *Idem*, p. 11.

⁶⁴ Jean-Noël Lafargue, « Web 2.0 : veuillez créer s’il vous plaît », dans *Marges. Revue d’art contemporain*, n° 8, 2008, p. 102.

⁶⁵ Laurence Burgorgue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », dans *Pouvoirs*, n° 130, 2009, p. 65.

artificielle, etc.⁶⁶ Certains auteurs évoquent déjà un *web 4.0*, concept reposant sur l'idée d'une « interaction en symbiose entre humains et machines ».⁶⁷

Grâce à un internet de plus en plus collaboratif où les échanges entre internautes – amateurs mais également chercheurs – sont simplifiés, les progrès techniques et technologiques se réalisent eux aussi de plus en plus aisément.⁶⁸ Nous parlons aujourd'hui de domaines comme la « *e-research* » ou encore la « e-santé », ce dernier désignant les bouleversements dans le domaine de la santé liés à l'apparition des nouvelles technologies, dont celles de l'information.⁶⁹ Cela illustre à quel point les domaines des NTIC et des technologies émergentes travaillent désormais constamment main dans la main.⁷⁰ Cependant, malgré les promesses que ces collaborations présentent, nombreux sont ceux qui s'interrogent à propos des potentiels effets néfastes d'un tel développement technologique.

2.3. Entre engouement et réserve

Les avancées technologiques des deux décennies passées, semblant s'accélérer exponentiellement avec la montée en puissance des différentes *intelligences*, inspirent tant enthousiasme que remise en question : pensons à l'agitation générale qu'a déclenché ChatGPT lors de sa sortie en novembre 2022. Philippe Bihouix remarque que « la période est étrange : il n'y a peut-être jamais eu autant de promesses de percées technologiques, mais jamais autant de doutes pesant sur l'avenir. »⁷¹ Cette réaction ambivalente à un rapide développement sociétal n'est cependant pas neuve : la critique du progrès technique remonte aussi loin qu'au XIX^e siècle.⁷² Nous citons également en exemple le travail du philosophe Walter Benjamin (1892-1940) portant sur la naissance de la modernité : en effet, face au « nouvel environnement technoculturel

⁶⁶ Rikus Bruwer, Riaan Rudman, « Defining Web 3.0: opportunities and challenges », dans *The Electronic Library*, vol. 34, 2016, p. 148.

⁶⁷ Hitendra Patil, Yogesh Surwade, « Web Technologies From Web 2.0 To Web 4.0 », dans *International Journal for Science and Advance Research in Technology (IJSART)*, vol. 4, n° 4, 2018, p. 813. (Nous traduisons.)

⁶⁸ Wendy Hall, David de Roure, Nigel Shadbolt, « The Evolution of the Web and Implications for eResearch », dans *Philosophical Transactions: Mathematical, Physical and Engineering Sciences*, vol. 367, n° 1890, 2009, p. 991.

⁶⁹ Dominique Dupagne, « Les nouvelles informations en santé », dans *Les Tribunes de la santé*, n° 29, 2010, p. 33.

⁷⁰ Wendy Hall, David de Roure, Nigel Shadbolt, « The Evolution of the Web... », *op. cit.*, p. 1000.

⁷¹ Philippe Bihouix, « *Smart world* vs “monde d'après”... », *op. cit.*, p. 52.

⁷² *Idem*, p. 49.

créé, au XIX^e siècle, par le développement accéléré des techniques de reproduction mécanique, telles que la photographie, le phonographe ou encore le cinéma »⁷³, Benjamin développe une critique de ce XIX^e siècle, notamment à travers ses concepts d'aura⁷⁴ et d'images.⁷⁵ Dans ses travaux, Benjamin questionne les liens entre passé (XIX^e siècle) et présent (XX^e siècle) et fait la critique de ce XIX^e siècle, considéré comme « rêve » du collectif du XX^e siècle.⁷⁶

Le débat actuel, posant la question de savoir si la technologie résoudra nos problèmes de société, est semblable en tout point à celui qui nous anime depuis 1950.⁷⁷ Bihouix nuance néanmoins l'existence d'une supposée accélération technologique : « S'il y a accélération et inflation, c'est sur les promesses. Dans notre société à la rivalité et à la concurrence exacerbées et mondialisées, beaucoup ont intérêt à faire le buzz et à montrer que le monde bouge bien plus vite qu'on ne le croit. »⁷⁸

Quoi qu'il en soit, les discours sur les progrès technologiques se font de plus en plus ambivalents. Laurence Burgorgue-Larsen remarque cette dichotomie à propos d'internet et met en avant deux notions principales : émancipation et tyrannie technologiques, arguant que « l'homme qui l'utilise [internet] reste lui-même : comme en tous domaines, il est l'artisan du meilleur comme du pire. »⁷⁹ C'est également ce que montre Aurélie Laborde dans une étude à propos des représentations d'internet dans la presse généraliste : les discours de presse à propos d'internet se font de moins en moins enthousiastes et tous mentionnent inquiétudes, limites et dangers.⁸⁰ Cette tendance à la mise en garde est également visible dans d'autres sphères de la société, notamment politique et économique. Par exemple, l'Organisation de Coopération et

⁷³ Pascal Durand, *Médiamorphoses. Presse, littérature et médias, culture médiatique et communication*, 2^e éd. revue et complétée, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2020, p. 181.

⁷⁴ « L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. [...] L'aura désigne [...] l'expérience sensible d'un "inapprochable", avec lequel l'œuvre ou le spectacle de la nature permettraient d'entrer en contact [...]. » (*Idem*, p. 183.)

⁷⁵ Dans ce contexte, le concept des images de Benjamin correspond aux « représentations que la modernité produit d'elle-même [qui] ne sont pas comprises par celle-ci de manière évidente, mais [qui] font apparaître ses souhaits profonds en tant que société. » (Ana-Josefa Lüderitz, *Walter Benjamin et l'image dialectique : l'histoire comme une dialectique des images*, Thèse de Doctorat en Philosophie, inédit, Université de Toulouse, 2018, p. 20.)

⁷⁶ Alison Ross, *Revolution and History in Walter Benjamin. A Conceptual Analysis*, London, Routledge, coll. « Routledge Studies in Twentieth-Century Philosophy », 2019, pp. 109-111.

⁷⁷ Philippe Bihouix, « Smart world vs "monde d'après"... », *op. cit.*, p. 52.

⁷⁸ *Idem*, p. 53.

⁷⁹ Laurence Burgorgue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », *op. cit.*, p. 66.

⁸⁰ Aurélie Laborde, « Représentations d'internet dans la presse généraliste. Mondes de références mobilisés par les journalistes du Monde de 1994 à 2010 », dans Nicole Denoit (dir.), *L'imaginaire et la représentation des Nouvelles Technologies de Communication*, *op. cit.*, pp. 41-42.

de Développement Économiques (OCDE) et l'Agence Française de Développement (AFD) font toutes deux un état des lieux des bouleversements technologiques actuels et mettent en avant les questions de sécurité numérique, de transparence, de confiance, d'autonomie des individus, etc. face aux technologies émergentes et à leurs usages.⁸¹ Mireille Berton démontre quant à elle, à travers son étude de séries télévisées contemporaines, toute l'ambivalence des technologies numériques qui y sont présentes en mettant en exergue trois « fantasmes » présents dans ces séries : fantasmes ubiquitaires, fantasmes de surveillance, fantasmes d'omniscience.⁸² Ces *fantasmes* deviennent *cauchemars* lorsqu'ils sont présentés dans une série de dystopie.⁸³ Stephen Cave et Kanta Dihal repèrent eux quatre dichotomies différentes d'espoirs et de craintes à propos de l'intelligence artificielle, tant dans la fiction (anglophone) que dans la réalité : l'intelligence artificielle promet immortalité, oisiveté, gratification et dominance. Ces promesses ont néanmoins leurs pendants négatifs, à savoir respectivement : inhumanité, obsolescence, aliénation et révolte des appareils dotés d'intelligence artificielle contre leurs créateurs, les humains.⁸⁴

Black Mirror est à l'image de ces discours ambivalents sur les nouvelles technologies : présentant le plus souvent leurs effets néfastes, la série propose plus rarement quelques utopies, néanmoins toujours teintées d'un certain pessimisme (S3, E4 : *San Junipero* ; S4, E4 : *Hang the DJ*).

3. (SCIENCE-)FICTION ET RÉALITÉ

Comme mentionné dans le sous-chapitre précédent, *Black Mirror* présente au fil de ses épisodes une technologie très diversifiée. Cette technologie est tantôt réelle⁸⁵, tantôt fictionnelle, ou encore réalisée d'un mélange entre les deux. Nous retrouvons par exemple, pour ce qui est de la technologie existante, des représentations de réseaux

⁸¹ Angel Gurría, « Préface », dans Organisation de Coopération et de Développement Économiques (OCDE), *Science, technologie et innovation : Perspectives de l'OCDE 2018. S'adapter aux bouleversement technologiques et sociétaux (Version abrégée)*, Paris, Éditions OCDE, 2018, p. 3 ; Peter Martey Addo *et al.*, « Usages émergents des technologies au service du développement... », *op. cit.*, p. 5.

⁸² Mireille Berton, « Technologies numériques et fantasmes panoptiques dans les séries télévisées contemporaines », dans *Décadrages*, n° 32-33, 2016, pp. 41-42.

⁸³ *Idem*, p. 72.

⁸⁴ Stephen Cave, Kanta Dihal, « Hopes and fears for intelligent machines in fiction and reality », dans *Nature Machine Intelligence*, vol. 1, 2019, pp. 74-75.

⁸⁵ Au sens qu'elle existe et que son usage est répandu à travers le monde.

sociaux (S1, E1 : *L'Hymne national*), de réalité augmentée (S3, E5 : *Tuer sans état d'âme*), de piratage (S3, E3 : *Tais-toi et danse*), etc. En termes de technologie relevant de la fiction, *Black Mirror* nous propose par exemple des représentations de réalité virtuelle immersive (S3, E2 : *Playtest* ; S3, E4 : *San Junipero*) et de clonage (S2, E1 : *Bientôt de retour*). Cependant, ce qui revient le plus souvent au fil des saisons de la série est sa tendance à s'inspirer de technologies existantes, mais en en détournant les usages, comme c'est le cas par exemple avec les micropuces et autres implants sous-cutanés. En effet, la technologie de la micropuce implantée à l'humain n'est pas neuve : en 2009, le scientifique britannique Mark Gasson devient la première personne à se faire implanter une micropuce RFID⁸⁶ à long terme.⁸⁷ En février 2023, plus de 50 000 personnes se sont fait implanter une micropuce sous-cutanée dans la main, pour des raisons non médicales : remplacer un badge électronique ou une carte de crédit sont les principales utilisations de tels implants.⁸⁸ *Black Mirror* récupère cette technologie de micropuces sous-cutanées dans plusieurs épisodes : tandis que dans *Retour sur image* (S1, E3) les protagonistes enregistrent et revoient leurs souvenirs sur demande, *Arkange* (S4, E2) propose un monde où un parent regarde et censure à loisir ce que son enfant voit de ses propres yeux. Ces deux épisodes dressent un sombre portrait des conséquences que ces usages déviants – étant tous deux dans une logique de surveillance accrue et malsaine – pourraient engendrer.

Outre ces parallèles évidents avec une technologie déjà existante, d'autres liens sont présents entre notre réalité et la série : cette dernière évoque, à des degrés différents en fonction des épisodes, un monde similaire au nôtre, et fait donc appel à nos représentations de celui-ci. Un élément perturbateur est alors introduit – la/les technologie(s) spécifique(s) à chaque épisode – pour nous emmener dans un monde non plus réel, mais (science-)fictionnel. Il convient dès lors d'éclaircir ces liens entre ces deux « mondes » et leurs enjeux : après quelques éléments de définition concernant les notions de « réalité », « fiction » et « science-fiction », nous nous pencherons donc

⁸⁶ *Radio Frequency IDentification*.

⁸⁷ Mark Gasson, « Human Enhancement: Could you become infected with a computer virus? », dans *IEEE International Symposium on Technology and Society (ISTAS)*, hors-série, 2010, p. 65.

⁸⁸ Dan Lohrmann, « From Progress to Bans: How Close Are Human Microchip Implants? », dans *Government Technology, Blogs*, 2023, [en ligne], consulté le 24/07/2023, <https://www.govtech.com/blogs/lohrmann-on-cybersecurity/from-progress-to-bans-how-close-are-human-microchip-implants>.

sur la question de savoir comment la fiction peut évoquer la réalité. Ensuite, nous aborderons la question du futur – des futurs – et leurs liens avec la science-fiction.

3.1. Définitions

Afin d'introduire correctement notre propos des pages suivantes, il convient en premier lieu de définir ce qu'est la « réalité », la « fiction » et la « science-fiction ». Pour ce faire, nous n'aborderons ni débats ni courants de pensée philosophique à propos de ces notions, mais nous en proposerons des définitions les plus claires possibles en lien direct avec le sujet de cette recherche : *Black Mirror*, fiction télévisuelle.

Communément, la réalité désigne « tout ce qui n'est pas invention, illusion ou apparence. »⁸⁹ Elle est synonyme de connaissance, de ce qui est tangible et visible et s'oppose en ce sens à l'imaginaire, au fictif et au virtuel.⁹⁰ Cependant, dans ses rapports à la fiction, Jean-Pierre Esquenazi⁹¹ distingue trois sortes de « réalités » : la réalité concrète⁹², la réalité imaginaire et la réalité invoquée. Seules les deux dernières sont utiles à notre propos. La réalité imaginaire correspond à la réalité dans laquelle le destinataire (lecteur, spectateur, téléspectateur, etc.) accepte de se plonger, c'est le fait de participer à l'univers fictionnel. Par exemple, en lançant un épisode de *Black Mirror*, le téléspectateur accepte d'imaginer une réalité qui n'est pas la sienne, en suivant les personnages et leurs péripéties. La réalité invoquée, comme son nom l'indique, correspond quant à elle à la réalité invoquée par le destinataire afin d'expliquer sa relation à la fiction qu'il consomme. Ainsi, un téléspectateur de *Black Mirror* pourrait évoquer ses propres connaissances de la technologie ou de la science-fiction pour justifier son attachement à la série. Ces deux réalités – imaginaire et invoquée – s'articulent en permanence et permettent au destinataire d'entrer en « jeu »

⁸⁹ Eleni Politou-Marmarinou, « "Réalité" et "fiction" à l'ère de la communication et de l'information », dans *Σύγκριση (Comparaison)*, vol. 13, 2002, p. 96.

⁹⁰ *Ibidem*.

⁹¹ La fin de ce paragraphe est basée sur Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, *op. cit.*, pp. 19-23.

⁹² La réalité concrète correspond à ses aspects sociaux et économiques : pour avoir accès à de la fiction, il faut acheter un livre, avoir des liens sociaux avec des proches pour pouvoir converser sur des sujets culturels, etc. (*Idem*, p. 19.)

avec la fiction, à la lumière de sa propre réalité. Le récit fictionnel revêt dès lors un certain rapport à la réalité, variant selon le destinataire.

Dans le cadre de cette enquête, nous définissons la fiction en prenant comme point de départ les mots de John Searle, selon qui la fiction provient « d'un ensemble distinct de conventions qui permet à l'auteur de faire mine de faire des assertions qu'il sait ne pas être vraies sans pour autant avoir l'intention de tromper. »⁹³ Cette idée de fiction correspond, chez Jean-Marie Schaeffer, à la « feintise ludique partagée ».⁹⁴ Par ces mots, les deux auteurs mettent un point d'honneur à distinguer la fiction du mensonge, ce dernier étant dans le but de tromper. Schaeffer va plus loin en distinguant également la fiction de l'erreur : lorsqu'une personne émet une erreur, elle a des croyances/représentations fausses tout en pensant qu'elles sont vraies, ce qui n'est pas le cas de la fiction.⁹⁵ En d'autres termes, Lorenzo Menoud définit la fiction comme « la mise en forme institutionnelle et sociale de notre envie de raconter des histoires dans un cadre ontologique⁹⁶ donné. »⁹⁷ Ce cadre ontologique désigne donc un espace où la fiction peut avoir lieu, un « contrat »⁹⁸ entre l'auteur et le lecteur sur ce qui est fiction et ce qui ne l'est pas au sein de l'œuvre fictionnelle.⁹⁹ Ainsi, le destinataire de l'œuvre fictionnelle « suspend son incrédulité » en acceptant de croire à un monde (en partie) fictionnel¹⁰⁰ et, pour ce faire, ce dernier doit obligatoirement faire preuve de cohérence : une fois les règles de l'œuvre fictionnelle établies, le destinataire peut juger la cohérence de la fiction qu'il a devant les yeux en fonction du *vraisemblable* et non en fonction du *vrai*.¹⁰¹

⁹³ John Searle, *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, traduit de l'anglais par Joëlle Proust, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1982, p. 111.

⁹⁴ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 148.

⁹⁵ *Ibidem*.

⁹⁶ L'ontologie désigne ici « à la fois un domaine d'objets dont l'existence est communément acceptée et un domaine de vérités partagées. » (Lorenzo Menoud, *Qu'est-ce que la fiction ?*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Chemins Philosophiques », 2005, p. 32.)

⁹⁷ *Idem*, p. 58.

⁹⁸ John Searle, *Sens et expression...*, *op. cit.*, p. 117.

⁹⁹ En effet, des œuvres fictionnelles peuvent emprunter, à des degrés différents, des éléments de la réalité (personnes, événements, etc.).

¹⁰⁰ François Jost, *Comprendre la télévision et ses programmes*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Focus cinéma », 2017 (2005), p. 99. Ceci rejoint le concept de « réalité imaginaire » de Jean-Pierre Esquenazi expliqué à la page précédente.

¹⁰¹ *Idem*, pp. 102-103.

La science-fiction est une sous-catégorie de la fiction. Elle fait partie, avec le fantastique et la *fantasy*, des genres relevant de l'imaginaire.¹⁰² La science-fiction se distingue néanmoins de ces deux autres genres, le fantastique relevant de l'inimaginable/étrange (*Buffy contre les vampires*, *Outlander*), la *fantasy* relevant du merveilleux/magique¹⁰³ (*Game of Thrones*, *The Witcher*). Espace, robots, clones, extraterrestres, voyage dans le temps... sont autant d'éléments évocateurs de l'imaginaire de la science-fiction. Cet imaginaire est en constante évolution, se nourrissant « des images, des idées et des vocables que propose l'actualité technoscientifique, et des liens de cette dernière avec l'activité politique ou philosophique. »¹⁰⁴ La science-fiction est donc directement liée aux avancées technologiques qui lui sont contemporaines. Selon Florent Favard, la science-fiction présente deux caractéristiques principales.¹⁰⁵ Premièrement, les œuvres de science-fiction possèdent toutes un « *novum* », cet élément qui provoque un décalage entre notre monde réel et celui, science-fictionnel, proposé par l'œuvre (clones, extraterrestres, etc.). Ce *novum* provoque un phénomène de défamiliarisation, « un processus qui consiste à voir le familier sous un jour nouveau, étrange, déstabilisant ».¹⁰⁶ Deuxièmement, les œuvres de science-fiction, à cause de ce processus de défamiliarisation, provoquent chez le destinataire un « *sense of wonder* », ce sentiment d'émerveillement mêlé de peur lorsque nous nous retrouvons devant quelque chose de déstabilisant (découvrir une civilisation extraterrestre, voyager dans l'espace-temps, etc.). Ainsi, la plupart des épisodes de *Black Mirror* proposent et un *novum* et un *sense of wonder* découlant de ce dernier. Par exemple, dans *Bientôt de retour* (S2, E1), le monde dans lequel Martha et Ash, les deux protagonistes, vivent, semble quasiment en tout point identique au nôtre. Le *novum* apparaît lorsque Martha, n'arrivant pas à faire le deuil de Ash, commande sur Internet une réplique plus vraie que nature – un clone – de son défunt époux. C'est également à partir de ce moment que le *sense of wonder* apparaît.

¹⁰² Florent Favard, *Le récit dans les séries de science-fiction...*, op. cit., p. 10.

¹⁰³ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, op. cit., p. 8.

¹⁰⁴ *Idem*, p. 13.

¹⁰⁵ La fin de ce paragraphe est basée sur Florent Favard, *Le récit dans les séries de science-fiction...*, op. cit., pp. 12-13.

¹⁰⁶ *Idem*, p. 12.

3.2. Comment la fiction évoque la réalité

Beaucoup s'accordent sur le fait que la série télévisée *Black Mirror* évoque à bien des égards notre « monde réel ». Plus encore, des expressions telles que « Nous sommes dans *Black Mirror* ! »¹⁰⁷ ou autres « memes »¹⁰⁸ à propos de la série sont désormais passés dans le langage courant, et ce depuis plusieurs années.¹⁰⁹ Cependant, comment expliquer ce phénomène ? Comment une série de science-fiction, plus précisément dystopique, peut-elle nous parler de notre réalité ? Pour l'expliquer, Jean-Pierre Esquenazi invoque le concept de « vérité fictionnelle ». Selon l'auteur, « pour le dire simplement, la vérité d'une fiction touche à l'éclairage que cette fiction propose sur notre monde réel. »¹¹⁰ Ce mécanisme est notamment rendu possible par un état mental que Jean-Marie Schaeffer nomme l'« immersion fictionnelle »¹¹¹ : l'état dans lequel le destinataire (lecteur, téléspectateur, etc.) accepte de se plonger afin de faire l'expérience du monde fictionnel qui lui est proposé.

L'immersion fictionnelle présente, selon Schaeffer, quatre caractéristiques : 1) la prédominance de l'*imagination* de l'univers fictionnel sur la perception du monde réel (le téléspectateur fait abstraction de ce qui se passe dans son salon au profit de ce qui se passe sur l'écran de sa télévision) ; 2) la *coexistence* pourtant permanente entre ces deux mondes, univers fictionnel et monde réel (le destinataire éclaire son interprétation de la fiction par ses représentations mentales et son environnement/contexte actuel) ; 3) le fait que l'immersion fictionnelle est une activité qui *s'entretient* par elle-même (la fiction a la capacité de faire demeurer le destinataire dans cet état mental) ; 4) le fait que les représentations vécues par le destinataire dans cet état relèvent majoritairement de l'*affectif* (appréciation esthétique, empathie et identification aux personnages).¹¹² Esquenazi ajoute :

Dans la mesure où ce destinataire accède à la perspective de certains des personnages du récit, où il est capable de la comprendre et de l'apprécier, il peut s'approprier l'univers narratif, le

¹⁰⁷ Expressions observées notamment lors de la pandémie du COVID-19 (2020) ou du lancement de ChatGPT (2022).

¹⁰⁸ Un *mime* (ou « mème » en français) est, sur Internet, une image (ou parfois une vidéo) accompagnée d'un texte humoristique ou sarcastique. Une seule et même image peut devenir un *template*, un modèle, pour une myriade de mèmes différents.

¹⁰⁹ Claudia Attimonelli, Vincenzo Susca, *Black Mirror et l'aurore numérique...*, *op. cit.*, p. 165.

¹¹⁰ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, *op. cit.*, p. 183.

¹¹¹ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*, p. 179.

¹¹² *Idem*, pp. 179-187.

faire sien et le comprendre comme une exemplification juste de son propre monde. Il peut alors juger que l'univers fictionnel est « vrai ».¹¹³

Certains auteurs, comme Hervé Glevarec, estiment qu'il est préférable d'attacher la vérité non pas à l'interprétation d'un destinataire mais plutôt au processus créatif de l'auteur de la fiction concernée.¹¹⁴ Nous suivons cependant Jean-Pierre Esquenazi selon lequel il ne faut ignorer ni les « prétentions des créateurs de série » ni les « opinions des *fans* ».¹¹⁵ Pour justifier cette position, l'auteur avance qu'il existe plusieurs « niveaux de réalité » auxquels une fiction peut se rapporter, à partir de sa création jusqu'à sa réception¹¹⁶, ce qui signifie qu'une œuvre fictionnelle peut être analysée à partir de différents niveaux de lecture. Le premier niveau est la fiction en tant que *trace concrète d'une production* : l'objet fictionnel reflète les choix de production d'une équipe entière, le contexte dans lequel ces personnes évoluent et travaillent, leurs méthodes de travail, leurs valeurs, etc. Le deuxième niveau est la fiction en tant que *représentation d'un point de vue sur le monde contemporain* : l'objet fictionnel peut se rapporter à la réalité quand son auteur s'inspire d'un monde historique – réel – précis (la France sous Louis XIV, les Treize Colonies en Amérique, etc.). Qu'en est-il des œuvres de science-fiction ? Ne peuvent-elles pas elles aussi évoquer la réalité malgré le fait qu'elles sont basées sur des mondes imaginaires ? Esquenazi précise que toute fiction possède un ancrage dans le monde réel et que, dès lors, « toute fiction, qu'elle dépeigne un monde historique ou un monde imaginaire, révèle un cadre intellectuel contemporain. »¹¹⁷ Le troisième niveau, qui nous intéressera le plus dans le cadre de cette enquête, est la fiction en tant qu'*illustration ou exemplification du monde vécu du destinataire* : grâce au processus d'immersion fictionnelle évoqué auparavant, le destinataire peut juger du réalisme d'une fiction à travers le prisme de ses propres connaissances et expériences du monde réel. Dans le cadre de ce travail, nous examinerons donc notre objet fictionnel – *Black Mirror* – comme *illustration/exemplification*, tout en gardant à l'esprit les deux autres niveaux de lecture – *trace* et *représentation*.

¹¹³ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 174.

¹¹⁴ Hervé Glevarec, *La sériephilie. Sociologie d'un attachement culturel et place de la fiction dans la vie des jeunes adultes*, Paris, Ellipses Édition, coll. « Culture pop », 2012, p. 94.

¹¹⁵ Jean-Pierre Esquenazi, *Éléments pour l'analyse des séries*, op. cit., pp. 74-77. (L'auteur souligne.)

¹¹⁶ La fin de ce paragraphe est basée sur Jean-Pierre Esquenazi, « Séries télévisées et "réalités" », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., pp. 213-217.

¹¹⁷ *Idem*, p. 215.

Enfin, il nous paraît important de mentionner les concepts de « vraisemblance » et d'« accessibilité » de François Jost à propos de la fiction.¹¹⁸ En effet, selon l'auteur, une chose est déterminante pour qu'une œuvre soit considérée comme une fiction : elle doit être constituée en un monde cohérent, pouvant comporter des éléments fictionnels mais également des éléments factuels/réels. Par exemple, *Black Mirror* est une série de science-fiction mais inclut dans ses épisodes de vrais morceaux de musique (*Always Something There to Remind Me* de Dionne Warwick dans S4, E6 : *Black Museum*), des modèles réels de voiture (Range Rover Vogue dans S4, E5 : *Metalhead*) et même des noms de médias existants (BuzzFeed dans S3, E6 : *Haine virtuelle*). La fiction fait alors preuve de vraisemblance si son univers est cohérent par rapport aux règles qu'elle a préétablies : un téléspectateur de science-fiction ne sera pas étonné de voir des extraterrestres dans un film qui a préalablement évoqué leur existence, bien que ce ne soit « pas possible » dans notre réalité. Cette vraisemblance permet au destinataire de la fiction de réduire l'écart entre l'univers fictionnel et son monde réel. Un deuxième élément permettant cette réduction d'écart, et amenant une œuvre fictionnelle à être qualifiée de « réaliste », est son « accessibilité ». Selon Jost, l'accessibilité de la fiction peut se faire de trois façons différentes. Premièrement, par l'actualité : par exemple, *Black Mirror* évoque à plusieurs reprises l'addiction aux réseaux sociaux, le déclin de l'environnement, etc. Deuxièmement, par l'universalité : la fiction peut faire référence à des passions, des émotions, des situations... communes à une large partie de l'humanité (la colère, la mort, l'amour, etc.). Troisièmement, par un élément plus technique qui est l'énonciation audiovisuelle : le spectateur accède plus facilement à la fiction grâce à des procédés techniques tels que le *voiceover*, le tremblé de caméra (caméra portée sur l'épaule, amenant un sentiment d'immersion et de proximité accrues dans la fiction). Vraisemblance et accessibilité de la fiction sont donc deux éléments supplémentaires favorisant le rapprochement des deux mondes – fictionnel et réel.

¹¹⁸ L'entièreté de ce paragraphe est basée sur François Jost, *Comprendre la télévision et ses programmes*, op. cit., pp. 102-107.

3.3. Futur(s) et science-fiction

Après avoir abordé la manière dont la fiction peut évoquer la réalité, une question se pose ensuite : quels sont les liens entre futur et science-fiction ? Comme mentionné précédemment, les œuvres fictionnelles ont toutes un ancrage – à divers degrés – dans un monde réel.¹¹⁹ Ce postulat est également valable pour la science-fiction qui, selon Roger Bozzetto, « explore ou construit à sa façon, dans l’imaginaire, les rapports qu’entretient l’humanité, occidentale en premier lieu, avec un environnement technologique, médiatique et même psychique, issu de découvertes réelles ou supposées. »¹²⁰ Paul Graham Raven rejoint Bozzetto sur ce point en y apportant toutefois une précision terminologique : là où Bozzetto parle simplement du « futur », Raven évoque les concepts de « futur immanent » et de « récits de futurité ».¹²¹ Tandis que le futur immanent correspond au futur en devenir, modelable et modelé en permanence par l’économie, la politique, la production technoscientifique, etc., les récits de futurité sont des projections à propos du futur pouvant prendre diverses formes : littérature, cinéma, télévision, publicité, architecture spéculative, design fiction, business plans, etc.¹²² En d’autres termes, nous ne pouvons connaître ni prédire « *le futur* », mais juste produire des récits de futurité.

Ces récits de futurité – dont la science-fiction fait donc partie – permettent dès lors à l’humain un « travail d’apprivoisement mental du futur, et même du présent, grâce à de nouvelles métaphores empruntées aux technologies nouvelles »¹²³ et sont plus révélateurs de la *manière* dont l’humain se sent lié au futur que du futur même.¹²⁴ Prenons l’exemple de *Haine virtuelle* (S3, E6) où la technologie principale présentée dans l’épisode est le projet « Essaim » : l’utilisation de « drones-insectes autonomes » (DIA), drones minuscules utilisant l’énergie solaire afin de remplacer les abeilles ayant pratiquement disparu de la surface de la Terre, et ainsi éviter l’effondrement environnemental qui adviendrait sans ces pollinisateurs. Sorti en 2016, cet épisode rend compte des craintes de son créateur, Charlie Brooker, qui mentionne dans une

¹¹⁹ Jean-Pierre Esquenazi, « Séries télévisées et “réalités” », *op. cit.*, p. 215.

¹²⁰ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, *op. cit.*, p. 11.

¹²¹ Paul Graham Raven, « Rhétorique de la futurité : scénarios, design fiction, prototypes et autres modalités évaporées de la science-fiction », dans *ReS Futurae*, n° 16, 2020, [en ligne], consulté le 06/09/2023, <https://doi.org/10.4000/resf.8761>, p. 2.

¹²² *Ibidem*.

¹²³ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, *op. cit.*, p. 11.

¹²⁴ Paul Graham Raven, « Rhétorique de la futurité... », *op. cit.*, p. 3.

interview récente : « Je suis généralement favorable à la technologie. Il est probable que nous devrons compter sur elle pour survivre, donc je ne dirais pas qu'il s'agit nécessairement d'avertissements, mais plutôt d'inquiétudes, si vous voyez ce que je veux dire. »¹²⁵ Depuis plus de dix ans en effet, les effets du déclin des populations d'insectes pollinisateurs se font sentir et forcent les agriculteurs à trouver des alternatives, comme par exemple polliniser à la main.¹²⁶ En décembre 2022, une étude publiée dans la revue *Environmental Health Perspectives* estime à 427.000 le nombre de morts attribuables au déclin des insectes pollinisateurs.¹²⁷

Ce cas illustre les liens entre présent, futur, et science-fiction : en 2016, Charlie Brooker se base sur une réalité existante depuis plusieurs années (le déclin des pollinisateurs) et utilise une technologie en développement (les drones) pour rendre compte de ses craintes et tenter d'appriivoiser le futur en créant un récit de futurité (l'épisode *Haine virtuelle* de *Black Mirror*). Il faut toutefois garder à l'esprit que malgré le fait que des liens puissent être établis entre futur et science-fiction, il est dangereux de vouloir considérer ce type d'œuvres fictionnelles – aussi cohérentes soient-elles – comme prévisions certaines du futur, ce qui équivaldrait à de la surinterprétation.¹²⁸ Ainsi, l'un des objectifs de cette présente enquête ne sera en aucun cas d'essayer de « prédire l'avenir » à travers le matériau récolté lors de l'enquête, mais plutôt d'investiguer la manière dont les destinataires interrogés se sentent liés au futur, et en quoi la série *Black Mirror* pourrait influencer leurs représentations du futur.

4. *BLACK MIRROR*, LE « MIROIR NOIR »

Cette ultime section de ce premier chapitre, portant sur les caractéristiques de notre objet de recherche, sera conduite en trois parties : nous verrons tout d'abord en

¹²⁵ Amit Katwala, « *Black Mirror's* Charlie Brooker Wants to Break the Content Machine », dans *Wired, Culture*, 2023, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://www.wired.com/story/black-mirror-charlie-brooker-q-and-a-season-6/>. (Nous traduisons.)

¹²⁶ Dave Goulson, « Decline of bees forces China's apple farmers to pollinate by hand », dans *China Dialogue, Food*, 2012, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://chinadialogue.net/en/food/5193-decline-of-bees-forces-china-s-apple-farmers-to-pollinate-by-hand/>.

¹²⁷ Matthew Smith *et al.*, « Pollinator Deficits, Food Consumption, and Consequences for Human Health: A Modeling Study », dans *Environmental Health Perspectives*, vol. 130, n° 12, 2022, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://doi.org/10.1289/EHP10947>, p. 7.

¹²⁸ Caroline Bassett, Ed Steinmueller, George Voss, « Better Made Up: The Mutual Influence of Science fiction and Innovation », dans *Nesta Working Paper*, n° 13/07, 2013, [en ligne], consulté le 08/09/2023, https://media.nesta.org.uk/documents/better_made_up_the_mutual_influence_of_science_fiction_and_innovation.pdf, p. 39.

quoi l'utilisation d'un format télévisuel tel que l'anthologie permet à l'auteur de la série d'avoir une certaine diversité et liberté dans sa production. Ensuite, nous nous attarderons sur le titre de la série en lui-même : d'une part le *miroir*, évoquant les écrans devenus omniprésents dans notre société occidentale ; d'autre part le *noir*, correspondant au sous-genre de science-fiction choisi pour cette œuvre de fiction télévisuelle qu'est la dystopie. Ce sous-chapitre aura régulièrement recours à des extraits d'interviews du créateur de la série, Charlie Brooker, afin de comprendre ses choix de production, projets, motivations d'écriture, etc. quant à sa propre série.

4.1. L'anthologie : un moyen d'explorer tous les possibles

Nous l'avons vu, l'anthologie est un format télévisuel intéressant à plusieurs égards, notamment au niveau de la production : la série d'anthologie, étant une œuvre constituée d'épisodes totalement indépendants, est dès lors « infinie » et idéale pour une production culturelle marchande¹²⁹ (comme c'est le cas avec *Black Mirror*, rachetée en 2016 par l'un des géants de la VOD, Netflix). L'anthologie est également intéressante au niveau de la production pour son créateur, car chaque épisode est une occasion de créer quelque chose de totalement neuf : généralement liés entre eux par un thème commun (dans le cas de *Black Mirror*, la technologie), les épisodes ont chacun leur propre histoire, des personnages différents, etc. Ainsi, la trame de fond de la série était, jusqu'en 2023, de présenter des futurs dystopiques dans lesquels la technologie présente finit par avoir des conséquences tragiques sur la vie des protagonistes, bien souvent à cause d'une mauvaise utilisation par ces derniers.

La saison 6 de *Black Mirror*, sortie en juin 2023, vient cependant quelque peu bousculer cette homogénéité thématique. En effet, hors des cinq nouveaux épisodes, trois d'entre eux se trouvent non pas dans un futur indatable, mais bien dans le passé : 1969 (S6, E3 : *Mon cœur pour la vie*), 1979 (S6, E5 : *Démon 79*) et années 2000 (S6, E4 : *Mazey Day*). Ce dernier épisode fait même intervenir un loup-garou dans son histoire, un élément relevant plus du fantastique que de la science-fiction. Brooker explique ce changement d'approche par un désir de se renouveler constamment : « *Black Mirror* n'était jamais censée être "voici ce qui se passe dans la technologie

¹²⁹ David Buxton, *Les séries télévisées...*, op. cit., p. 31.

cette semaine”. Elle a toujours été conçue pour être une série plus paranoïaque, bizarre et, avec un peu de chance, unique en son genre. »¹³⁰ Brooker compare ainsi sa série à une « boîte de pralines »¹³¹ qui lui permet d’expérimenter des choses différentes tout en proposant de la diversité à ses téléspectateurs.

Le format de l’anthologie peut aussi avoir des conséquences sur la réception de la série. Maud Desmet avance en effet que tandis que les séries – où l’intrigue et les personnages se maintiennent et évoluent à travers plusieurs épisodes/saisons – permettent une immersion accrue du téléspectateur dans la fiction, l’anthologie elle « ne permet pas d’établir la même relation entre le spectateur et la série. L’idée est d’être entraîné rapidement dans une histoire et d’en sortir aussi vite. L’entrelacement entre la fiction et la vie du spectateur est moindre. »¹³² L’intérêt pour et l’immersion dans les séries d’anthologie se fait alors – à notre sens – à un autre niveau : celui de la série dans son ensemble, tant qu’elle reste cohérente et lie ses épisodes par des thématiques communes.

4.2. Le *miroir* : les écrans qui nous entourent et nous reflètent

Charlie Brooker n’a pas choisi le titre de sa série par hasard. Il définit son « miroir noir » comme « celui que l’on trouve sur tous les murs, sur tous les bureaux, dans la paume de toutes les mains : l’écran froid et brillant d’une télévision, d’un moniteur, d’un smartphone. »¹³³ Ces écrans devenus omniprésents reflètent notre monde occidental contemporain à deux niveaux : individuel et collectif. D’abord, la série nous renvoie notre reflet au niveau individuel par rapport à nos comportements de (sur)consommation de la technologie : réseaux sociaux, télévision... Brooker n’hésite d’ailleurs pas à se moquer des plateformes de streaming, comme c’est le cas

¹³⁰ Amit Katwala, « *Black Mirror*’s Charlie Brooker Wants to Break the Content Machine », *op. cit.* (Nous traduisons.)

¹³¹ Emma Stefansky, « *Black Mirror* Season 6: Charlie Brooker Breaks Down Every Episode », dans *Esquire*, *Entertainment*, 2023, [en ligne], consulté le 11/09/2023, <https://www.esquire.com/entertainment/tv/a44197628/charlie-brooker-black-mirror-interview/>. (Nous traduisons.)

¹³² Maud Desmet, « Et si nous prenions à nouveau la mesure du temps ? Comment les plateformes VOD ont changé notre relation aux séries télévisées », dans *Saison. La revue des séries*, n° 3, 2022, p. 93.

¹³³ Charlie Brooker, « Charlie Brooker: the dark side of our gadget addiction », dans *The Guardian*, *Technology*, 2011, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://www.theguardian.com/technology/2011/dec/01/charlie-brooker-dark-side-gadget-addiction-black-mirror>. (Nous traduisons.)

avec « Streamberry », le pendant fictionnel de Netflix, dans l'épisode *Joan est horrible* (S6, E1). En outre, les usages que l'humain fait des écrans aujourd'hui (durée excessive d'utilisation, violence des images ou encore relations digitales) renvoient de plus en plus à une partie narcissique de notre personnalité.¹³⁴

Ce narcissisme individuel devient très vite narcissisme collectif dans la mesure où, lorsqu'une majorité des utilisateurs des réseaux sociaux prennent constamment leur vie en photo, ils le font dans une logique de don de soi incessant, brouillant ainsi les frontières entre le soi et l'autre¹³⁵ : l'expérience ne vaut la peine d'être vécue que si elle est partagée avec autrui, sous forme de publication Facebook, de live Instagram... En d'autres termes, que si elle a « instantanément un reflet médiatique, social et connecté. »¹³⁶ L'épisode *Chute Libre* (S3, E1) illustre parfaitement cette condition en mettant en scène le concept de *social ranking* : les individus se notent entre eux de 0 à 5 à chaque interaction via un réseau social. Ceux en bas de l'échelle sont intouchables et ceux en haut, quasiment des dieux vivants. Lacie, le personnage principal, vit pour augmenter sa « note sociale » mais, suite à quelques faux pas, voit sa note dégringoler à toute vitesse.

Enfin, *Black Mirror* est également le miroir de la société occidentale en cela qu'elle reflète plus généralement à la fois nos « attentes, désirs, espoirs et inquiétudes ». ¹³⁷ Brooker mentionne ainsi que sa série explore cette zone grise entre enchantement et malaise de notre société technocentrée.¹³⁸ En effet, bien que certaines fonctionnalités des technologies présentes dans la série paraissent séduisantes, comme par exemple télécharger la conscience d'une personne en état de mort cérébrale dans un autre corps pour tromper la mort (S4, E6 : *Black Museum*), *Black Mirror* propose le plus souvent des fins sombres, s'approchant de la dystopie.

¹³⁴ Lise Haddouk, « *Black Mirror* : le narcissisme à l'ère du numérique », dans *Le Carnet PSY*, n° 204, 2017, p. 27.

¹³⁵ Vincenzo Susca, « Le game s'est fait vie. Sociologie de *Black Mirror* et post-sérialité télévisuelle », dans *Funes. Journal of Narratives and Social Sciences*, vol. 3, 2019, p. 30.

¹³⁶ Claudia Attimonelli, Vincenzo Susca, *Black Mirror et l'aurore numérique...*, op. cit, p. 55.

¹³⁷ Stuart Joy, Terence McSweeney (éds), *Through the Black Mirror. Deconstructing the Side Effects of the Digital Age*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, p. 2. (Nous traduisons.)

¹³⁸ Charlie Brooker, « Charlie Brooker: the dark side of our gadget addiction », op. cit. (Nous traduisons.)

4.3. Le noir : un sombre portrait d'anticipation ?

Beaucoup qualifient *Black Mirror* de série d'anticipation, correspondant à une série qui « nous fait progressivement glisser d'un univers fictif en tout point mimétique du nôtre (donc non défamiliarisé) vers un futur proche possible ». ¹³⁹ Brooker précise néanmoins que les épisodes de sa série ne sont pas tant inspirés du futur, mais « concernent tous la façon dont nous vivons aujourd'hui – et la façon dont nous pourrions vivre dans 10 minutes, si nous sommes maladroits. » ¹⁴⁰ *Black Mirror* fait donc preuve d'une forte réflexivité sur notre monde contemporain, ce qui correspond à l'une des caractéristiques de la science-fiction. ¹⁴¹ *Black Mirror* nous encourage ainsi à réfléchir sur notre monde contemporain à travers des questionnements sociaux, éthiques et politiques, d'autant plus que la série ne propose jamais de solution elle-même ¹⁴² : les épisodes finissent presque toujours sur une note sombre et nous laissent dans un état entre l'émerveillement et l'horreur.

De plus, à de rares exceptions près (S3, E4 : *San Junipero* ; S4, E4 : *Hang the DJ*), *Black Mirror* propose des épisodes ancrés dans des mondes dystopiques. ¹⁴³ Entre folie, aliénation ou soumission collective, les effets néfastes de la technologie sont dépeints crûment. Brooker, loin d'être technophobe, précise cependant que ses inquiétudes représentées au fil des épisodes ne concernent pas tant les technologies en elles-mêmes, mais plutôt les usages que les humains pourraient en faire. À travers ses « extrapolations de ce qui est déjà en train de se passer » ¹⁴⁴, l'auteur fait passer un message : « L'histoire raconte que les humains sont faibles, non que la technologie est mauvaise. » ¹⁴⁵

¹³⁹ Florent Favard, Hélène Machinal, « Les séries de science-fiction au croisement d'un genre fictionnel et d'une forme narrative audiovisuelle », dans *ReS Futurae*, n° 19, 2022, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://doi.org/10.4000/resf.11137>, p. 2.

¹⁴⁰ Charlie Brooker, « Charlie Brooker: the dark side of our gadget addiction », *op. cit.* (Nous traduisons.)

¹⁴¹ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, *op. cit.*, p. 8.

¹⁴² Stuart Joy, Terence McSweeney (éds), *Through the Black Mirror...*, *op. cit.*, p. 2.

¹⁴³ Une dystopie correspond à « un récit des souffrances et des révoltes d'un individu soumis aux lois d'une prétendue utopie. » (Roger Bozzetto, *La science-fiction*, *op. cit.*, p. 127.)

¹⁴⁴ Zoe Williams, « Charlie Brooker: 'Mr Dystopia? That makes me sound like a wrestler' », dans *The Guardian*, *TV & radio*, 2022, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://www.theguardian.com/tv-and-radio/2022/feb/21/charlie-brooker-interview-black-mirror-cat-burglar>. (Nous traduisons.)

¹⁴⁵ Emma Stefansky, « *Black Mirror* Season 6: Charlie Brooker Breaks Down Every Episode », *op. cit.*

CHAPITRE 2 : CADRE THÉORIQUE

Ce chapitre explicitera les principes théoriques qui nous ont guidé durant notre recherche. Premièrement, nous évoquerons les études de réception, perspective dans laquelle cette présente enquête se place. Deuxièmement, nous aborderons les *cultural studies*, et en particulier le modèle « codage/décodage » de Stuart Hall. Enfin, nous clôturerons avec le concept de public(s) en expliquant en quoi ce dernier est important pour notre propos.

1. LES ÉTUDES DE RÉCEPTION

Caractérisées par une hétérogénéité marquée, les études de réception ne sont « ni une théorie ni une discipline » mais bien une « perspective indispensable pour aborder la complexité des objets médiatiques et culturels. »¹⁴⁶ Ces études, marquées par l'intérêt de comprendre comment les discours sont reçus plus que par les discours en eux-mêmes, se distinguent en deux grandes traditions. La première tradition regroupe les théories du texte, qui s'intéressent aux effets que le texte a sur le lecteur : ce postulat ne peut se faire qu'en renonçant définitivement à l'idée qu'un texte ne possède qu'une signification donnée une fois pour toutes.¹⁴⁷ La seconde tradition regroupe les théories de réception à proprement parler qui, quant à elles, ne s'intéressent plus aux effets des textes sur les lecteurs mais sur les lecteurs en eux-mêmes : elles se posent la question de savoir « ce qui, *dans le contexte* économique, politique et social, contraint la lecture ». ¹⁴⁸ Notre recherche, effectuant une enquête avant tout sur les personnes (téléspectateurs) plutôt que sur le texte en lui-même (*Black Mirror*), se place donc dans cette seconde tradition.

Les études de réception trouvent leurs origines chez Hans-Robert Jauss, premier auteur à développer la théorie de la réception en littérature dans les années 70.¹⁴⁹ Replaçant le lecteur au centre de la théorie littéraire, Jauss insiste sur

¹⁴⁶ Christine Servais, « Les théories de la réception en SIC », dans *Cahiers de la Sfsic*, vol. 8, 2012, [en ligne], consulté le 26/09/2023, <https://hdl.handle.net/2268/135743>, p. 7.

¹⁴⁷ *Idem*, p. 2.

¹⁴⁸ *Idem*, p. 4. (L'autrice souligne.)

¹⁴⁹ Anne Debrosse, « Les études de réception en Occident : un art de la différence », dans *Revue de littérature comparée*, vol. 376, 2020, p. 407.

l'inscription de l'interprète d'un objet culturel dans une époque donnée.¹⁵⁰ En d'autres termes, un même objet culturel peut revêtir différentes significations, toutes légitimes, au fil des siècles ou décennies. Ainsi, si nous réalisions de nouveaux entretiens dans cinquante ans avec la même méthodologie et la même problématique que celle qui nous occupe actuellement, nous pourrions récolter des interprétations et opinions différentes de celles qui seront présentées dans les résultats de ce présent travail. Cependant, Jauss affirme le primat du « lecteur implicite »¹⁵¹ sur le lecteur réel, arguant que le premier est plus facilement objectivable et qu'il représente les « véritables lecteurs » d'un objet culturel.¹⁵² Selon Jauss, les études de réception empiriques qui auraient pour objet de réels lecteurs – et non le lecteur implicite – sont négligeables car ont comme objet une « diversité incontrôlable des lectures “illégitimes” ». ¹⁵³

Il est vrai que « les comportements des récepteurs peuvent aisément paraître infinis et indescriptibles dès lors qu'on ne cherche pas, sinon à les saisir, du moins à les approcher quelque peu. »¹⁵⁴ Cependant, bien que la plupart des études de réception considèrent en premier lieu les destinataires/récepteurs (lecteurs, spectateurs, téléspectateurs, etc.) à un niveau individuel dans leur compétence à attribuer des significations aux objets culturels qu'ils reçoivent, ce niveau d'analyse individuel ne constitue pas le but en soi des recherches en réception.¹⁵⁵ En effet, la construction des significations des récepteurs au niveau individuel s'ancre dans des contextes plus larges (âge, genre, indice socio-économique, communautés particulières, etc.), signifiant que ces « décodages individuels » deviennent « décodages collectifs » sitôt que les récepteurs appartiennent à une communauté interprétative.¹⁵⁶ Sans faire de généralisations abusives, il est donc possible de dégager des observations qui dépassent le niveau individuel. Le but de notre recherche ne sera donc pas de faire un

¹⁵⁰ Isabelle Kalinowski, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception. De “L'histoire de la littérature comme provocation pour la science de la littérature” (1967) à “Expérience esthétique et herméneutique littéraire” (1982) », dans *Revue germanique internationale*, n° 8, 1997, pp. 151-155.

¹⁵¹ Le lecteur implicite correspond au cadre de lecture prescrit par le texte, qui « préoriente l'actualisation de la signification ». (*Idem*, p. 157.)

¹⁵² *Idem*, pp. 157-158.

¹⁵³ *Idem*, p. 158.

¹⁵⁴ Daniel Mortier, « Des perspectives de recherches pour les études de réception », dans *L'Esprit créateur*, vol. 49, 2009, p. 56.

¹⁵⁵ Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, 4^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Grands repères – Manuels », 2012 (1989), p. 243.

¹⁵⁶ *Ibidem*.

recensement de représentations et d'opinions des personnes interviewées, mais bien de dégager des conclusions au niveau des communautés interprétatives que nous aurons définies au préalable.¹⁵⁷

Nous l'avons mentionné au début de ce sous-chapitre : les études de réception sont un champ de recherche extrêmement hétérogène. Cela est dû à la diversité des objets culturels pouvant être étudiés mais également à « la diversité des approches et des méthodes ».¹⁵⁸ En effet, bien que les études de réception apparaissent dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) à la fin des années 80¹⁵⁹, les travaux alliant réception et communication fleurissent dès l'entre-deux-guerres, pour ensuite, à la fin des années 50, se constituer en plusieurs courants et constituer une véritable « sociologie de la réception ».¹⁶⁰ Toute étude de réception est donc « partielle et partiale »¹⁶¹ car elle reflète les choix (politiques, éthiques, moraux, etc.) du chercheur. Ainsi, sans nous associer à la pensée du britannique John Fiske, pionnier des *cultural studies*, selon lequel « tout est affaire de sémiotique »¹⁶² et que le récepteur seul détient la « toute-puissance interprétative » des messages présents dans les objets culturels¹⁶³, nous estimons tout de même que le récepteur peut *décoder*¹⁶⁴ les messages de plusieurs façons possibles comme l'a modélisé Stuart Hall en 1970¹⁶⁵ et avons donc considéré toutes les interprétations collationnées lors des entretiens comme légitimes.

Les deux sous-chapitres suivants permettront de saisir en quoi, d'une part, les études de réception et les *cultural studies* s'enrichissent l'une l'autre et, d'autre part, comment nous plaçons notre travail au sein d'une sociologie des publics et comment nous considérerons le « public » que nous avons eu devant nous lors des entretiens.

¹⁵⁷ Nous avons interrogé deux groupes sociaux distincts formés sur un critère d'âge. Les raisons de ce choix sont explicitées dans le chapitre « méthodologie » de ce travail.

¹⁵⁸ Christine Servais, « Les théories de la réception en SIC », *op. cit.*, p. 5.

¹⁵⁹ *Idem*, p. 2.

¹⁶⁰ Jean-François Dortier (dir.), *La Communication. Des relations interpersonnelles aux réseaux sociaux*, 2^e éd. revue et augmentée, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, coll. « Ouvrages de synthèse », 2016 (2008), p. 224.

¹⁶¹ Christine Servais, « Les théories de la réception en SIC », *op. cit.*, p. 5.

¹⁶² Armand Mattelart, Érik Neveu, *Introduction aux cultural studies*, 3^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2018 (2003), p. 52.

¹⁶³ Jean-François Dortier (dir.), *La Communication...*, *op. cit.*, p. 228.

¹⁶⁴ Le sous-chapitre suivant traitera plus en profondeur du modèle « codage/décodage » de Hall.

¹⁶⁵ Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication...*, *op. cit.*, pp. 240-241.

2. LES CULTURAL STUDIES

Les *cultural studies* sont un ensemble d'études (*studies*) ayant comme objet la culture (*cultural*). Cette science s'auto-qualifiant parfois d'« antidiscipline »¹⁶⁶ est cependant complexe à saisir tant ses objets d'étude et ses approches peuvent se révéler divers. Se situant au croisement de plusieurs disciplines telles que l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse, la linguistique, la littérature, etc., les *cultural studies* ont comme objectif principal « une compréhension globale de la culture, ou mieux : des cultures contemporaines qu'elles définissent comme des totalités expressives constituées de pratiques sociales, de croyances, de systèmes institutionnels, etc. »¹⁶⁷ Ce courant d'études voit le jour en 1964 à l'université de Birmingham à l'initiative de Richard Hoggart, Raymond Williams et Edward Thompson.¹⁶⁸ Avec le quatrième père fondateur de la discipline, Stuart Hall¹⁶⁹, tous sont proches de la *New Left*, mouvement de gauche britannique exprimant « la nécessité politique d'une compréhension du régime de loisir et de consommation naissant ».¹⁷⁰ Leurs recherches sont centrées autour des questions des luttes sociales et de la culture pouvant « devenir un lieu de résistance à l'ordre capitaliste et à la domination. »¹⁷¹

Au fil des décennies, les *cultural studies* s'étendent tant géographiquement que thématiquement¹⁷² : monde anglo-saxon, Amérique du Sud ou Inde, la discipline se mondialise dès les années 90.¹⁷³ Actualisées en permanence par le contexte socio-historique dans lequel elles évoluent¹⁷⁴, les *cultural studies* donnent naissance à de multiples sous-catégories : *black cultural studies*, *queer studies*, *disability studies*, *performance studies*, *visual studies*¹⁷⁵, *gender studies*, *media studies*, etc. Ces études

¹⁶⁶ Armand Mattelart, Érik Neveu, *Introduction aux cultural studies*, op. cit., p. 5.

¹⁶⁷ Anne Chalard-Fillaudeau, « Les "Cultural Studies" : une science actuelle ? », dans *L'Homme & la Société*, n° 149, 2003, pp. 32-33.

¹⁶⁸ Stéphane Van Damme, « Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 51, 2004, p. 49.

¹⁶⁹ Olivier Moeschler, « Allers-retours. Les usages des *cultural studies* par la sociologie », dans *SociologieS*, 2016, [en ligne], consulté le 24/09/2023, <https://journals.openedition.org/sociologies/5323>, p. 5.

¹⁷⁰ Maxime Cervulle, Nelly Quemener, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2018, pp. 23-24.

¹⁷¹ Olivier Moeschler, « Allers-retours. Les usages des *cultural studies* par la sociologie », op. cit., p. 4.

¹⁷² Armand Mattelart, Érik Neveu, *Introduction aux cultural studies*, op. cit., p. 82.

¹⁷³ Stéphane Van Damme, « Comprendre les Cultural Studies... », op. cit., p. 51.

¹⁷⁴ Anne Chalard-Fillaudeau, « Les "Cultural Studies" : une science actuelle ? », op. cit., p. 33.

¹⁷⁵ Maxime Cervulle, Nelly Quemener, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, op. cit., p. 10.

partagent plusieurs caractéristiques communes dont nous évoquerons les deux principales, celles-ci étant liées de près à notre sujet de recherche.

Premièrement, les *cultural studies* envisagent tous les objets culturels comme étant dignes d'être étudiés, grâce à une logique de démystification et de déconstruction de l'idée qu'une culture des élites est la seule digne d'attention.¹⁷⁶ Le développement des *cultural studies* marque un intérêt nouveau pour l'étude de la culture sous sa conception anthropologique (arts, mœurs, croyances, institutions et pratiques communicatives, etc.) et non plus seulement sous sa conception humaniste (haute culture).¹⁷⁷ Ainsi, la culture de masse, culture créée *pour* le peuple¹⁷⁸, jusque-là considérée comme inintéressante d'un point de vue scientifique, devient une thématique parcourue de long en large par les *cultural studies* : romans-feuilletons, musique pop, films d'action, télé-réalité, séries télévisées, etc.

Deuxièmement, les *cultural studies* accordent de l'importance au pluralisme interprétatif : un même objet culturel (roman, paroles d'un morceau de musique, épisode de série télévisée, etc.) peut être interprété de plusieurs façons en fonction des caractéristiques des individus (genre, âge, classe sociale, etc.).¹⁷⁹ En effet, dès 1970, Stuart Hall remet en cause le modèle traditionnel de communication (message provenant d'un émetteur se dirigeant vers un récepteur) en proposant son modèle basé sur un principe de « codage » et de « décodage ».¹⁸⁰ Selon ce modèle, le codage correspond au moment où les producteurs d'industries culturelles génèrent un message, une « structure de sens 1 », tandis que le décodage correspond au moment où le récepteur décode le message en une « structure de sens 2 ».¹⁸¹ Autrement dit, au moments du codage et du décodage, les deux « structures de sens » peuvent ne pas être identiques (d'où l'existence d'un pluralisme interprétatif des objets culturels). Hall relève trois positions possibles au moment du décodage, liées à l'ancrage social du récepteur : 1) la position dominante-hégémonique : le récepteur décode le message

¹⁷⁶ Chris Rojek, *Cultural Studies*, Cambridge, Polity Press, coll. « Short Introductions », 2007, p. 7.

¹⁷⁷ Bernard Darras, « Étude des conceptions de la culture et de la médiation », dans Marie Thonon (dir.), *Médiations & médiateurs*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 62-63.

¹⁷⁸ À ne pas confondre avec la culture du peuple/*par* le peuple : la culture populaire. (Pascal Durand, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-médias ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », dans *Quaderni*, n° 57, 2005, p. 75.)

¹⁷⁹ Éric Maigret, *Sociologie de la communication et des médias*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015 (2003), pp. 151-152.

¹⁸⁰ Maxime Cervulle, Nelly Quemener, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, op. cit., pp. 99-100.

¹⁸¹ Stuart Hall, « Codage/décodage », dans *Réseaux*, n° 68, 1994, p. 31.

selon le sens/code dominant (du codage/producteur)¹⁸² ; 2) la position négociée : le message est décodé selon un « mélange d'éléments adaptatifs et oppositionnels »¹⁸³, c'est-à-dire que le récepteur accepte le message dans ses grandes significations, tout en y posant ses propres règles à un niveau plus limité ; 3) la position oppositionnelle : le récepteur *comprend* le message mais *n'accepte pas* son sens et le décode alors de façon contraire, et adopte de ce fait une position de lutte envers le sens dominant.¹⁸⁴

Ces deux caractéristiques – la culture sous son acception anthropologique et le pluralisme interprétatif – permettent de comprendre en quoi les *cultural studies* donnent matière au développement de travaux tels que le nôtre. La série télévisée est en effet une production de la culture de masse, « objet culte » des années 1990 et 2000, pourtant devenu l'objet de nombreux travaux académiques.¹⁸⁵ De plus, de par la nature de notre étude (étude de réception), nous explorerons toute la diversité des interprétations de la série que nous rencontrerons en apportant une attention particulière aux caractéristiques des deux groupes sociaux interviewés.

3. LA SOCIOLOGIE DES PUBLICS

La notion de « public » est un concept assez instable. Cet objet, construit par les instances de productions culturelles aussi bien que par les récepteurs¹⁸⁶, est également dépendant de plusieurs autres choses. Premièrement, le concept de public et ses théories sont étroitement liées à l'objet étudié¹⁸⁷ : l'étude des publics de la télévision n'est pas identique à l'étude des publics de la musique classique. Deuxièmement, la notion de public dépend également des orientations et des centres d'intérêt du chercheur.¹⁸⁸ Aussi avons-nous mis l'accent, dans le cadre de cette recherche, sur le public en tant que « *communautés provisoires* que forment les publics, la *diversité* de leurs *réactions* et de leurs *identités* ». ¹⁸⁹

¹⁸² Stuart Hall, « Codage/décodage », *op. cit.*, p. 37.

¹⁸³ *Idem*, p. 38.

¹⁸⁴ *Ibidem*.

¹⁸⁵ Sarah Sepulchre, « Introduction », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸⁶ Christine Servais, « Les théories de la réception en SIC », *op. cit.*, p. 5.

¹⁸⁷ Jean-Pierre Esquenazi, *Sociologie des publics*, 2^e éd., Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2009 (2003), p. 4.

¹⁸⁸ *Idem*, p. 6.

¹⁸⁹ *Idem*, p. 5. (Nous soulignons.)

Suivant le développement de Jean-Pierre Esquenazi proposant sept définitions sociologiques des publics, nous considérerons, dans ce présent travail, le public en tant qu'il est « façonné par des situations symboliques ».¹⁹⁰ Cette conception du public implique que la construction de significations faites par les individus formant le public étudié se font à l'intérieur de *cadres*, au sens du sociologue américain Erving Goffman, qu'il définit comme « l'ensemble des principes d'organisation qui donnent sens à une situation ».¹⁹¹ Selon Jean-Pierre Esquenazi, il existe plusieurs niveaux de cadres à partir desquels les récepteurs construisent leurs interprétations d'objets culturels (dans ce cas-ci, de séries télévisées). Le premier cadre est le *cadre de participation*, correspondant à l'annonce d'un genre par les instances productrices (film policier, publicité, série dramatique, etc.).¹⁹² En effet, un récepteur n'interprétera pas de la même façon un objet culturel en fonction de la promesse générique qu'il incarne. Le second cadre est le *cadre d'interprétation*, qui correspond au contexte social particulier dans lequel le récepteur se trouve.¹⁹³ Ainsi, dans notre cas, le *cadre de participation* de la série *Black Mirror* est qu'elle est une série télévisée d'anthologie de science-fiction. Le *cadre d'interprétation*, quant à lui, différera en fonction du groupe social dans lequel le téléspectateur se trouve, que nous avons basé sur un critère d'âge (18-25 ans et 45-60 ans). Ce modèle de cadres permet de comprendre qu'il peut y avoir des accords d'interprétation des récepteurs à certains niveaux, et des désaccords à d'autres. Dans le cadre de notre recherche, il s'agira de repérer ces accords et désaccords en portant notre attention sur les différents cadres. Ce modèle implique également que le récepteur ne réagit pas uniquement à l'objet culturel, mais à un contexte plus large, comprenant la production (cadre de participation) et les modes d'interprétation possibles (cadres d'interprétation). Il faut également garder à l'esprit que les résultats obtenus auprès des différentes communautés interprétatives, ou groupes sociaux, peuvent être difficilement généralisés dans l'espace-temps, puisque cet acte de réception d'un objet particulier se fait dans un contexte spatio-temporel également particulier.

¹⁹⁰ Jean-Pierre Esquenazi, *Sociologie des publics*, op. cit., p. 96.

¹⁹¹ *Idem*, p. 104.

¹⁹² *Idem*, p. 105.

¹⁹³ *Idem*, p. 111.

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE

Ce troisième chapitre décrira la méthode utilisée pour réaliser notre travail. Nous commencerons par développer nos questions de recherche et hypothèses. Ensuite, nous aborderons les délimitations de notre corpus. Enfin, nous préciserons la méthodologie de notre enquête.

1. QUESTIONS DE RECHERCHE ET HYPOTHÈSES

Depuis le XIX^e siècle, la science-fiction met en relation notre monde réel avec la fiction.¹⁹⁴ Ce genre fictionnel évolue au fil des siècles en s'inspirant du monde technoscientifique dont il est contemporain : première révolution industrielle, avènement de la consommation de masse et, aujourd'hui, industrialisation de la communication et du virtuel.¹⁹⁵ Toujours en évolution et toujours liée à l'actualité, la science-fiction interroge les liens entre passé, présent et futur, entre mondes réel et fictionnel. Aujourd'hui, notre monde qui *paraît* évoluer de plus en plus vite – avec notamment le développement des intelligences artificielles – suscite à son tour nombre de questionnements : la réalité est-elle en train de rattraper la science-fiction ? Si la science-fiction s'inspire de la réalité, le contraire peut-il se produire également ? *Black Mirror*, « anthologie catastrophique d'instantanés de notre époque »¹⁹⁶, est une série télévisée particulièrement propice pour étudier ces liens entre science-fiction et réalité.

Toutefois, peu d'études de réception ont été réalisées sur la série.¹⁹⁷ L'objet de ce présent mémoire sera dès lors d'interroger un public en profondeur sur la relation entre *Black Mirror* et le monde dans lequel il évolue. Ainsi, notre problématique peut être formulée comme suit : « Comment les 18-25 ans et les 45-60 ans perçoivent-ils les nouvelles technologies et les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication) présentes dans *Black Mirror* et dans la réalité ? » L'objectif de ce travail est de rendre compte des opinions et représentations d'un échantillon du public

¹⁹⁴ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, op. cit., p. 12.

¹⁹⁵ *Ibidem*.

¹⁹⁶ Claudia Attimonelli, Vincenzo Susca, *Black Mirror et l'aurore numérique...*, op. cit, p. 54.

¹⁹⁷ Nous rappelons qu'une étude de ce type a été réalisée récemment (Chloé Stouvenel, *Réception de la série dystopique Black Mirror par des critiques amateurs en ligne : entre fiction et réalité*, op. cit.), mais notre enquête s'en différenciera d'une part par sa méthodologie, d'autre part par les questionnements qui seront envisagés.

de la série télévisée sur la question qui nous occupe, à savoir les liens entre la science-fiction et la réalité, en axant le questionnement sur les nouvelles technologies et les NTIC. De plus, si l'« expérience de notre monde nous est indispensable pour interpréter les univers fictionnels »¹⁹⁸ – c'est-à-dire que chaque personne appréhende une œuvre de fiction différemment en fonction de ses propres représentations – il était intéressant de repérer s'il existe des différences ou des similitudes entre différents groupes sociaux interrogés. Cette étude de réception a donc porté sur deux communautés distinctes : d'une part, de personnes âgées entre 18 et 25 ans, d'autre part de personnes âgées entre 45 et 60 ans.¹⁹⁹ L'enjeu était de déterminer si cet écart générationnel – avec, d'un côté, des personnes plongées dans la technologie dès leur enfance, et, de l'autre côté, des personnes témoins de l'évolution technologique avec plus de recul – peut faire varier les réponses récoltées lors des entretiens.

Nos questions de recherche initiales peuvent ainsi être formulées de la manière suivante : selon les téléspectateurs de *Black Mirror*, de quelle manière les technologies présentées dans cette série de science-fiction sont-elles liées à la réalité du monde contemporain ? Quelles sont leurs représentations de ces technologies (utopie, dystopie, bénéfices, risques, etc.) ? Comment envisagent-ils le futur ? Existe-t-il une convergence ou une divergence de représentations et d'opinions entre les deux groupes sociaux interrogés ?

Notre première hypothèse de travail était que les sujets interviewés puissent éprouver une certaine crainte vis-à-vis du futur – similaire en certains points au futur dystopique dépeint par *Black Mirror*. Il convenait dès lors de nuancer cette crainte et d'étudier les liens que les destinataires établissent entre l'œuvre fictionnelle et leurs représentations du monde réel. De plus, nous nous attendions à repérer davantage de disparités que de similitudes entre les représentations et opinions des deux communautés interprétatives. Nous verrons que cette hypothèse a également été corrigée et nuancée.

¹⁹⁸ Jean-Pierre Esquenazi, *Éléments pour l'analyse des séries*, op. cit., p. 79.

¹⁹⁹ Ce choix de méthode est inspiré d'une étude de Béatrice Galinon-Ménélec à propos des usages et traces du numérique auprès de jeunes de 18 à 25 ans et d'usagers « plus âgés ». (Béatrice Galinon-Ménélec, « Le numérique. De l'usage aux traces. Du fantasme au doute et au cauchemar », dans Nicole Denoit (dir.), *L'imaginaire et la représentation des Nouvelles Technologies de Communication*, op. cit., p. 81.)

2. CHOIX DU CORPUS ET DU GROUPE D'ENQUÊTÉS

Dans ce sous-chapitre, nous évoquerons nos choix pour la délimitation de notre corpus (*Black Mirror*) ainsi que pour les personnes à interviewer.

2.1. Corpus d'analyse : *Black Mirror*

Le présent travail a été basé, comme mentionné précédemment, sur l'entièreté de la série télévisée *Black Mirror*, composée de 27 épisodes pour les six saisons parues jusqu'à aujourd'hui (2011-2023). Initialement, la recherche devait uniquement s'appuyer sur cinq saisons. Cependant, étant donné que la sixième et dernière saison en date est parue en juin 2023, nous avons décidé d'élargir notre corpus en l'y incluant. Par ailleurs, l'objet de l'étude ne porte *pas* sur le film interactif *Black Mirror : Bandersnatch* (2018). Nous estimons en effet que le contenu et le format du film sont trop éloignés des logiques de la série et avons pris la décision de ne pas l'inclure dans notre corpus.

2.2. Enquête

L'étude de réception a été menée auprès de quatorze personnes composant deux groupes sociaux différents : sept personnes âgées entre 18 et 25 ans et sept personnes âgées entre 45 et 60 ans ont été interviewées. Nous estimons ce nombre suffisant pour récolter une bonne quantité d'information sans toutefois tomber dans une redondance de données trop prononcée.²⁰⁰ Il est important de préciser que ce public interrogé ne constitue en aucun cas un échantillon représentatif de la population composant le public de *Black Mirror*.

Nous précisons également que pour l'ensemble des personnes interrogées, toutes n'ont pas vu l'entièreté de *Black Mirror*. En effet, comme cette série télévisée est une anthologie et que, dès lors, chaque épisode raconte une histoire finie à part entière, nous estimons qu'il ne faut pas avoir vu tous les épisodes pour avoir des représentations et opinions pertinentes et construites sur l'ensemble de notre objet

²⁰⁰ Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Tout le savoir en 128 pages », 2015 (1992), p. 50.

d'étude. Toutefois, nous avons estimé que les interviewés devaient avoir visionné au moins la moitié de la série, c'est-à-dire quatorze épisodes, pour pouvoir participer à l'enquête. À titre informatif, le nombre de saisons que chaque personne a visionné est mentionné au début de la retranscription des entretiens. Voici ci-dessous un tableau récapitulatif reprenant le profil des enquêtés²⁰¹ :

Prénom	Âge	Profession	Nombre de saisons vues
Lise	21	Étudiante en Relations publiques	6
Pauline	22	Étudiante en Sciences politiques	5
Laure	23	Illustratrice et animatrice radio	6
Myriam	24	Étudiante en Communication multilingue	5
Vanessa	24	Étudiante en Journalisme	5
Manon	24	Diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes	6
Thomas	25	Diplômé d'Histoire de l'art et Archéologie	5
Jean	45	Peintre en bâtiment	6
Caroline	47	Professeure de français	5
Claire	48	Institutrice DASPA	4
Daphné	50	Responsable d'une antenne d'ASBL	5
Véronique	54	Professeure de latin-grec	4
Christelle	55	Conseillère en banques et assurances	6
Isabelle	57	Consultante pour un fonds de formation	4

²⁰¹ Dans un souci d'anonymat, tous les prénoms présents ci-dessus sont des prénoms d'emprunt.

3. CHOIX DE LA MÉTHODOLOGIE

Ce sous-chapitre traitera des choix méthodologiques utilisés pour la réalisation des entretiens mais également pour l'analyse des résultats de recherche.

3.1. Les entretiens semi-directifs

Pour collationner notre matériau d'analyse, nous avons décidé de recourir à l'entretien, choisissant de ce fait une méthodologie qualitative particulièrement adaptée à notre problématique. En effet, cette méthode convient spécialement pour analyser le sens que des acteurs donnent à leurs pratiques, à des événements dont ils sont témoins, à leurs représentations, à leurs systèmes de valeurs, etc.²⁰² L'objectif de notre enquête est effectivement d'« accéder à l'univers de pensée et aux représentations propres des interviewé(e)s ».²⁰³ Les entretiens nous permettent donc cette production inhéremment subjective de discours sur un thème donné : notre problématique de recherche.²⁰⁴

Plusieurs sous-catégories d'entretiens existent. Notre choix s'est porté sur l'entretien semi-directif, la technique d'interview la plus utilisée dans la recherche en sciences humaines.²⁰⁵ Ce type de dispositif, caractérisé par sa souplesse et sa faible directivité et permettant de respecter les cadres de référence et les catégories mentales des interviewés, est réalisé à l'aide d'un guide d'entretien composé de questions-guides relativement ouvertes.²⁰⁶ Véritable traduction des hypothèses de recherche en questions d'enquête²⁰⁷, le guide dans les entretiens semi-directifs ne sert cependant, comme son nom l'indique, que de *guide* : les questions ouvertes couvrent l'ensemble des thèmes et hypothèses de la recherche mais, à la différence du questionnaire par exemple, ne doivent pas suivre d'ordre précis. Le but du guide d'entretien est d'épauler

²⁰² Jacques Marquet, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, 5^e éd., Paris, Dunod, 2017 (1995), p. 244.

²⁰³ Denise Jodelet, « Aperçu sur les méthodologies qualitatives », dans Fabrice Buschini, Serge Moscovici (dirs), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « PUF Fondamental », 2003, p. 156.

²⁰⁴ Alain Blanchet, « Interviewer », dans Alain Blanchet *et al.*, *Les techniques de l'enquête en sciences sociales*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2022 (1987), pp. 82-83.

²⁰⁵ Frédéric Nils, Bernard Rimé, « L'interview », dans Fabrice Buschini, Serge Moscovici (dirs), *Les méthodes des sciences humaines*, *op. cit.*, p. 173.

²⁰⁶ Jacques Marquet, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, *op. cit.*, pp. 242-244.

²⁰⁷ Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, *op. cit.*, p. 58.

le chercheur dans ses relances aux moments opportuns tout en laissant la liberté à l'interviewé de s'exprimer librement.²⁰⁸ L'entretien n'est pas un interrogatoire.

Enfin, pour que les entretiens se déroulent de la meilleure des façons, le chercheur doit suivre une série de « règles ». Deux principes essentiels sont convoqués dans les entretiens afin que la production de discours des interviewés soit la plus naturelle possible. Le premier de ces principes est la non-directivité : l'enquêteur doit en effet veiller à poser le moins de questions possibles, il n'est là que pour diriger (ou rediriger à l'aide d'interventions pertinentes) l'entretien.²⁰⁹ Le second principe est la posture que le chercheur doit adopter face à ses enquêtés : la neutralité bienveillante. L'enquêteur, de par son statut, doit à la fois être proche et distant, présent et absent, de façon à ce que l'enquêté se sente libre de parler sans que le chercheur ne laisse transparaître aucun jugement de valeur sur les propos qu'il écoute.²¹⁰ Aussi l'enquêteur doit-il apporter toute son attention aux propos qu'il reçoit : les entretiens étant enregistrés pour ensuite être réécoutés, codés et analysés, le chercheur évite tant que possible la prise de note, qui pourrait le déstabiliser lui, mais la personne interviewée également.

3.2. Méthode d'analyse des entretiens

Afin d'exploiter correctement le contenu des entretiens, ceux-ci ont été enregistrés et retranscrits dans leur intégralité.²¹¹ Nous avons ensuite procédé à l'analyse à proprement parler de ces entretiens. Pour ce faire, nous avons choisi une méthode d'analyse thématique. En effet, l'analyse thématique, défaisant la singularité des discours individuels pour chercher une cohérence thématique inter-entretiens, est propice à « la mise en œuvre de modèles explicatifs de pratiques ou de représentations, et non pas de l'action. »²¹²

Cette analyse thématique de contenu a été dirigée en deux temps. Premièrement, les retranscriptions des entretiens ont été relues et codées

²⁰⁸ Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, op. cit., p. 62.

²⁰⁹ Jacques Marquet, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, op. cit., pp. 86-87.

²¹⁰ Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, op. cit., p. 20.

²¹¹ Jacques Marquet, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, op. cit., p. 287.

²¹² Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, op. cit., p. 96.

individuellement selon les thèmes établis. Deuxièmement, nous avons procédé à une analyse transversale et comparative en relevant quelles opinions et représentations sont partagées ou non, et dans quelle mesure. Nous avons donc regroupé les informations recueillies par thèmes pertinents selon nos hypothèses de recherche.²¹³ Cette méthode permet d'observer les thèmes sous diverses formes selon la personne interviewée, afin de relever des similitudes et/ou des différences d'opinions entre nos deux groupes sociaux et d'en proposer des éléments d'explication.²¹⁴ Conformément à nos questions de recherche, nous avons donc exploré les thèmes suivants : les critères du téléspectateur à propos du choix de visionnage de *Black Mirror*, sa vision d'ensemble de la série, son attachement éventuel à la série, ses émotions ressenties lors du visionnage, son rapport aux technologies, sa vision du futur, ses opinions quant au rapport entre fiction et réalité dans *Black Mirror*.

²¹³ Jacques Marquet, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, op. cit., pp. 298-299.

²¹⁴ Alain Blanchet, Anne Gotman, *L'entretien*, op. cit., p. 99.

CHAPITRE 4 : RÉSULTATS

Dans ce chapitre, nous explorerons les différentes représentations des personnes interviewées. Il sera d'abord question de la série en elle-même : comment les enquêtés la perçoivent, quelles caractéristiques et quel sens ils lui prêtent. Ensuite, nous nous pencherons sur leurs représentations concernant les nouvelles technologies et les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication présentes dans la série, et dans leur vie réelle. Nous nous intéresserons par la suite aux représentations que les participants se font du futur. Enfin, nous étudierons l'influence que la série peut avoir sur l'ensemble de ces représentations en explorant plus en détail les liens entre fiction et réalité. Pour chaque sous-chapitre, nous effectuerons une comparaison entre les deux groupes sociaux.

1. REPRÉSENTATIONS SUR *BLACK MIRROR*

Dans cette première partie, il sera tout d'abord question de la façon dont les sujets interviewés perçoivent la série : quels mots utilisent-ils spontanément pour la décrire, quelles choses en ressortent en premier lieu pour eux. Nous verrons que, dès cette première étape, des liens entre la fiction et la réalité peuvent déjà être mis en évidence. Ensuite, nous nous attarderons sur le message, l'intention de la série que les enquêtés prêtent à *Black Mirror*.

1.1. Une œuvre de science-fiction pas si lointaine

Lorsque nous avons interrogé les personnes concernant leur vision de la série, toutes – que ce soit les personnes faisant partie du groupe 18-25 ans ou celles du groupe 45-60 ans – ont évoqué un lien avec la réalité, cependant de diverses manières et à des degrés différents. Nous pouvons toutefois dégager quelques grandes lignes communes à leurs représentations de la série.

Il est tout d'abord intéressant d'observer que, sur quatorze personnes interviewées, six seulement font référence explicitement à *Black Mirror* comme à une

série faisant partie des genres de « science-fiction », « dystopie » ou « uchronie ».²¹⁵ En effet, nous avons remarqué une tendance générale dans les réponses des participants, à savoir une certaine difficulté à poser des mots sur le type de série qu'est *Black Mirror* : « Ce n'est pas évident [...] »²¹⁶, « Je ne sais pas très bien... »²¹⁷, « [...] je ne sais pas si on peut la qualifier de science-fiction [...] ».²¹⁸ Bien que le cadre de participation générique²¹⁹ de la série soit défini clairement par Netflix sous les catégories « Drame », « Britannique », « Séries SF » et « Thrillers TV »²²⁰, la réflexion des enquêtés dépasse rapidement ces catégories. Certains d'entre eux parlent d'un type de science-fiction différent, évoquant quelque chose qui sort « de ce qu'on a l'habitude de voir dans la science-fiction »²²¹ :

Si c'était juste de la science-fiction, on ne serait pas dans la même série. Là, ça fait un peu réagir justement, même auprès des gens, c'est pour ça que j'ai connu la série. Puis tu te dis « On n'est pas loin de la réalité en fait. »²²²

Pour étayer leurs propos, deux enquêtées citent par ailleurs d'autres œuvres science-fictionnelles afin d'en différencier *Black Mirror* :

Donc c'est comme ça que je la décrirais, c'est vraiment de l'anticipation. Ce n'est pas aussi poussé, mais on est un peu sur la science-fiction de Barjavel, donc vraiment de l'anticipation, ce n'est pas comme du *Star Wars* quoi, c'est ça que je trouvais intéressant dans la série.²²³

Si tu compares avec... *Stranger Things*, où là on est à fond dans les années 80, où là c'est de la science-fiction pure et dure, un monde parallèle... Voilà quoi, mais c'est une très belle série aussi mais... Ce n'est pas vraiment la même chose. Ici, ce n'est pas un monde parallèle.²²⁴

Nous pouvons dès lors nous interroger sur cette différence présente dans *Black Mirror*, à laquelle les trois citations ci-dessus donnent déjà des éléments de réponse. Ainsi, pour les six personnes ayant identifié la série explicitement comme « science-fiction », « dystopie » ou « uchronie », mais également pour le reste des enquêtés, tous évoquent un certain réalisme de la série : « Si je devais la définir, ce serait ça, de la dystopie

²¹⁵ Une uchronie est un terme utilisé pour « imaginer une bifurcation de l'Histoire à partir d'un point nommé et d'une hypothèse donnée. Par exemple, si le christianisme n'avait pas existé [...]. » (Roger Bozzetto, *La science-fiction*, op. cit., p. 127.)

²¹⁶ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 79.

²¹⁷ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 91.

²¹⁸ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 47.

²¹⁹ Le cadre de participation correspond à l'annonce d'un genre par les instances productrices. (Jean-Pierre Esquenazi, *Sociologie des publics*, op. cit., p. 105.)

²²⁰ « *Black Mirror* », dans Netflix, *Titles*, [en ligne], consulté le 17/11/2023, <https://www.netflix.com/be-fr/title/70264888>.

²²¹ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 14.

²²² Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'art et Archéologie, dans *Annexes*, p. 36.

²²³ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 14.

²²⁴ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, pp. 124-125.

moderne et réelle quoi. »²²⁵ ; « [...] c'est un ensemble d'uchronies pour moi, de notre civilisation ou alors d'un futur proche. »²²⁶ Bien que nous n'ayons pas relevé de différence significative entre les groupes sociaux interrogés par rapport à leurs représentations de la série, nous observons que les participants mettent diverses choses en évidence lorsqu'ils évoquent le réalisme de *Black Mirror* : les dérives des technologies et de la société d'aujourd'hui, le quotidien dans la série, la peur/le malaise chez le téléspectateur, la réflexion que la série propose sur le présent et le futur.

Premièrement, plusieurs enquêtés définissent en effet *Black Mirror* comme une série de fiction évoquant des problématiques actuelles : « Pour moi, elle fait un focus sur les dérives possibles des technologies mais aussi de l'humanité de manière générale. »²²⁷ ; « Ça évoque quelque chose qui peut être un avenir proche, avec des dérives de ce qui se passe maintenant. »²²⁸ L'un des enquêtés, Jean, développe cette idée en estimant que la série évoque la dépendance aux technologies et les mauvais usages²²⁹ que l'humanité peut en faire, qui est selon lui une thématique actuelle lorsque l'on se penche sur l'utilisation des *smartphones*, par exemple.²³⁰ Daphné prend quant à elle l'exemple de l'épisode *La chasse* (S2, E2) pour faire un parallèle avec le comportement humain. Dans cet épisode, Victoria, la protagoniste, revit sans cesse la même journée où elle est chassée par des personnes masquées voulant lui ôter la vie. L'on comprend avec le dénouement de l'épisode que Victoria est une criminelle et sa peine est de revivre, jour après jour, cette chasse. Celle-ci se déroule dans un endroit ouvert au public semblable à un parc d'attraction et est mise en scène comme une émission de télé-réalité. Daphné voit en cet épisode une réelle représentation des comportements de voyeurisme et de vengeance que l'homme peut avoir en société et sur internet, où l'on peut voir de nombreux commentaires haineux sous des publications Facebook, par exemple : « Enfin, là, j'ai l'impression vraiment d'être en plein épisode de *Black Mirror*. »²³¹

²²⁵ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 14.

²²⁶ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 59.

²²⁷ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 129.

²²⁸ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 91.

²²⁹ La question des usages des technologies et nouvelles technologies est traitée plus en détail aux pages 62-68 de ce travail.

²³⁰ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, pp. 79-80.

²³¹ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, pp. 129-130.

Ensuite, nous observons que la thématique du quotidien apparaît régulièrement dans les propos des enquêtés : sept personnes en parlent de façon explicite. Selon eux, *Black Mirror* est une série qui « s’inspire de la vie de tous les jours »²³² et « pointe du doigt des réalités de la vie quotidienne. »²³³ La série met ainsi en scène des personnes ordinaires dans des situations quelconques :

Là tout de suite, je reparle encore de l'épisode avec l'acteur de *Breaking Bad*, avec les astronautes, ben ils vivent une vie totalement normale, tu vois ? Ils vivent avec leurs femmes, leurs enfants, ils sont heureux, ils ont un métier... Ils font comme s'ils vivaient normalement, comme nous en fait. On s'y retrouve quand on le regarde.²³⁴

Grâce à « l’imaginaire qui s’incorpore dans notre vie réelle »²³⁵, cette mise en scène du quotidien permet, selon certains enquêtés, de s’identifier aux personnages et/ou d’avoir de l’empathie pour eux. Ainsi, par exemple, Véronique développe par rapport à l’épisode *Tais-toi et danse* (S3, E3)²³⁶ :

Et c'est peut-être ces épisodes-là qui nous... Qui sont plus oppressants, c'est quand ça entre dans le quotidien des gens, en fait. [...] c'est vrai qu'on s'identifie beaucoup plus facilement à ça. C'est la vie normale, quoi. Ce n'est pas dans l'espace ou quoi, c'est... C'est vrai que... Ce n'est pas un Premier ministre... Non, c'est la vie normale. Et on peut se dire « Oui, nous aussi on a un téléphone, on peut peut-être nous filmer, nous aussi. »²³⁷

Nous faisons un bref retour à la théorie en rappelant que ces deux éléments (empathie et identification aux personnages) font partie du domaine de l’affectif, qui constitue, selon Schaeffer, l’une des caractéristiques de l’immersion fictionnelle : c’est de l’affectif que la majorité des représentations des destinataires de fiction est issue.²³⁸

Troisièmement, la peur et le malaise sont des émotions que les enquêtés mettent en lien avec le réalisme de *Black Mirror*. En effet, selon eux, c’est parce que la série revêt un certain réalisme que ce sentiment d’inconfort éclot chez le téléspectateur : « Je dirais que c’est une série qui fait peur, mais pas dans le sens horreur, dans le sens où c’est un monde qui n’est pas si éloigné du nôtre, auquel on peut arriver un jour. »²³⁹ ; « [...] c'est de la science-fiction assez proche du réel pour faire un peu horifique

²³² Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 11.

²³³ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 39.

²³⁴ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 72.

²³⁵ *Ibidem*.

²³⁶ Cet épisode relate le chantage que subit un adolescent lorsqu’un hacker s’empare des données présentes sur son ordinateur personnel.

²³⁷ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, pp. 117-118.

²³⁸ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., pp. 186-187.

²³⁹ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 4.

[...] ».²⁴⁰ Cet inconfort, ce malaise, est lié à l'identification et à l'empathie que les téléspectateurs peuvent éprouver vis-à-vis des personnages de la série. Nous retrouvons cette idée dans la théorie de Jean-Pierre Esquenazi à propos de la vérité fictionnelle : une fois que le destinataire saisit le point de vue de certains personnages du récit, il peut s'approprier l'univers narratif et déterminer une part de « vrai » dans l'œuvre fictionnelle.²⁴¹ Dans ce cas-ci, le téléspectateur reconnaît une part de vrai, de réalisme, dans les situations que *Black Mirror* lui propose. Les propos de ces enquêtées illustrent bien cette idée :

Et le malaise, pour moi, il est dans le fait qu'en s'identifiant, ça ressemble à ce qu'on pourrait faire, ça ressemble à ce qu'il pourrait y avoir à côté de nous dans deux ans, etc. Pour moi, le malaise, il réside là-dedans. Ça ressemble trop à ce qu'on connaît et à ce qu'on pourrait être que pour le voir avec un regard complètement déconnecté. [...] Il y a aussi des fois un peu comme de la peur aussi qu'on ressent quand même. On nous montre des usages qui sont des fois absolument sordides et tout. On va avoir de la peur, on va avoir de l'empathie aussi pour les personnes qui vivent ça en se disant « Ça pourrait être nous en fait. »²⁴²

[...] quasiment à chaque fois on se dit que ça pourrait très bien arriver. Et donc moi à chaque fois que je regarde cette série, c'est d'une part de l'effroi par rapport au fait que ça pourrait très bien arriver dans cette génération.²⁴³

Ces extraits d'interviews correspondent à ce que Florent Favard nomme « processus de défamiliarisation », aussi appelé « étrangéisation cognitive » par Darko Suvin.²⁴⁴ Pour rappel, ce processus de défamiliarisation en science-fiction consiste pour le destinataire à reconnaître (une partie de) son monde dans l'œuvre fictionnelle, tout en admettant l'existence de décalages entre les deux. Ce processus amène inconfort, effroi et remises en question sur le monde réel au prisme de l'œuvre de science-fiction.²⁴⁵

En effet, la quatrième tendance que nous avons observée lorsque les participants définissent *Black Mirror* et ses liens avec le monde réel est sa propension à provoquer une réflexion sur le présent et le futur des téléspectateurs. Trois personnes évoquent cette caractéristique dans leur définition à proprement parler de la série, mais tous les participants – sans exception – couvrent cette thématique tout au long des entretiens.²⁴⁶ Par exemple, pour Myriam, *Black Mirror* est une série qui « fait vraiment

²⁴⁰ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'art et Archéologie, dans *Annexes*, p. 28.

²⁴¹ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 174.

²⁴² Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 69.

²⁴³ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 101.

²⁴⁴ Florent Favard, *Le récit dans les séries de science-fiction...*, op. cit., p. 12.

²⁴⁵ *Ibidem*.

²⁴⁶ Pour cette raison, cette thématique de la réflexion est traitée plus en détail à partir de la page 49 de ce travail.

réfléchir sur notre utilisation quotidienne des technologies, ou même pas forcément des technologies mais de la société en général. »²⁴⁷ Pour Véronique, ce qui caractérise la série, c'est le fait qu'elle puisse couvrir – grâce à son format d'anthologie – des thématiques différentes, mais toujours avec un fil conducteur : « une réflexion sur une nouvelle technologie, la vie moderne, etc. »²⁴⁸ Selon les enquêtés, cette réflexion est rendue possible lorsque la série revêt un certain réalisme, qu'elle vient chercher quelque chose chez le téléspectateur : « [...] c'est que c'est une espèce de grosse satire de la société. Et c'est pour ça que ça plaît autant, parce que c'est... Je pense que les gens reconnaissent quand même des trucs qu'ils voient dans la vraie vie, et ça mène toujours à la réflexion. »²⁴⁹

Outre ces grandes lignes communes que partagent la plupart des participants de cette enquête, d'autres propos plus sporadiques ont été observés et méritent que l'on s'y attarde également. En effet, l'une de nos enquêtées, Caroline, prend le contrepied des autres personnes interviewées en ce qui concerne sa définition de *Black Mirror* : « Je dirais que c'est une série futuriste, catastrophiste. En fait, il n'y a rien qui me semble irréalisable, donc je ne peux pas vraiment dire que c'est de la science-fiction, c'est de la “futur-fiction” pour moi. »²⁵⁰ Le réalisme de *Black Mirror* atteint donc son paroxysme chez Caroline, selon laquelle tout ce qui est présent dans la série peut devenir possible :

[...] l'épisode sur les candidats à la présidentielle, ou le chantage à l'image, ça on y est en plein, ce n'est pas du tout de la science-fiction. Maintenant il y a d'autres épisodes qui me semblent plus lointains, pas plus irréalistes, mais juste plus lointains, genre d'accéder aux souvenirs en images, comme si la mémoire pouvait être stockée comme sur un ordinateur et pouvait être reprise et regardée par la suite. Pour moi, on n'en est pas si loin. Je pense qu'il suffit de débloquer encore quelques connaissances sur le fonctionnement du cerveau et le transfert d'informations des neurones en images et on y sera. Ça ne me semble pas irréaliste.²⁵¹

L'enquêtée rejette donc le cadre de participation générique des instances productrices (Netflix définit bien *Black Mirror* comme une série de science-fiction), ce qui peut expliquer cette différence majeure entre ses représentations et les représentations du reste des personnes interviewées concernant la série.

²⁴⁷ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 48.

²⁴⁸ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 109.

²⁴⁹ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 39.

²⁵⁰ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 137.

²⁵¹ *Idem*, p. 139.

1.2. Entre avertissement et ouverture à la réflexion

Lors des entretiens, nous avons également fait émerger les représentations des enquêtés sur l'intention qu'ils prêtent à *Black Mirror*, afin de saisir le « message », la signification principale, qu'ils retirent de l'œuvre fictionnelle. Si nous n'avons pas relevé de différence notable entre les deux groupes sociaux interrogés à propos de leur définition de la série (point précédent), nous avons observé ici deux tendances distinctes entre le groupe « 18-25 ans » et le groupe « 45-60 ans » : tandis que le groupe de la tranche d'âge inférieure considère quasiment à l'unanimité (six personnes sur sept) *Black Mirror* comme une série transmettant un message d'avertissement, les réponses recueillies dans la tranche d'âge supérieure sont plus nuancées. En effet, un peu plus de la moitié des enquêtés (quatre personnes sur sept) estiment que la série induit le téléspectateur dans une démarche de réflexion et de remise en question sur des thématiques variées, plutôt que de lui proposer un message explicite et définitif. Les pages suivantes explorent plus en détail ces deux tendances.

Comme mentionné ci-dessus, la plupart des personnes âgées entre 18 et 25 ans pensent que *Black Mirror* porte un message d'« avertissement »²⁵², que cette série « tire la sonnette d'alarme ».²⁵³ Pour ces enquêtés, la série alerte sur les dangers potentiels des technologies qui y sont dépeintes :

Comment je pourrais dire... Les dangers et la perversion de la technologie, peut-être, quelque chose comme ça. Parce que dans tous les épisodes on voit que, à un moment donné, enfin presque tous les épisodes, en tout cas la nouvelle technologie ou le nouveau... Au début c'est toujours présenté un peu positivement, j'ai l'impression, à chaque fois, et puis on voit comment ça peut dégénérer et amener à quelque chose de dangereux ou totalement négatif [...] En fait, ça montre tout ce qui peut tourner négativement au niveau des technologies, etc. Donc oui, c'est ça le message pour moi : « C'est bien, mais il faut faire attention. »²⁵⁴

Il est cependant important de noter qu'il existe certaines nuances dans les propos au sein de ce groupe. Pour plusieurs enquêtés (Manon, Lise, Laure et Thomas), ce message d'avertissement varie en fonction des saisons ou des épisodes. En effet, bien que certaines tendances puissent être observées au niveau de la série dans sa généralité, son format d'anthologie signifie une diversité notamment au niveau des technologies abordées, des personnages rencontrés, des émotions expérimentées, des messages transmis (et reçus) par ces différents épisodes, etc. Ainsi, Laure et Thomas estiment

²⁵² Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 29.

²⁵³ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 14.

²⁵⁴ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 48.

que les premières saisons de *Black Mirror* transmettent davantage ce message de mise en garde contre les dérives technologiques, tandis que Manon et Lise parlent de cette différence au niveau inférieur qu'est l'épisode. De plus, Manon et Thomas se rejoignent sur le fait que, selon eux, le message est d'autant plus clair que l'épisode convoque des choses familières chez le téléspectateur :

Donc il y a un côté un peu « Méfiez-vous, mais en même temps vous êtes déjà tous dedans donc voilà. » [...] Oui, je crois qu'il doit y avoir ce message, mais dans certains [épisodes] plus que d'autres aussi, parce qu'il y en a où c'est beaucoup plus fantaisiste, on ne voit même plus trop le lien, on ne comprend même pas pourquoi tel outil va être... Enfin, on ne voit pas le lien avec notre société actuelle. Par exemple, je me souviens d'un épisode – je l'ai détesté en plus – où il y a juste une femme qui est dans un monde apocalyptique et qui se bat contre des robots. Mais là, c'est difficile de faire le lien avec nous parce que oui, il y a des robots. Aujourd'hui, il y a des robots. Mais ce n'est pas la même chose et on ne voit pas le pont que nous, on pourrait se dire « Oh zut, mon mixeur pourrait un jour vouloir me tuer. » Il n'y a pas ce lien. Il n'y a pas le contexte qui pourrait nous faire réfléchir sur notre rapport aux robots, et à la mécanisation de tout, etc. Là où dans d'autres épisodes, il y a certains trucs, certains éléments qui nous font nous identifier.²⁵⁵

Cet extrait illustre bien le concept de « réalité invoquée »²⁵⁶ de Jean-Pierre Esquenazi : la réalité invoquée par le destinataire permet à ce dernier d'expliquer sa relation à la fiction qu'il a devant lui.²⁵⁷ Dans ce cas-ci, c'est plutôt le « manque » de cette réalité dans l'épisode qui trouble l'enquêtée et qui, selon elle, affaiblit le message de *Black Mirror*. Thomas prend quant à lui l'exemple du tout premier épisode de la série (S1, E1 : *L'Hymne national*) qui se rapproche selon lui de sa réalité²⁵⁸ et convoque chez lui un message fort :

[...] le tout premier épisode c'est un peu en mode « ça pourrait arriver vraiment » [...] Mais après il y a des épisodes qui partent un peu trop loin tu vois, où tu te dis, tu vois moins le truc, le message. Mais il y en a certains où tu te dis carrément, « Oui, c'est de la prévention. »²⁵⁹

Enfin, pour Vanessa, seule personne en désaccord avec l'opinion principale dans le groupe des 18-25 ans, la série ne comporte pas vraiment de message particulier. En revanche, elle considère *Black Mirror* comme une « espèce de miroir »²⁶⁰ qui montre au téléspectateur les risques qu'une mauvaise utilisation des technologies peuvent

²⁵⁵ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 60.

²⁵⁶ Pour un rappel de ce point de théorie, voir pp. 17-18.

²⁵⁷ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 20.

²⁵⁸ Cet épisode relate l'histoire du Premier ministre britannique, victime de chantage. L'épisode ne met pas en scène de nouvelles technologies ou des éléments de science-fiction purs, mais s'attaque plutôt aux thématiques d'internet dans sa généralité, des réseaux sociaux et de l'opinion publique.

²⁵⁹ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 29.

²⁶⁰ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 40.

engendrer au niveau sociétal : « Je pense que c'est une réflexion beaucoup plus générale sur la manière dont on vit à l'heure actuelle. »²⁶¹

Cette tendance à considérer *Black Mirror* comme une série n'ayant pas de message à faire passer mais étant plutôt une source de réflexion est davantage présente chez le groupe des 45-60 ans : bien que trois personnes partagent l'opinion des plus jeunes et prêtent à la série un message d'avertissement, le reste des enquêtés estiment que l'intention de la série est plutôt de provoquer une réflexion chez le téléspectateur. Ainsi, Christelle, Daphné et Caroline pensent qu'il faut « faire attention malgré tout »²⁶² et prendre en considération cette « espèce de *warning* »²⁶³ portant sur les dérives des technologies présentées dans *Black Mirror* :

Oui, pour moi il est plutôt clair, c'est « Attention, danger ! Attention à ce qu'on fait de toutes nos inventions, de tous les outils technologiques qui risquent de mettre en danger notre humanité. ». Le gros message pour moi, c'est « Faites attention à ce que vous gardez d'humanité dans ce monde technologique. »²⁶⁴

Pour le reste des enquêtés âgés entre 45 et 60 ans cependant, l'opinion diffère. Selon eux, *Black Mirror* propose, grâce à ses différents épisodes, une ouverture à la réflexion. En effet, pour Jean, Claire, Isabelle et Véronique, la série ne donne pas de morale²⁶⁵ ni de leçon²⁶⁶. Le téléspectateur est libre d'interpréter la série comme il l'entend²⁶⁷ et d'entamer une réflexion à la suite du visionnage des épisodes « pour réveiller les consciences, ou peut-être pour amener le débat »²⁶⁸ : « On en fait ce qu'on veut quoi, on nous donne : “Voilà, regardez ça, puis maintenant à vous de réfléchir.” Ça peut être le départ de débats, de réflexions. [...] J'ai l'impression qu'on nous montre des situations et c'est à nous de réfléchir après sur le fond quoi. »²⁶⁹ Pour Florent Favard et Roger Bozzetto, cette thématique de la réflexion est effectivement caractéristique des récits de science-fiction : cette dernière a notamment comme objectif de remettre

²⁶¹ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 40.

²⁶² Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 121.

²⁶³ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 135.

²⁶⁴ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 137.

²⁶⁵ Cette opinion contraste avec celle d'une enquêtée du groupe « 18-25 ans » : « C'est un peu une fable en fait, à la fin tu as toujours un peu une morale, il y a un petit côté urgentiste. » (Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 14.)

²⁶⁶ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 102.

²⁶⁷ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 80.

²⁶⁸ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 91.

²⁶⁹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 110.

les normes établies en question²⁷⁰ et permet également au destinataire une réflexion sur son présent, grâce au « dépaysement »²⁷¹ qu’offrent les récits de science-fiction.²⁷²

Comme mentionné précédemment dans ce travail, nous avons en effet observé que cette tendance à la réflexion était présente chez les quatorze téléspectateurs ayant été interviewés. Ces réflexions portent sur de nombreux aspects de la vie des enquêtés et peuvent être de nature éthique, politique²⁷³, juridique²⁷⁴, environnementale²⁷⁵, etc. Cette observation rejoint les propos de Margaret Gibson et Clarissa Carden selon lesquelles une question assez fondamentale et existentielle transparait tout au long des différents épisodes de *Black Mirror* : « Comment devrions-nous vivre ? »²⁷⁶ Par exemple, Vanessa et Daphné comparent l’épisode *15 millions de mérites* (S1, E2) au fonctionnement de notre société actuelle :

Il y a l'épisode où ils pédalent, aussi pour avoir des points, etc. C'est une sorte de caricature de la société actuelle, même si, bon, effectivement, on ne pédale pas pour ça, mais au final, c'est un petit peu ça, les gens sont un peu esclaves de leur boulot, etc.²⁷⁷

15 millions de mérites, j'avais adoré aussi. [...] Et je fais le parallèle avec nous. L'ascension sociale, qu'est-ce qu'elle permet ? Elle ne permet pas grand-chose je trouve... Ouais, une plus belle maison, une voiture plus confortable... Ok... C'est tout ? C'est un peu vide, je trouve.²⁷⁸

Daphné évoque également l’épisode *Arkange* (S4, E2) pour partager ses réflexions éthiques quant à sa relation avec ses enfants. Dans cet épisode, Marie, une mère célibataire, fait poser un implant sous-cutané à sa petite fille afin de la localiser, et contrôler ce que sa fille voit et entend. Avec cet outil, Marie peut donc suivre son enfant à la trace, mais aussi censurer des images ou paroles que sa fille expérimente (dans la cour de récréation par exemple). Daphné dit à ce propos :

Je comprends la maman. J'ai des filles de quinze ans et sept ans. Donc forcément, des enfants à protéger : une qui commence à sortir, l'autre à sept ans qui veut aller se balader toute seule... J'ai déjà réfléchi à cette histoire de mettre un bazar GPS dans le sac de ma grande, par exemple. De nouveau, je suis de la génération Julie et Mélissa et compagnie. Jusqu'où est-ce que je

²⁷⁰ Florent Favard, *Le récit dans les séries de science-fiction...*, op. cit., p. 23.

²⁷¹ Le concept de « dépaysement » de Roger Bozzetto correspond au concept de « défamiliarisation » chez Florent Favard : voir p. 19 de ce travail.

²⁷² Roger Bozzetto, *La science-fiction*, op. cit., p. 9.

²⁷³ Thomas, 25 ans, diplômé d’Histoire de l’Art et d’Archéologie, dans *Annexes*, p. 36.

²⁷⁴ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 52.

²⁷⁵ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 86.

²⁷⁶ Clarissa Carden, Margaret Gibson, « Introduction: The Moral Uncanny in Netflix’s *Black Mirror* », dans Carden Clarissa, Gibson Margaret (éds), *The Moral Uncanny in Black Mirror*, Londres, Palgrave Macmillan, 2021, p. 2. (Nous traduisons.)

²⁷⁷ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 39.

²⁷⁸ Daphné, 50 ans, responsable d’une antenne d’ASBL, dans *Annexes*, p. 135.

pourrais aller ? Je comprends la maman dans *Arkange*... Mais quand est-ce qu'on s'arrête, au final ?²⁷⁹

Cet extrait illustre une fois de plus que l'empathie et l'identification aux personnages sont des caractéristiques essentielles pour une immersion fictionnelle réussie chez le téléspectateur.

Cet état de réflexion est donc rendu possible par les thématiques des épisodes, l'empathie et l'identification aux personnages, mais également par les choix scénaristiques et le format de la série (série d'anthologie). En effet, plusieurs personnes mentionnent lors des entretiens l'attention qu'elles doivent porter aux conditions de visionnage de la série. Selon eux, regarder un épisode de *Black Mirror* ne s'improvise pas, il faut être dans un bon état d'esprit pour pouvoir intégrer cet univers fictionnel car le téléspectateur sait qu'il va être « remué »²⁸⁰ à la fin de l'épisode. Plusieurs enquêtés mentionnent le besoin de « décanter »²⁸¹, de « décompresser »²⁸² à la fin d'un épisode pour pouvoir assimiler ce qu'ils viennent de voir et réfléchir dessus : « Et puis quand l'épisode est fini, t'es là « Wow ! » Et puis tu te poses mille et une questions. Et aussi tu te dis "Est-ce que j'ai assez de force pour regarder un autre épisode ?" quoi, mentalement. »²⁸³ Cet état dans lequel le téléspectateur se trouve après le visionnage de *Black Mirror* est notamment rendu possible par les nombreux « *plot twists* »²⁸⁴, les retournements de situation présents à la fin des différents épisodes :

En fait j'aime beaucoup ceux qui nous font... Ceux où il y a un peu un retournement de situation, ça nous remet un peu en perspective et où, par exemple aussi l'épisode *Tais-toi et danse*, où on a tout l'épisode où on va s'attacher au personnage, où on va s'identifier etc., et où à la fin on découvre que c'est un pédophile, ça remet aussi un peu en question aussi.²⁸⁵

Black Mirror est effectivement considérée par plusieurs téléspectateurs comme une série proposant des épisodes où « la chute est toujours complètement folle ».²⁸⁶ Selon Florent Favard, le format de l'anthologie est de fait particulièrement propice à la mise en scène de chutes « glaciales » car, contrairement aux séries épisodiques où le scénario ne peut jamais finir en cul-de-sac (ce qui compromettrait la continuité

²⁷⁹ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, pp. 134-135.

²⁸⁰ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 113.

²⁸¹ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 126.

²⁸² Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 16.

²⁸³ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 75.

²⁸⁴ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 30 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 50.

²⁸⁵ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 68.

²⁸⁶ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 100.

narrative entre les épisodes), la série d'anthologie peut finir sur des *plot twists* dramatiques sonnant le glas de l'épisode.²⁸⁷ C'est après cette fin que « la réflexion continue »²⁸⁸ pour la majorité des personnes interviewées :

J'ai eu l'occasion de montrer quelques épisodes à mon fils. Et en éteignant la télé, c'était évident qu'on allait en parler. Je me voyais mal... Ce n'est pas un divertissement qui prend fin et puis on passe à autre chose. C'est clairement le début d'une réflexion [...]²⁸⁹

Par ailleurs, nous avons observé un point commun dans les propos des enquêtés : quelles que soient leurs représentations sur l'intention qu'ils prêtent à la série (message d'avertissement ou ouverture à la réflexion), aucun d'entre eux ne considère *Black Mirror* comme une simple série de divertissement. Plusieurs interviewés admettent avoir apprécié certains épisodes uniquement à cause de leur attachement à un acteur ou une actrice spécifique²⁹⁰ ou à cause de l'esthétique particulière d'un épisode, comme par exemple *USS Callister* (S4, E1)²⁹¹ aux allures de *space opera*, ou *Metalhead* (S4, E5)²⁹² tourné en noir et blanc. Malgré cela, même ces personnes trouvent une valeur réflexive à la série. L'une des enquêtées, Lise, insiste quant à elle sur le caractère de divertissement que la série possède : « Donc pour moi, il y a certains épisodes, c'est un peu un message d'avertissement. Sinon, c'est beaucoup de divertissement. »²⁹³ Cependant, au long de l'entretien, nous observons que malgré ces propos, Lise confère à la série une valeur réflexive assez forte : « En fait, je trouve aussi que les séries comme ça, ça nous permet à nous d'augmenter notre esprit critique, d'augmenter notre imagination, de pouvoir se permettre d'imaginer dans notre tête, ou de rêver autrement aussi, je trouve. »²⁹⁴ Cette observation chez Lise fait écho à l'idée de Roger Bozzetto selon laquelle la science-fiction remplit le même rôle que les mythes dans les civilisations antiques : elle permet de faire face au sentiment d'incertitude moderne en incarnant les potentialités de manière ludique.²⁹⁵ Ainsi, bien que *Black Mirror* puisse être appréciée pour son esthétique ou ses qualités de divertissement, la série reste indissociable de son caractère réflexif.

²⁸⁷ Florent Favard, « Séries et genres de l'imaginaire », dans *Revue de la BNF*, n° 59, 2019, p. 98.

²⁸⁸ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 139.

²⁸⁹ *Idem*, p. 140.

²⁹⁰ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 81.

²⁹¹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 113.

²⁹² Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, pp. 29-30.

²⁹³ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 74.

²⁹⁴ *Idem*, p. 77.

²⁹⁵ Roger Bozzetto, *La science-fiction*, op. cit., p. 9.

2. REPRÉSENTATIONS SUR LES NOUVELLES TECHNOLOGIES ET LES NTIC

Dans cette deuxième partie, il sera tout d'abord question de la dualité des représentations des enquêtés à propos des nouvelles technologies et des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC). Ensuite, nous nous attarderons sur une thématique revenant régulièrement dans les propos des personnes interviewées : la question des usages de ces technologies.

2.1. Entre intérêt et méfiance

Après avoir établi notre problématique et nos questions de recherche, l'une de nos hypothèses était que les représentations des enquêtés à propos des technologies et nouvelles technologies allaient être différentes selon la tranche d'âge interviewée : nous pensions que les personnes de la génération « 18-25 ans » auraient peut-être une vision plus positive de la technologie que leurs aînés, dû au fait que ces personnes plus jeunes avaient peut-être eu un contact plus fréquent avec la technologie dès leur enfance/adolescence, ce qui peut être moins le cas chez les personnes de la tranche d'âge « 45-60 ans ». Nous pensions également que ces dernières auraient peut-être une sensibilité différente vis-à-vis de la technologie, par le fait qu'elles aient été témoins de l'évolution technologique des dernières décennies avec un peu plus de recul que la génération cadette. Dans tous les cas, nous nous attendions à des disparités marquées entre ces deux groupes sociaux à propos de leurs opinions quant aux nouvelles technologies et aux Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC). Or, l'analyse des entretiens révèle qu'il existe peu de différences notables entre les deux tranches d'âge, tant au niveau de la relation que les enquêtés entretiennent avec la technologie dans leur quotidien, qu'au niveau de leurs connaissances en la matière, ou encore des opinions (positives ou négatives) qu'ils s'en font. Les pages suivantes de ce travail traiteront de ces différentes thématiques.

Tout d'abord, afin d'analyser correctement les différentes représentations des personnes interviewées sur les nouvelles technologies et les NTIC, nous nous sommes enquis sur la relation qu'elles entretiennent avec celles-ci dans la vie de tous les jours : de quelle manière utilisent-elles la technologie ? Sont-elles curieuses vis-à-vis de l'actualité techno-scientifique ? Sont-elles enclines à suivre les évolutions

technologiques dont nous sommes témoins actuellement ? Il serait aisé de penser que « les jeunes » sont plus à l'aise avec la technologie que « les vieux », qu'ils éprouvent moins de méfiance ou qu'ils font preuve d'une plus grande curiosité en la matière. Nous remarquons néanmoins que, de manière générale – autant dans le groupe des « 18-25 ans » que des « 45-60 ans » – les enquêtés se disent être à leur aise avec la technologie dans leur quotidien. Nous retrouvons entre autres cette idée chez Pauline (22 ans)²⁹⁶, Lise (21 ans)²⁹⁷, Daphné (50 ans)²⁹⁸ ou encore Caroline (47 ans) qui se considère comme une personne « pro-technologie ».²⁹⁹ Deux autres enquêtées de la tranche d'âge supérieure s'envisagent de la même façon. Ainsi, Claire se définit comme « technophile »³⁰⁰ tandis que Véronique avance qu'elle est « réputée pour être la *geek*, toutes proportions gardées par rapport aux plus jeunes. »³⁰¹

De même qu'il existe donc des « technophiles » chez les jeunes et les moins jeunes, des « technophobes » (ou du moins des personnes un peu plus réticentes à l'utilisation des technologies) sont également présents dans les deux groupes sociaux. Ainsi, Jean (45 ans) admet : « Maintenant, moi je ne vais pas dire que je suis anti-technologie, mais je pourrais m'éclairer à la bougie, je le ferais chez moi des fois, ce serait bien. »³⁰² Quant à Manon (25 ans), elle dit devoir être obligée de s'équiper de divers outils technologiques (ordinateur portable, *smartphone*, etc.) « parce qu'il faut bien. »³⁰³ Isabelle (57 ans) et Thomas (25 ans) affichent des avis un peu plus nuancés : bien qu'ils se disent intéressés par les technologies du quotidien, ainsi que par les nouvelles technologies, tous deux admettent néanmoins une certaine réserve. Ainsi, Isabelle s'alarme du fait qu'elle soit la seule personne de son entourage à être réfractaire au développement actuel des nouvelles technologies, notamment de l'intelligence artificielle.³⁰⁴ Thomas, quant à lui, dit être intéressé par ces technologies, mais se tient au courant des avancées technologiques surtout car il considère cela comme important :

²⁹⁶ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 9.

²⁹⁷ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76.

²⁹⁸ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.

²⁹⁹ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 140.

³⁰⁰ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 94.

³⁰¹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 111.

³⁰² Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 84.

³⁰³ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 63.

³⁰⁴ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 107.

J'essaie de me tenir au courant quand même. Et puis je crois que c'est important pour tout. Je n'ai pas envie d'être paumé déjà dedans à mon âge. Enfin, quand on sera vieux, on n'y comprendra rien. Mais bon, maintenant, tant que je peux comprendre, ça m'intéresse.³⁰⁵

En outre, tous les enquêtés disent se tenir au courant de l'actualité technologique. Bien que certaines personnes interviewées le fassent par loisir ou simple attirance³⁰⁶, d'autres enquêtés avancent diverses raisons motivant leur choix de rester à la page. Ainsi, Laure dit : « Je trouve que c'est quand même assez intéressant, mais c'est intéressant parce que j'ai peur, je pense. [...] Le truc, c'est que moi je trouve ça super flippant parce qu'on est typiquement en train de faire ce qu'on nous a dit de ne pas faire. »³⁰⁷ Laure fait ensuite référence à des œuvres fictionnelles d'anticipation, comme les romans de George Orwell ou le film *I, Robot*, et y voit des rapprochements avec notre actualité technologique notamment au niveau du développement de la robotique. D'autres personnes disent se tenir au courant des avancées technologiques par peur d'être dépassé³⁰⁸ : « Ça évolue vraiment très vite, donc j'essaie pour certaines activités de m'y mettre, mais ce n'est pas mon délire. »³⁰⁹ ; « [...] j'essaie de m'habituer. Parce que tu n'as pas le choix, d'abord. Si tu ne sais pas, tu es encore plus largué, tu seras encore plus à l'écart des autres. »³¹⁰ Enfin, Véronique avance quant à elle que la raison principale pour laquelle elle se tient au courant de l'avancée technologique, notamment par exemple avec les réseaux sociaux, est pour se rendre compte du monde numérique dans lequel ses enfants évoluent, et à quels risques ils pourraient être exposés :

Moi j'ai toujours été très branchée réseaux sociaux, très vite, parce que j'estimais que quand on avait des enfants, on était obligés de savoir ce qui se passait là-dessus, c'était notre devoir. Au contraire, beaucoup de mes collègues sont là « Moi je n'y connais rien, je n'y connais rien. » Tu laisses ton gosse aller là-dessus, tu n'y connais rien, ce n'est pas normal.³¹¹

Ces observations révèlent donc qu'un critère d'âge n'est pas un indicateur valable de la présence ou l'absence d'intérêt, d'appréciation ou de connaissance des nouvelles technologies et des NTIC chez les enquêtés.

³⁰⁵ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 32.

³⁰⁶ Comme par exemple Vanessa (Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 42.), Daphné (Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.) ou encore Caroline (Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, pp. 140-141.).

³⁰⁷ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 17.

³⁰⁸ Comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus avec les propos de Thomas.

³⁰⁹ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 84.

³¹⁰ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 122.

³¹¹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 111.

Après avoir éclairci la relation que les personnes interviewées ont avec les technologies, nous nous sommes penchée sur les aspects positifs et négatifs que les nouvelles technologies et les NTIC revêtent selon les différents enquêtés. Ici encore, peu de différences significatives peuvent être établies entre les deux tranches d'âge interrogées. Cependant, plusieurs thématiques – évoquant des aspects négatifs ou positifs de ces technologies – reviennent régulièrement tout au long des entretiens, autant chez les « 18-25 ans » que chez les « 45-60 ans ».

Nous avons en effet relevé plusieurs tendances concernant le côté négatif des technologies mentionnées par les enquêtés. Tout d'abord, certaines personnes expriment leurs inquiétudes vis-à-vis de la forte dépendance de l'homme aux technologies, et particulièrement aux NTIC (internet, réseaux sociaux) :

J'ai l'impression que les personnes les plus libres sont les personnes qui vivent en autarcie et qui ne sont reliées à aucune source de technologie quelle qu'elle soit, et donc que les nouvelles technologies, peu importe lesquelles, vont de plus en plus nous aliéner, de plus en plus nous emprisonner dans notre quotidien, dans la société dans laquelle on est. Et je le vois bien avec moi, avec un GSM, on est tous hyper accros. [...] Quand on voit à quel point un *like* on le sent comme étant une source de bonheur inespéré alors que ça ne représente rien, je ne vois pas comment on saura évoluer de manière positive en se détachant des technologies, vu à quel point ces technologies sont nécessaires de plus en plus dans nos vies pour qu'on se sente bien.³¹²

Plusieurs enquêtés admettent en effet être victimes de cette addiction à la validation, à la recherche constante de lien avec autrui. Par exemple, bien qu'elle ne se considère pas du tout comme addict aux réseaux, Claire (48 ans) remarque qu'elle vérifie souvent le nombre de *likes* de ses publications Facebook, ou qu'elle peut ressentir de la déception lorsqu'elle vérifie ses différentes messageries le soir et constate que celles-ci sont vides.³¹³ Cette course aux *likes* et à la validation est présente notamment dans l'un des épisodes de *Black Mirror*, *Chute libre* (S3, E1)³¹⁴, épisode auquel de nombreux enquêtés font référence pour parler de la dépendance de l'homme aux réseaux sociaux :

Et ça [l'épisode], je me suis pris ça en pleine figure. Parce que je crois que c'était un peu au début où j'étais sur Instagram et j'étais toute folle parce que telle personne avait *like* telle chose. Enfin, et là, je m'étais dit « Wow ! » Et là, j'ai commencé à parler à mes collègues. Je me

³¹² Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, pp. 9-10.

³¹³ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 98.

³¹⁴ Cet épisode est le plus cité de tous les épisodes de la série par les enquêtés. Pour cette raison, nous nous y attardons plus en détail aux pages 80-82 de ce travail.

rappelle à ce moment-là. Je ne sais pas... Et cet épisode-là parce que je le trouvais... On est en plein dedans quoi.³¹⁵

Cette dépendance aux technologies ne se résume toutefois pas aux réseaux sociaux. D'autres enquêtés – ici, principalement des personnes de la tranche d'âge « 45-60 ans » – émettent une crainte différente vis-à-vis de cette thématique : celle de l'amoindrissement de l'intelligence de la population dû à une trop grande confiance en ces technologies, avec pour conséquence une perte de réflexion voire de compétences : « [...] c'est la seule chose qui me fait peur aujourd'hui par rapport à ces technologies, c'est qu'on ne soit plus capable d'aller au-delà, et de faire quand même ce qu'on nous demande [...] »³¹⁶ ; « Imagine, si on se repose trop sur la technologie, si on oublie de savoir faire des trucs nous-mêmes correctement... [...] imagine qu'un jour on n'ait plus la technologie, on sera un peu comme des... des idiots quoi. »³¹⁷ Pour illustrer cette idée, deux enquêtés, Thomas (25 ans) et Jean (45 ans), mentionnent le film *Idiocracy* qui, selon eux, illustre la société dans laquelle nous pourrions nous retrouver dans un futur plus ou moins proche.³¹⁸ Ce film dépeint le monde en 2505 : un monde où l'intelligence n'existe tout simplement plus, et dans lequel la société est régie par de l'incompétence généralisée, au niveau des pouvoirs mais également des citoyens.³¹⁹ Il y est notamment question de problématiques telles que la surpopulation, le capitalisme, l'ultraconsommérisme et l'anti-intellectualisme. Cette idée rejoint celle d'autres enquêtées selon lesquelles il faut replacer l'intelligence humaine au centre des préoccupations avant de se tourner vers l'intelligence des machines³²⁰, ainsi que s'assurer que les personnes *comprennent* les technologies avant de pouvoir les *utiliser correctement*.³²¹ Daphné dit à ce propos :

Je trouve que l'être humain dispose de technologies qu'il n'est pas en mesure de maîtriser, qu'on n'est pas assez évolués. Autant on a super évolué au niveau technologique en plusieurs décennies, en plusieurs siècles. Autant au niveau intelligence, intelligence émotionnelle, au niveau philosophique, on est nulle part, on est un peu comme des animaux, je trouve.³²²

³¹⁵ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 110.

³¹⁶ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 121.

³¹⁷ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 32.

³¹⁸ *Ibidem* ; Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 89.

³¹⁹ Luke Buckmaster, « Idiocracy: a disturbingly prophetic look at the future of America – and our era of stupidity », dans The Guardian, *Culture*, 2021, [en ligne], consulté le 29/11/2023, <https://www.theguardian.com/culture/2021/jul/19/idiocracy-a-disturbingly-prophetic-look-at-the-future-of-america-and-our-era-of-stupidity>.

³²⁰ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 104.

³²¹ *Ibidem* ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 94.

³²² Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 132.

En outre, une autre crainte marquée chez le groupe des « 45-60 ans »³²³ concerne l'accès et la production d'information sur internet. En effet, Claire avance que, depuis l'avènement d'internet, l'accès à l'information et aux savoirs s'est répandu de façon phénoménale mais que « le revers de la médaille, c'est que toute la production de savoirs est aussi ouverte à toutes les personnes. »³²⁴ Quant à Jean, il mentionne : « On trouve de tout et surtout n'importe quoi. C'est le problème. »³²⁵ De plus, cette utilisation des réseaux sociaux, bien que libératrice de la parole, peut aussi être source d'un certain repli communautaire³²⁶, à cause du principe de l'algorithme qui « nourrit » l'internaute uniquement de ce que ce dernier consomme sur les réseaux :

L'algorithme est fait de manière à ce qu'on ne reçoive que des informations qui vont dans notre sens. Et c'est ça le danger. C'est vraiment ça le danger. Normalement, c'est une ouverture sur le monde. Et on voit de plus en plus qu'on a l'impression que ça nous restreint de plus en plus dans nos recherches. [...] Malheureusement, ce qui devrait être une ouverture sur le monde l'est de moins en moins.³²⁷

Myriam évoque quant à elle cette crainte par rapport au développement de l'intelligence artificielle, surtout au niveau de la création de contenus visuels : « [...] tu peux faire dire n'importe quoi à n'importe qui au final, ça peut vraiment être très dangereux surtout qu'avec tout ce qui est *fake news* etc., les *deepfakes* et tout, il y a beaucoup de gens qui ne voient pas ce qui est vrai ou pas. »³²⁸

Enfin, une autre crainte qui revient régulièrement dans les propos des deux groupes d'enquêtés concerne le monde du travail modifié par les nouvelles technologies et les NTIC. Au niveau de la communication, les NTIC ont modifié la relation que les personnes ont au travail : à cause des *smartphones*, nous sommes joignables partout, tout le temps, ce qui crée de la pression dans le monde du travail.³²⁹ De plus, plusieurs enquêtées de la tranche d'âge « 18-25 ans » mentionnent le remplacement toujours plus grandissant de l'homme par la machine : « De toute façon pour moi tous les milieux, et c'est un peu dommage, mais tous les milieux qui vont être liés de près ou de loin au service client, donc la vente, les bibliothécaires, tout ça, c'est déjà en train de se faire remplacer. »³³⁰ Pauline envisage un futur avec notamment

³²³ Une seule personne du groupe « 18-25 ans » mentionne également cette crainte : Myriam.

³²⁴ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 93.

³²⁵ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 87.

³²⁶ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, pp. 92-93.

³²⁷ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 105.

³²⁸ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 51.

³²⁹ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 125.

³³⁰ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 20.

« l'emploi qui est remplacé par des robots un peu partout ». ³³¹ Vanessa, quant à elle, a un avis plus nuancé sur la question :

Je trouve qu'au niveau du travail, etc., ça a quand même facilité la vie de beaucoup de monde. [...] Dans des usines, des choses comme ça, il y a des choses qui sont automatisées. Alors ça peut être négatif dans le sens de la perte d'emploi, mais ça peut aussi être positif parce que des fois, ça aide justement les ouvriers. ³³²

Malgré ces tendances négatives, nous avons également pu observer des propos plus positifs concernant les nouvelles technologies. Tout d'abord, ces technologies, comme l'a mentionné Vanessa dans l'extrait ci-dessus, peuvent selon plusieurs autres enquêtés (dans les deux tranches d'âge) améliorer ou faciliter la vie des utilisateurs. Par exemple, Claire et Caroline témoignent de l'aide que la technologie leur apporte dans leur métier d'enseignantes :

Par exemple je l'utilise beaucoup pour mon métier. Je me demande si c'est toujours utile. Or pour des enfants qui apprennent à parler français c'est extraordinaire parce que tu as tout l'aspect vocalisation. ³³³

Donc toutes ces technologies dans le système éducatif, j'y assiste quotidiennement, et j'y participe autant que je peux. Et pour moi ça règle déjà au quotidien énormément de problèmes que je rencontre avec mes élèves et je suis vraiment très contente du soutien technologique dans ma mission. ³³⁴

Quatre autres enquêtés mentionnent par ailleurs les effets positifs des avancées technologiques dans le domaine de la médecine et des soins de santé. ³³⁵

De plus, huit personnes sur quatorze mentionnent éprouver un certain espoir dans les technologies pour régler des problèmes actuels ou futurs rencontrés en société ³³⁶, notamment par rapport aux questions des énergies renouvelables ³³⁷ ou encore de communication. ³³⁸ Cependant, parmi ces enquêtés, plusieurs précisent que ces éventuelles solutions dépendent de l'usage que l'homme déciderait d'en faire : « Ça peut aider, ça dépend de l'utilisation qu'on en fait, encore une fois, mais ils peuvent trouver des solutions nouvelles. » ³³⁹ ; « Je trouve qu'il y a des choses

³³¹ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 10.

³³² Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 43.

³³³ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 96.

³³⁴ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 141.

³³⁵ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, pp. 42-43 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 64 ; Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 85 ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 95.

³³⁶ Cette thématique est traitée plus en détail aux pages 74-78 de ce travail.

³³⁷ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 34.

³³⁸ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 52.

³³⁹ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 94.

vachement positives. Certes, il y a du négatif aussi, mais je pense qu'on peut aller vers du positif avec la nouvelle technologie. Ça dépend vraiment comment on s'en sert. »³⁴⁰ Cette question d'usages des technologies, présente dans la quasi-totalité des entretiens menés, constitue par ailleurs le prochain point de réflexion de ce travail.

Nous concluons ainsi que la dualité dans les représentations des nouvelles technologies et des NTIC que nous observions déjà au chapitre 1 de ce travail³⁴¹ dans différentes sphères de la société (discours de presse généraliste, études économiques, institutions financières, recherche scientifique, etc.) se retrouve également dans le public de *Black Mirror* : rien n'est tout noir ni tout blanc, intérêt et inquiétude cohabitent dans les représentations de ces personnes.

2.2. La question centrale des usages

Comme mentionné ci-dessus, nous observons que la thématique des usages des nouvelles technologies et des NTIC est une question qui occupe une place centrale dans les propos des personnes interviewées, tant chez les « 18-25 ans » que chez les « 45-60 ans » : douze personnes sur quatorze couvrent cette thématique lors des entretiens. Cette question d'usages se retrouve au cœur de plusieurs questionnements : sur le contenu des différents épisodes de *Black Mirror*, sur les usages actuels et futurs des nouvelles technologies et des NTIC, sur des réflexions à propos des propres usages des enquêtés. Les prochaines pages de ce travail explorent ces différentes réflexions.

En effet, pour plusieurs enquêtés, la technologie présentée dans *Black Mirror* n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Les conséquences souvent négatives qui en découlent dépendent de l'usage que l'un ou l'autre protagoniste en fait : « [...] je pense que c'est [à propos de] la manière dont les gens les utilisent [les nouvelles technologies], et c'est une façon de montrer les risques que ça a au niveau de la société. »³⁴² ; « [...] c'est souvent l'humain qui fait que la technologie est malveillante et pas l'inverse. C'est souvent le biais de l'humain qui pose le problème. »³⁴³ ; « [...] on voit que la technologie qui est présentée est tournée négativement à cause de la

³⁴⁰ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 43.

³⁴¹ Voir chapitre 1, point 2.3. « Entre engouement et réserve », pp. 13-15.

³⁴² Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 40.

³⁴³ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 59.

société de base. C'est à cause des caractéristiques qui se trouvent déjà dans la société que l'avancée technologique est négative. »³⁴⁴ Cela rejoint la conception que le créateur de *Black Mirror*, Charlie Brooker, a de sa série. En effet, comme mentionné au chapitre 1 de ce travail³⁴⁵, Charlie Brooker ne considère pas la technologie comme négative en elle-même. Suite à la sortie de la saison 6 de *Black Mirror* en juin 2023, Brooker, lors de différentes interviews, maintient les propos qu'il tient depuis les premières saisons de la série : « [...] le vilain de l'histoire dans *Black Mirror* n'est pas la technologie – c'est ce que les gens en font. »³⁴⁶ Les enquêtés ont donc bien compris ce message transparaissant dans la majorité des épisodes de la série : « On a une technologie, on peut en faire tout ce qu'on veut, mais dans la série, on va se mettre plus sur le côté négatif. »³⁴⁷ Manon prend comme exemple l'épisode *La chasse* (S2, E2).³⁴⁸ Dans cet épisode, il n'y a pas de technologie révolutionnaire mise en scène. Il est plutôt question des thématiques de voyeurisme (à travers les écrans de téléphones portables) et de vengeance malsaine. Manon dit à ce propos : « Donc ça montre bien que là, ce n'est pas la technologie le problème, l'humain est un peu le mauvais fond qui va utiliser son joujou un peu n'importe comment et pas forcément avec beaucoup de... Sans forcément trop réfléchir à ce qu'il fait, en fait. »³⁴⁹

Cette opinion que les enquêtés se font à propos de la technologie présente dans *Black Mirror* se retrouve également dans leurs représentations des nouvelles technologies et des NTIC dans la vie réelle. Une fois encore, tout dépend de « l'utilisation personnelle que chaque personne en fait »³⁵⁰ : « Une technologie, elle n'est pas mauvaise, de base. C'est la personne qui la possède qui pose problème. »³⁵¹ ; « Oui, je pense que n'importe quelle invention a une contrepartie. Un couteau, ça sert à couper une tomate ou à poignarder quelqu'un. Donc je pense que ça dépend de ce que l'homme en fait quoi. »³⁵² Nous observons de nouveau cette opinion dans les deux groupes sociaux interviewés. Cette observation n'est pas sans rappeler les propos de

³⁴⁴ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 49.

³⁴⁵ Voir chapitre 1, point 4.3. « Le noir : un sombre portrait d'anticipation ? », p. 28.

³⁴⁶ Jackie Strause, « Charlie Brooker Is Still Pro-Technology Despite “Bleakest Stories” Yet in ‘Black Mirror’ Season 6 », dans *The Hollywood Reporter*, *TV news*, 2023, [en ligne], consulté le 29/11/2023, <https://www.hollywoodreporter.com/tv/tv-news/charlie-brooker-pro-technology-bleakest-episodes-season-6-1235515542/>. (Nous traduisons.)

³⁴⁷ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 80.

³⁴⁸ Pour un court résumé de cet épisode, voir p. 45.

³⁴⁹ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 68.

³⁵⁰ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 53.

³⁵¹ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 18.

³⁵² Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 35.

Laurence Burgorgue-Larsen, professeure et chercheuse en droit, à propos des nouvelles technologies et en particulier d'internet : ces dernières peuvent être à la fois source et d'*émancipation* et de *tyrannie* selon les usages que l'homme en fait car « comme en tous domaines, il est l'artisan du meilleur comme du pire. »³⁵³ Nous relevons en effet des points communs entre l'article de Laurence Burgorgue-Larsen et les propos des personnes interviewées. Premièrement, les NTIC peuvent donc être source d'émancipation, et plus particulièrement d'*émancipation cognitive*³⁵⁴ : grâce à internet, l'internaute peut ainsi dire tout trouver, sur n'importe quel sujet, en très peu de temps.³⁵⁵ Cette idée est observée chez plusieurs enquêtés :

Et oui, c'est une source d'information géniale. Maintenant, on fait un travail scolaire, on ne va plus à la bibliothèque comme avant. On va sur internet, on trouve de tout. Maintenant, c'est le problème. On trouve de tout et surtout n'importe quoi.³⁵⁶

C'est que le côté incroyable et formidable de la technologie, c'est que ça met en... ça propose à tout le monde une réserve phénoménale, et c'est la première fois au monde que tout ce savoir est à disposition de tant de personnes. C'est extraordinaire. Sauf que le revers de la médaille, c'est que toute la production de savoirs est aussi ouverte à toutes les personnes.³⁵⁷

Cependant, comme l'indiquent les fins de ces deux extraits, il est indispensable de faire le tri de l'information présente sur internet : à cause d'un nombre élargi d'internautes et une liberté d'expression quasiment totale, il est inévitable que l'usage des NTIC engendre des dérives.

Laurence Burgorgue-Larsen relève en effet plusieurs dérives dues à cet accès ultra-simplifié à internet. Elle nomme l'une d'entre elles la *tyrannie de la transparence*. Celle-ci est constituée de deux facettes, la transparence *des opinions* d'une part, la transparence *de l'intimité* d'autre part :

La liberté qu'engendre ce moyen de communication est telle que la transparence des opinions (y compris les plus détestables) et de l'intimité (y compris la plus crue) est devenue l'emblème d'un monde où la technique aurait réussi à prendre l'homme au piège de sa créativité technologique.³⁵⁸

³⁵³ Laurence Burgorgue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », *op. cit.*, p. 66.

³⁵⁴ L'autrice mentionne également l'existence de l'*émancipation démocratique* : grâce aux NTIC, le citoyen partage plus directement ses revendications politiques et démocratiques et manifeste ainsi sa participation citoyenne dans le domaine politique. (*Idem*, pp. 68-69.) Cependant, aucun enquêté n'a mentionné cette facette des NTIC lors des entretiens.

³⁵⁵ *Idem*, p. 66.

³⁵⁶ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 87.

³⁵⁷ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 93.

³⁵⁸ Laurence Burgorgue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », *op. cit.*, pp. 70-71.

Plusieurs enquêtés insistent sur les notions d'esprit critique et d'éducation, selon eux essentielles à l'heure actuelle à causes des dérives susmentionnées par Laurence Burgorgue-Larsen. En effet, quatre enquêtées³⁵⁹ mentionnent (avec leurs propres mots) cette « tyrannie de la transparence des opinions » qui correspond donc à des abus concernant le droit d'expression sur internet où les propos des internautes sont très peu voire pas du tout régulés³⁶⁰ :

[...] il y a une majorité de gens idiots, mais avant on ne les entendait pas. Pourquoi ? Parce qu'ils n'avaient pas de moyen de communiquer vraiment leurs idées nauséabondes et vraiment stupides. Tandis que maintenant ils ont la possibilité de le faire via les réseaux sociaux. [...] Ils s'encouragent les uns les autres. Parce qu'avant, on ne les entendait pas ces gens-là. Qui est-ce qui aurait été raconter ça ? Enfin, oui, peut-être eux entre eux, quoi. Là, ça prend des proportions plus globales.³⁶¹

Manon prend quant à elle l'exemple très actuel du réseau social « X » (anciennement Twitter) : « [...] c'est vraiment devenu un milieu où tous les propos les plus horribles d'extrême droite et tout, enfin tous les propos américains terribles, les “*white lives matter*” et tout, ils sont tranquilles parce qu'il [Elon Musk] prône la liberté d'expression. »³⁶² En effet, depuis le rachat de Twitter par Elon Musk il y a un peu plus d'un an (27 octobre 2022), ce dernier – prônant des valeurs telles que le respect de la démocratie ou la liberté d'expression³⁶³ – a fortement réduit la taille de ses équipes de modération du réseau social : « l'arrivée du milliardaire a mené au licenciement de 80% des effectifs, dont celui d'équipes entières dédiées au contrôle des propos tenus sur la plateforme et à la lutte contre la désinformation. »³⁶⁴ Ce manque de modération entraîne des dérives, notamment celle de la *tyrannie de la transparence des opinions* dont parle Laurence Burgorgue-Larsen : désinformation, propos haineux et antisémites sont désormais légion sur le réseau social « X », entraînant le départ d'annonceurs

³⁵⁹ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, pp. 66-67 ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, pp. 92-93 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 105 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

³⁶⁰ Laurence Burgorgue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », *op. cit.*, p. 71.

³⁶¹ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

³⁶² Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 66.

³⁶³ « Elon Musk a racheté Twitter et licencié une partie de ses dirigeants », dans *Le Monde, Pixels*, 2022, [en ligne], consulté le 29/11/2023, https://www.lemonde.fr/pixels/article/2022/10/28/elon-musk-rachete-twitter-et-licencie-une-partie-de-ses-dirigeants_6147637_4408996.html.

³⁶⁴ « Le manque de modérateurs humains de X (ex-Twitter), exposé au grand jour par le DSA », dans *La Tribune, Technos & Medias*, 2023, [en ligne], consulté le 02/12/2023, <https://www.latribune.fr/technos-medias/internet/le-manque-de-moderateurs-humains-de-x-ex-twitter-expose-au-grand-jour-par-le-dsa-982408.html>.

publicitaires, de scientifiques et même d'universités (notamment l'ULB et l'UMons) de la plateforme.³⁶⁵

Ensuite, la seconde facette de cette *tyrannie de la transparence* concerne l'*intimité* des internautes sur la toile – ou plutôt son absence : s'exposer sur les réseaux est désormais devenu une banalité, voire une obligation sociale pour certains.³⁶⁶ Nous observons ici encore la mention de cette dérive des usages des NTIC dans les propos de plusieurs enquêtés : « Je pense qu'on va aller dans une société où finalement la vie privée n'existera juste pas. Et puis de toute façon, comme je le dis, les gens aujourd'hui font le choix de ne pas en avoir. Tu postes une photo sur Instagram, ce n'est plus privé. »³⁶⁷ ; « Il suffit d'utiliser ça, à bon escient, encore une fois, excuse-moi, mais c'est celui qui met tous les jours ce qu'il fait de sa journée... Je pense que les trois-quarts des êtres humains s'en foutent de savoir que tu as été au parc [...] »³⁶⁸ Ce « partage ininterrompu de l'expérience »³⁶⁹, comme les autres dérives des NTIC mentionnées ci-dessus, sont donc pour les personnes interviewées une question d'usages, d'esprit critique, mais aussi d'éducation.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que les notions d'esprit critique et d'éducation sont davantage observées dans les propos de la tranche d'âge des 45-60 ans. Ces derniers insistent effectivement plus sur le fait de devoir être capable d'utiliser correctement la technologie afin d'en faire bon usage, d'encadrer et d'éduquer les plus jeunes dans leur utilisation des nouvelles technologies³⁷⁰, d'apprendre à s'en servir, mais également de comprendre le *fonctionnement* de ces technologies afin d'en saisir tous les enjeux :

Tous ces outils, on doit pouvoir les utiliser, les comprendre. Voilà, et ça amène à des dérives où on ne sait pas ce qu'on fait, on ne sait pas ce qu'on utilise, on ne sait pas qui nous voit, ce qu'on fait de nos données, enfin... C'est énorme.³⁷¹

Moi, en tant qu'institutrice, mon rôle, c'est non pas de faire de mes élèves des utilisateurs avertis, ça ce n'est plus suffisant non plus, c'est de faire de mes élèves des créateurs, ou au

³⁶⁵ Romain Mayez *et al.*, « Désinformation sur X (ex-Twitter): l'ULB et l'UMons décident de ne plus utiliser la plateforme, devenue "contraire à l'approche scientifique" », dans RTL info, *Société*, 2023, [en ligne], consulté le 02/12/2023, <https://www.rtl.be/actu/belgique/societe/desinformation-sur-x-ex-twitter-lulb-et-lumons-decident-de-ne-plus-utiliser-la/2023-11-24/article/611691>.

³⁶⁶ Laurence Burgogue-Larsen, « Les Nouvelles Technologies », *op. cit.*, p. 73.

³⁶⁷ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 21.

³⁶⁸ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 122.

³⁶⁹ Claudia Attimonelli, Vincenzo Susca, *Black Mirror et l'aurore numérique...*, *op. cit.*, p. 35.

³⁷⁰ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 85 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 104.

³⁷¹ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 104.

moins des conscients de comment ça se passe quand on crée. Voilà, parce qu'ils ne doivent pas tous devenir développeurs, mais je veux qu'ils prennent conscience de ce que c'est que cet outil-là pour qu'ils aient de l'esprit critique là-dessus.³⁷²

Plusieurs de ces enquêtés mentionnent en outre que le développement des nouvelles technologies et des NTIC amène un réel défi d'adaptation à un système scolaire « en retard »³⁷³, « désuet »³⁷⁴ : face à des technologies devenues omniprésentes dans nos vies mais absentes des classes de cours³⁷⁵, l'enseignant devra, de plus en plus, trouver « des stratégies pour s'en servir de la bonne façon et aider les élèves aussi à s'en servir de la bonne façon. »³⁷⁶ Cette observation concernant les usages des nouvelles technologies et des NTIC, davantage marquée dans la tranche d'âge supérieure, pourrait être expliquée par la qualité de parent de ces enquêtés, ou par leur profession : hors des sept personnes constituant notre groupe social « 45-60 ans », trois d'entre elles font partie du domaine de l'enseignement.

Les plus rares fois où les personnes âgées entre 18 et 25 ans mentionnent ces notions d'esprit critique ou d'éducation, elles le font en référence directe à *Black Mirror*, en ce sens que, selon elles, la série permet au téléspectateur d'avoir un regard critique notamment sur ses propres usages des nouvelles technologies et des NTIC, ou sur le monde plus généralement : « [...] c'est un peu le principe de la série, il faut toujours aiguïser son esprit critique, je crois que ça aide un peu pour ça ouais. Ça m'a aidé à me rendre compte des risques qui peuvent en découler je pense. »³⁷⁷ ; « En fait, je trouve aussi que les séries comme ça, ça nous permet à nous d'augmenter notre esprit critique, d'augmenter notre imagination, de pouvoir se permettre d'imaginer dans notre tête, ou de rêver autrement aussi, je trouve. »³⁷⁸ Cette idée que *Black Mirror* amène une réflexion aux enquêtés à propos de leurs propres usages est d'ailleurs observée chez plusieurs personnes dans les deux communautés interprétatives :

Et c'est ça qui fait la force, je trouve, de la série. C'est que, on va remettre nous-mêmes notre usage de tous les trucs qu'on fait quotidiennement, tous les réseaux sociaux, etc. en question. Parce que justement, c'est super crédible, pour certains points.³⁷⁹

³⁷² Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 98.

³⁷³ *Idem*, p. 94.

³⁷⁴ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.

³⁷⁵ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 104.

³⁷⁶ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 115.

³⁷⁷ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 34.

³⁷⁸ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 77.

³⁷⁹ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 62.

C'est une histoire avec des étoiles à donner, c'est une jeune femme qui essaie d'aller à un mariage, je ne sais quoi. Et ça, je me suis pris ça en pleine figure. Parce que je crois que c'était un peu au début où j'étais sur Instagram et j'étais toute folle parce que telle personne avait *like* telle chose. Enfin, et là, je m'étais dit « Wow ! »³⁸⁰

Nous observons donc que cette thématique des usages des nouvelles technologies et des NTIC est centrale dans les deux groupes interviewés, bien que la tranche d'âge supérieure semble accorder une plus grande importance à la place de l'éducation au sein de cette question.

3. REPRÉSENTATIONS SUR LE FUTUR

Dans cette troisième partie des résultats, il sera tout d'abord question de la manière dont les enquêtés envisagent le futur ainsi que des liens que *Black Mirror* entretient avec ces représentations. Ensuite, nous aborderons la thématique des nouvelles technologies en tant que solution éventuelle aux problématiques de société actuelles et futures (par exemple : surpopulation, réchauffement climatique, gestion des ressources terrestres, etc.).

3.1. Entre pessimisme et fatalisme

L'une de nos hypothèses de départ était que les participants puissent éprouver de la crainte quant au futur – en faisant peut-être des parallèles entre *Black Mirror* et leur réalité. Nous nous attendions, une fois de plus, à observer davantage de différences que de similitudes en comparant les réponses apportées par les deux groupes sociaux différents. Par exemple, nous pensions observer plus d'inquiétudes chez la génération cadette que chez les « 45-60 ans ». Or, les entretiens révèlent que, plus qu'une certaine crainte, c'est un réel pessimisme que partage la quasi-totalité des sujets interviewés vis-à-vis du futur. Les prochaines pages de ce travail explorent cette piste en y apportant les nuances nécessaires.

La première observation qui a pu être établie à la suite de l'analyse des entretiens est qu'il n'existe – encore une fois – que peu de différences significatives entre les personnes des deux tranches d'âge. Hors des quatorze personnes interviewées

³⁸⁰ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 110.

en effet, douze d'entre elles³⁸¹ tiennent une vision du futur qu'elles qualifient souvent elles-mêmes de « pessimiste ». ³⁸² Bien que nous ayons donc relevé peu de contraste entre les « 18-25 ans » et les « 45-60 ans », nous avons pu dégager néanmoins plusieurs tendances entre les différents entretiens.

Tout d'abord, nous avons relevé deux thématiques revenant davantage lors des interviews des personnes âgées entre 18 et 25 ans. Il s'agit des questions du climat et de l'insécurité internationale. L'extrait suivant constitue une illustration pertinente de cette observation :

Oui, il y a de l'inquiétude au niveau climatique, on ne sait pas... Je me dis « Qu'est-ce qu'il va y avoir au final dans les prochaines années ? » Il y a quand même aussi une inquiétude, je pense, au niveau sécurité, parce qu'on voit ici on avait déjà l'Ukraine et la Russie, ça va encore monter au niveau de la Palestine et d'Israël, donc il y a de plus en plus de conflits. [...] Donc il y a ça aussi, la peur de futurs conflits mondiaux, peut-être. Au niveau des ressources aussi, là par rapport au réchauffement climatique, on ne sait pas si on aura assez de ressources dans le futur, que ce soit au niveau de la nourriture, de l'électricité, de l'eau, à voir on va dire. Quand même aussi le problème de la surpopulation, on est de plus en plus sur Terre [...] ³⁸³

En effet, la question du climat, du réchauffement climatique ou des catastrophes naturelles apparaît spontanément dans cinq entretiens³⁸⁴ de la tranche d'âge « 18-25 ans » contre deux entretiens³⁸⁵ seulement dans la tranche d'âge « 45-60 ans ». Quant à la thématique du sentiment d'insécurité internationale (conflits et guerres), elle est présente à quatre reprises³⁸⁶ dans les propos de la génération cadette, et uniquement à deux reprises³⁸⁷ dans les propos de la génération aînée. Ces occurrences reflètent donc les principales craintes qu'ont les « 18-25 ans » à l'égard du futur, des problématiques sociétales actuelles qui, selon eux, ne feront qu'empirer au fil du temps :

³⁸¹ L'entière (sept personnes) du groupe « 18-25 ans » et cinq personnes du groupe « 45-60 ans ».

³⁸² Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 10 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 43 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 53 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76 ; Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.

³⁸³ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 44.

³⁸⁴ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 19 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 44 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 65 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76.

³⁸⁵ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.

³⁸⁶ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 19 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 44 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76.

³⁸⁷ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 125 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

Je suis assez pessimiste en vrai. Je crois que c'est générationnel. Tous les problèmes de réchauffement climatique, les problèmes de guerres qui commencent à arriver un peu partout. On voit quand même beaucoup de problèmes climatiques qui deviennent très concrets.³⁸⁸

Outre ces deux inquiétudes principales dans ce groupe social, nous en avons observé d'autres qui apparaissent également plusieurs fois au fil des entretiens. Premièrement, la question du matériel et du développement des nouvelles technologies est présente dans les propos de trois enquêtées. Tandis que Vanessa se demande si les progrès technologiques ne commenceront pas à s'essouffler dans les années à venir³⁸⁹, Laure et Myriam estiment qu'il y aura une réelle démocratisation au niveau des appareils connectés (maisons connectées, robots domestiques, etc.).³⁹⁰ Myriam ajoute que, selon elle, la logique de surconsommation ne fera que s'aggraver, ce qui conduira, avec le problème de surpopulation, à une société où l'« on sera juste l'un sur l'autre, et avec tout et n'importe quoi ». ³⁹¹ Deuxièmement, deux enquêtées³⁹² mentionnent un futur où l'humain sera de plus en plus remplacé par la technologie, phénomène qu'elles observent déjà aujourd'hui :

Ma vision du futur, pas ici à court terme, mais à long terme, elle est quand même négative, oui. Avec les technologies qui prennent de plus en plus de place dans la société, l'emploi qui est remplacé par des robots un peu partout, dans l'administration publique, dans les entreprises comme c'est déjà le cas. Et qu'on perde l'humain, tout simplement.³⁹³

Nous observons également que plusieurs personnes du groupe social « 18-25 ans » estiment que cette inquiétude vis-à-vis du futur est de nature générationnelle : « Je suis assez pessimiste en vrai. Je crois que c'est générationnel. »³⁹⁴ ; « Je pense que notre génération à nous est un peu tombée dans une très mauvaise période [...] »³⁹⁵ ; « Et bien, là c'est une question [la question du futur] que je crois beaucoup de gens de ma génération se posent. »³⁹⁶ Les entretiens révèlent cependant que ce pessimisme ne concerne pas uniquement cette tranche d'âge. Ces craintes sont en effet aussi partagées par les personnes du groupe « 45-60 ans » : cinq personnes sur sept ont une vision négative du futur. Les réflexions rencontrées dans ce groupe sont différentes du groupe

³⁸⁸ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33.

³⁸⁹ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, pp. 44-45.

³⁹⁰ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 20 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 54.

³⁹¹ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 53.

³⁹² Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 10 ; Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 20.

³⁹³ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 10.

³⁹⁴ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33.

³⁹⁵ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 43.

³⁹⁶ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 65.

précédent et sont également plus diversifiées, mais nous relevons cependant des idées partagées par plusieurs personnes. Ainsi, deux interviewés admettent avoir des difficultés à se représenter l'avenir.³⁹⁷ Deux enquêtés se sentent quant à eux résignés face au développement technologique et estiment qu'il est trop tard pour aller à son encounter : « De toute façon, on n'a pas le choix, donc il faut essayer d'apprendre avec [...] »³⁹⁸ ; Je suis à la fois aussi un peu fataliste, je me dis que de toute façon, c'est là, c'est trop tard, on ne sait plus rien faire. [...] Je me dis qu'il faut essayer de positiver sur le truc et de trouver des façons pour que ça devienne positif. »³⁹⁹ Une troisième réflexion est partagée par deux enquêtées : selon elles, le futur sera notamment caractérisé par une dégradation des liens entre les êtres humains.⁴⁰⁰ Trois enquêtées ressentent d'ailleurs une certaine compassion pour la génération suivante : « Moi je n'aimerais pas avoir ton âge à cette époque-ci [...] »⁴⁰¹ ; « [...] dans la famille, mes enfants ne veulent pas d'enfants. [...] Mais je les comprends à fond. »⁴⁰² ; « [...] au moins avant, il y avait l'espoir en fait. Que cette génération-ci... »⁴⁰³ Deux d'entre elles vont jusqu'à évoquer leur remise en question sur leur propre parentalité tant leur vision du futur est négative : « J'en ai fait quatre, des gosses, donc il faut croire que j'étais optimiste à l'époque, ou insouciant. »⁴⁰⁴ ; « [...] j'ai deux enfants, des fois je me dis "Qu'est-ce que j'ai été faire là ?", mais bon voilà. »⁴⁰⁵ Un pessimisme certain est donc également présent chez les « 45-60 ans ».

Deux personnes de ce groupe évoquent néanmoins de l'optimisme quant au futur. Pour Christelle, cet optimisme est malgré tout teinté de plusieurs craintes, notamment à propos des conflits armés.⁴⁰⁶ Caroline, se définissant comme « pro-technologie »⁴⁰⁷, a quant à elle une vision singulière du futur :

[...] une des branches des possibles pour moi c'est que l'IA [intelligence artificielle] devienne maîtresse du monde, qu'on ne soit plus que des outils pour l'IA. [...] Je trouve que ça devient

³⁹⁷ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 86 ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, pp. 95-96.

³⁹⁸ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 86.

³⁹⁹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 115.

⁴⁰⁰ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 95 ; Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁴⁰¹ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 95.

⁴⁰² Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁴⁰³ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

⁴⁰⁴ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁴⁰⁵ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

⁴⁰⁶ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 125.

⁴⁰⁷ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 140.

de plus en plus réaliste d'envisager ça. Ce qui n'est pas plus mal, parce que ça nous remettrait à notre place.⁴⁰⁸

Nous relevons ainsi que quand optimisme il y a, il est néanmoins agrémenté d'inquiétudes, voire d'une vision qui s'apparenterait à des œuvres de science-fiction.

À la suite de ces observations, nous nous sommes posée la question de savoir dans quelle mesure *Black Mirror* peut avoir une influence sur les représentations du futur des enquêtés. La majorité⁴⁰⁹ des personnes interviewées admettent que la série leur a amené quelque chose. Cependant, ce « quelque chose » varie selon les personnes. Tout d'abord, cinq participants avancent que *Black Mirror*, par ses conclusions souvent négatives⁴¹⁰, leur a permis d'« ouvrir les yeux »⁴¹¹ sur les risques qui peuvent découler des technologies présentes dans la série⁴¹² et donc d'être « un peu plus alerte sur certaines choses. »⁴¹³ Quatre autres interviewés disent que, moins qu'une véritable prise de conscience, *Black Mirror* a été pour eux une source de réflexion.⁴¹⁴ Enfin, les trois dernières personnes estiment que la série a plutôt confirmé leurs opinions et représentations préexistantes des technologies, ainsi que ce qui pourrait se passer dans le futur.⁴¹⁵ Le degré d'influence que la série peut avoir sur les téléspectateurs varie donc, selon les enquêtés, de la réelle prise de conscience au simple appui de leurs représentations préexistantes.⁴¹⁶

De plus, trois enquêtés mentionnent une caractéristique intéressante de *Black Mirror* vis-à-vis de ses liens avec les représentations du futur des téléspectateurs. Manon, Caroline et Jean mentionnent en effet que, selon eux, la série propose plusieurs « futurs possibles » aux téléspectateurs : « En fait on voit qu'il y a des différents futurs qui sont proposés. Il y en a qui paraissent très proches voire même contemporains du

⁴⁰⁸ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 142.

⁴⁰⁹ Deux enquêtés avancent que la série n'a pas eu d'influence à proprement parler sur leurs représentations du futur : Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 45 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 54.

⁴¹⁰ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁴¹¹ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 10 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 106.

⁴¹² Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 34.

⁴¹³ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 22.

⁴¹⁴ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 77 ; Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, pp. 86-87 ; Claire, 48 ans, institutrice DASP, dans *Annexes*, p. 96 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 134.

⁴¹⁵ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 67 ; Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 126 ; Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 142.

⁴¹⁶ Voir pas d'influence comme le mentionnent Vanessa et Myriam (voir note infrapaginale n° 409).

nôtre et d'autres un peu plus fantaisistes. »⁴¹⁷ ; « [...] c'est vraiment un éclairage sur une des branches de l'ordre des possibles. »⁴¹⁸ ; « Donc, il y a du présent, il y a plusieurs futurs probables. Donc avoir des réflexions par rapport à ça, oui ». ⁴¹⁹ Cette idée rejoint le concept de « récits de futurité » de Paul Graham Raven que nous avons évoqué au chapitre 1 de ce travail.⁴²⁰ Pour rappel, cet auteur distingue le « futur immanent », c'est-à-dire le futur en devenir, constamment changeant à cause des événements du présent (économie, politique, production technoscientifique, etc.), et les « récits de futurité », qui correspondent à des productions diverses sur le futur (littérature, cinéma, télévision, publicité, architecture spéculative, design fiction, business plans, etc.).⁴²¹ Manon, Caroline et Jean identifient donc explicitement *Black Mirror* comme un récit de futurité, la série étant une œuvre de science-fiction produisant des discours de futurs « probables » ou « possibles ». Paul Graham Raven précise d'ailleurs, en reprenant les propos d'Adam Rothstein, que « des futurs comme ceux de *Black Mirror* nous en disent bien plus sur la manière dont nous nous sentons liés au futur immanent que sur le futur immanent lui-même ; ce sont des textes critiques, en somme, si on les lit correctement. »⁴²² Nous avons en effet déjà évoqué cette qualité critique de la série lorsque nous avons observé que *Black Mirror* produit des réflexions et autres remises en question chez l'ensemble des participants.⁴²³

Notre enquête étant une étude de réception, nous ne nous attardons pas sur les questions de scénario, de récit ou de logiques narratives que constituent la suite de la réflexion de Graham à propos de sa « rhétorique de la futurité ». ⁴²⁴ Néanmoins, à l'aide de ses concepts de futur immanent et de récits de futurité, ainsi que grâce aux propos des enquêtés, nous pouvons comprendre la manière dont ces derniers se sentent liés au futur (immanent) à travers *Black Mirror* : « c'est comme si on était vraiment au début de l'histoire maintenant et que la suite nous est racontée... que l'une des suites possibles nous est racontée par *Black Mirror*. » ⁴²⁵ Cette qualité de la série en tant que « récit de futurité » a des effets différents sur les personnes interviewées : des prises

⁴¹⁷ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 59.

⁴¹⁸ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 140.

⁴¹⁹ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, pp. 86-87.

⁴²⁰ Voir chapitre 1, point 3.3. « Futur(s) et science-fiction », pp. 23-24.

⁴²¹ Paul Graham Raven, « Rhétorique de la futurité... », *op. cit.*, p. 2.

⁴²² *Idem*, p. 3. (L'auteur souligne.)

⁴²³ Pour cette question de réflexion, voir pp. 47-54.

⁴²⁴ Paul Graham Raven, « Rhétorique de la futurité... », *op. cit.*, pp. 4-10.

⁴²⁵ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 138.

de conscience sur les risques que peuvent engendrer de mauvais usages des nouvelles technologies et des NTIC, des points de départ de réflexions diverses, ou encore une confirmation de leurs représentations préexistantes d'un futur plutôt pessimiste à leurs yeux. Nous rappelons par ailleurs les mots de Philippe Bihouix : « La période est étrange : il n'y a peut-être jamais eu autant de promesses de percées technologiques, mais jamais autant de doutes pesant sur l'avenir. »⁴²⁶

3.2. Les nouvelles technologies, une solution ?

Afin de comprendre les liens que les enquêtés établissent entre les nouvelles technologies et le futur, nous leur avons posé la question de savoir si ces technologies pouvaient représenter, selon eux, une solution aux problèmes actuels et futurs de notre société (par exemple : surpopulation, réchauffement climatique, gestion des ressources terrestres, etc.). En effet, d'après Philippe Bihouix :

[...] plus que jamais, nous vivons dans la religion exclusive du « techno-solutionnisme », en plaçant tous nos espoirs dans les innovations et les effets bénéfiques (futurs) du numérique, en fantasmant un monde où tout sera bien mieux optimisé, où les outils et les services numériques seront facteurs d'efficacité et de sobriété. [...] À l'entendre, la *high-tech* – Californie en tête – va continuer à « révolutionner » notre quotidien, mais surtout s'apprête à sauver le monde, à l'image de milliardaires comme Elon Musk, héros des *green techs*, des voitures électriques aux batteries pour panneaux solaires, en attendant Hyperloop et les voyages sur Mars.⁴²⁷

Nous désirions donc enquêter sur cette question afin de voir si les personnes interviewées envisagent les nouvelles technologies de la même manière que cet extrait le suggère et observer d'éventuelles différences ou similitudes entre les deux communautés interprétatives.

Suite à l'analyse des entretiens, la première observation qui a pu être établie est que la quasi-totalité des enquêtés⁴²⁸ ne partagent pas cette vision « techno-solutionniste » décrite par Bihouix : cinq personnes estiment que les nouvelles technologies ne sont pas la solution aux problèmes que nous rencontrons et rencontrerons dans le futur⁴²⁹, quatre autres personnes ont des difficultés à émettre un

⁴²⁶ Philippe Bihouix, « *Smart world* vs “monde d'après”... », *op. cit.*, p. 52.

⁴²⁷ Philippe Bihouix, « Le mythe de la technologie salvatrice », dans *Esprit*, n° 3-4, 2017, p. 104.

⁴²⁸ Seule Caroline est certaine que les nouvelles technologies, ayant selon elle « tous les pouvoirs », sont en passe de régler nos problèmes sociétaux, quels qu'ils soient. (Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 141.)

⁴²⁹ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, pp. 18-19 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, pp. 64-65 ; Lise, 21 ans, étudiante en

avis⁴³⁰, et quatre autres répondent « oui... *mais* ». ⁴³¹ Toutes ces réponses sont très nuancées et nous n'avons d'ailleurs pas relevé de différence significative entre les deux tranches d'âge interviewées. Cependant, nous observons plusieurs idées partagées entre différents participants. L'extrait suivant de Philippe Bihouix résume d'ailleurs avec précision toutes ces idées rencontrées lors des entretiens. Il nous paraît donc important de citer ce paragraphe dans sa totalité :

Il serait stupide de nier les progrès technologiques déjà réalisés ou à venir ; mais il serait dangereux de fonder notre avenir civilisationnel uniquement sur eux ou presque. Rien, dans la trajectoire technologique de l'humanité jusqu'à présent, ni dans les bases matérielles et géologiques qui la fondent, ne permet de penser que nous serons demain collectivement plus *verts* (1) et plus *vertueux* (2). Il n'y a pas de solution technique permettant de maintenir à moyen terme – et encore moins de faire croître – la consommation globale d'énergie et de ressources. En continuant à alimenter la chaudière du progrès, nous nous heurterons tôt ou tard aux limites planétaires. Et si solutions il y a, elles devront prendre en compte et *réguler* (3) *les usages et les comportements* (4), ne pas être uniquement techniques, mais *sociotechniques* (5) : la high tech n'a pas réponse à tout. ⁴³²

En effet, plusieurs enquêtés développent les idées d'environnement (1), d'intention (2), de régulation (3), d'usages (4), ainsi que la question de la place de l'humain et de sa conscience dans un monde toujours plus technologique (5). Les pages suivantes de ce travail explorent ces différentes idées mises en avant par les interviewés.

Premièrement, trois enquêtées de la tranche d'âge « 18-25 ans » mentionnent que les nouvelles technologies ne sauraient amener des solutions viables dans le futur notamment à cause de la question environnementale : « [...] ça [la technologie] améliore l'humanité, mais si au final c'est pour détruire la Terre qui fait que l'humanité vit, ça n'aidra pas l'humanité non plus. » ⁴³³ ; « Une technologie qui détruit l'humain et la planète, ce n'est pas possible pour moi. » ⁴³⁴ ; « [...] essayer de lutter contre le problème qu'on crée nous-mêmes en faisant de l'extraction, par exemple minière, ça me semble peu probable. » ⁴³⁵ En effet, Bihouix rappelle que le développement de ces

Relations publiques, dans *Annexes*, pp. 75-76 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 103 ; Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 122.

⁴³⁰ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 9 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, pp. 33-34 ; Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, pp. 114-115 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 133.

⁴³¹ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, pp. 42-43 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 52 ; Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, pp. 84-85 ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, pp. 94-95.

⁴³² Philippe Bihouix, « *Smart world* vs "monde d'après"... », *op. cit.*, p. 57. (Nous soulignons et numérotions.)

⁴³³ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 65.

⁴³⁴ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76.

⁴³⁵ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 18.

nouvelles technologies coûte cher à la planète : extraction de métaux, consommation d'énergie, production de déchets miniers et électroniques, recyclage quasiment inexistant de ces déchets, etc.⁴³⁶

Ensuite, une deuxième objection est amenée par ces trois mêmes personnes, ainsi que par une quatrième : Claire (48 ans). Elle concerne le fait que, selon ces interviewées, les nouvelles technologies ne peuvent être une solution que si l'intention derrière ce développement technologique est bienveillante. Laure, Lise et Manon sont davantage méfiantes que Claire, leur aînée : « [...] il faudrait que cette technologie soit mise entre les mains des personnes qui veulent que ça aille bien. Et là de nouveau jusqu'à preuve du contraire, on n'a jamais utilisé ça de manière très collective et dans une pensée très collective. »⁴³⁷ ;

[...] je vois ça [la technologie] d'un bon œil quand c'est un peu, on va dire, vertueux, et qu'il n'y a pas une espèce de sous-texte capitaliste un peu dégueulasse derrière. Parce qu'Elon Musk, il est bien mignon avec tous ses progrès, genre « Oui je veux sauver l'humanité. », mais tout ce qu'il veut c'est de l'argent. [...] Donc pour moi la technologie elle est vicieuse parce que malheureusement actuellement, elle est principalement exploitée par les gens qui veulent se faire du profit, et donc les gens qui veulent se faire du profit n'ont pas forcément intérêt à faire bénéficier le reste du monde.⁴³⁸

Cet extrait fait écho aux propos de Bihouix lorsqu'il évoque – non sans un certain sarcasme – les « milliardaires comme Elon Musk »⁴³⁹ s'apprêtant à sauver le monde grâce à leurs progrès technologiques. Quant à Lise et Claire, elles partagent toutes deux la même idée, celle de « bloquer l'accès [des nouvelles technologies] à tout le monde et à n'importe qui »⁴⁴⁰ parce que « tout le monde n'a pas les mêmes bonnes intentions. »⁴⁴¹

Vient en troisième lieu la question de régulation, fondamentale selon deux enquêtées. En effet, Myriam estime que les nouvelles technologies pourraient être une solution notamment pour les questions de ressources ou de communication mais précise toutefois que le problème réside dans le fait que « le développement technologique se fait tellement rapidement que tout le reste de la société, toutes les autres parties, donc les lois par exemple, ça ne suit pas forcément. »⁴⁴² Une régulation

⁴³⁶ Philippe Bihouix, « Le mythe de la technologie salvatrice », *op. cit.*, pp. 103-104.

⁴³⁷ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 18.

⁴³⁸ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 64.

⁴³⁹ Philippe Bihouix, « Le mythe de la technologie salvatrice », *op. cit.*, p. 104.

⁴⁴⁰ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 76.

⁴⁴¹ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 95.

⁴⁴² Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 52.

forte au niveau des lois serait donc essentielle pour éviter certaines dérives au niveau des usages de ces nouvelles technologies. Pour Isabelle cependant, l'humanité n'est pas prête à mettre en place ce genre de régulation et ne pense donc pas que cette technologie serait bénéfique aux hommes : « On voit bien toutes les dérives que l'IA pourrait engendrer, mais on n'est pas prêts. C'est bien la curiosité, mais à un moment donné il faut aussi être curieux des dérives que ça peut engendrer, et mettre un cadre. »⁴⁴³

Cette question de régulation est liée de près à celle des usages, thématique que nous avons déjà traitée auparavant mais qui apparaît également dans les propos de certains enquêtés vis-à-vis de la question qui nous occupe ici. Selon Vanessa (24 ans) et Claire (48 ans) en effet, les nouvelles technologies peuvent apporter beaucoup de positif, notamment dans le domaine de la médecine ou de l'intelligence artificielle. Cependant, ces effets positifs sont liés de près aux comportements des personnes les utilisant et les développant : « Certes, il y a du négatif aussi, mais je pense qu'on peut aller vers du positif avec la nouvelle technologie. Ça dépend vraiment comment on s'en sert. »⁴⁴⁴ ; « Ça peut aider, ça dépend de l'utilisation qu'on en fait, encore une fois, mais ils peuvent trouver des solutions nouvelles. »⁴⁴⁵

Enfin, d'autres enquêtés évoquent une cinquième limite à ces nouvelles technologies : elles n'ont, selon eux, ni la conscience ni l'intelligence d'un humain nécessaires pour faire face à certains problèmes de société, ou ne sont tout simplement pas utiles pour répondre à de tels problèmes :

J'ai l'impression que les problèmes sociétaux qu'on connaît à l'heure actuelle ne peuvent être résolus que par la voie de l'homme. J'ai l'impression que le changement climatique, ben ce sont les hommes qui doivent baisser leurs émissions de CO₂, la famine qu'il peut y avoir dans le monde, c'est une autre répartition des richesses, etc. Donc j'ai l'impression que pour le moment c'est plus une intervention humaine qui est nécessaire.⁴⁴⁶

Je pense que même si on le voulait, ça va rester des ordinateurs quand même. Espérons qu'on ne soit pas au point d'avoir une conscience en tout cas. Justement c'est ça le problème parce que l'humain, pour gérer ce genre de trucs, il a besoin d'une conscience humaine justement. Parce que les solutions en vrai on peut les avoir mais elles sont toujours extrêmes alors [...] Tu veux avoir moins de gens sur Terre, il faut les tuer. C'est horrible tu vois : si t'es juste une machine et que tu penses juste calcul, maths, ça peut arriver sur des solutions comme ça. Et si

⁴⁴³ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 103.

⁴⁴⁴ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 43.

⁴⁴⁵ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 95.

⁴⁴⁶ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 9.

t'es humain, tu ne penses pas vraiment comme ça. Ouais donc je ne sais pas, je ne sais pas si avec une solution comme ça... J'aime mieux faire confiance à l'humain là-dedans.⁴⁴⁷

L'idée émise par Thomas dans l'extrait ci-dessus est d'ailleurs partagée par plusieurs autres enquêtés : « Bon, la surpopulation, je ne pense pas parce qu'à part tuer des gens, je ne sais pas trop comment on peut faire. »⁴⁴⁸ ; « [...] si on lui demande "Résous le problème climatique, le problème de la faim dans le monde." et tout, si c'est une intelligence [artificielle] et pas une conscience [humaine], elle va dire "Ok, on va tuer la moitié des humains qui vivent sur Terre [...]" »⁴⁴⁹ Les entretiens témoignent donc également de tout un questionnement éthique autour de ces potentielles solutions générées par les nouvelles technologies qui ne sont, selon les enquêtés, pas aptes à répondre à tous les problèmes rencontrés : « la high tech n'a pas réponse à tout. »⁴⁵⁰

Cette phrase de Philippe Bihouix pourrait résumer le sentiment général que transparait des entretiens à propos de la question qui nous occupe : « Il serait stupide de nier les progrès technologiques déjà réalisés ou à venir ; mais il serait dangereux de fonder notre avenir civilisationnel uniquement sur eux ou presque. »⁴⁵¹ En effet, aucun enquêté ne dément les avancées dans les domaines des nouvelles technologies, que ce soit au niveau de la médecine par exemple⁴⁵², ou plus récemment avec l'intelligence artificielle.⁴⁵³ Toutefois, nous avons vu que l'analyse des entretiens révèle que, même si certains participants – une minorité par ailleurs – estiment que les nouvelles technologies pourraient amener des solutions aux problèmes que notre société rencontre actuellement ou dans le futur, il y a toujours un « mais » à la suite de leur réponse : questions d'usages, de régulation, d'éthique... De plus, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la génération cadette n'a pas une plus grande confiance en les nouvelles technologies que ses aînés. Les deux tranches d'âge font preuve de retenue quant aux potentielles solutions que les nouvelles technologies pourraient avoir sur nos existences futures.

⁴⁴⁷ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 33.

⁴⁴⁸ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 52.

⁴⁴⁹ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 84.

⁴⁵⁰ Philippe Bihouix, « *Smart world* vs "monde d'après"... », *op. cit.*, p. 57.

⁴⁵¹ *Ibidem*.

⁴⁵² Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, pp. 42-43 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 64.

⁴⁵³ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, pp. 94-95.

4. LA VÉRITÉ DE LA FICTION

Cette quatrième et dernière partie des résultats sera conduite en deux temps. Après avoir étudié chez nos enquêtés leurs représentations de *Black Mirror*, des nouvelles technologies, des NTIC et du futur, nous tâcherons en premier lieu de déterminer les aspects de la série qui, selon les personnes interviewées, relèvent plutôt de la fiction et/ou de la réalité, et dans quelle mesure. Ensuite, afin de clore ces résultats, nous nous intéresserons à la question de savoir dans quelle mesure *Black Mirror* peut représenter une « *illustration ou exemplification* du monde vécu »⁴⁵⁴ des téléspectateurs : nous nous concentrerons principalement sur la théorie de la vérité de la fiction de Jean-Pierre Esquenazi. Cette dernière partie fera preuve d'une certaine transversalité vis-à-vis des résultats présentés précédemment.

4.1. *Black Mirror*, entre fiction et réalité

L'enquête qui a été menée jusqu'ici nous a permis de rendre compte des différentes représentations qu'a un échantillon de population à propos de *Black Mirror*, des nouvelles technologies, des NTIC et du futur. Nous nous sommes ensuite posé la question suivante : quels sont les éléments, dans la série, qui relèvent pour les participants soit de la fiction, soit de la réalité (ou d'un mélange des deux) ? Les réponses recueillies sont diverses et nuancées mais concernent toutes deux aspects distincts de *Black Mirror* : les nouvelles technologies et les NTIC, et les comportements des personnages apparaissant dans les épisodes de l'anthologie.

Premièrement, les entretiens révèlent un consensus entre les téléspectateurs des deux tranches d'âge à propos des nouvelles technologies et des NTIC : selon les enquêtés, les technologies dans *Black Mirror* correspondant à leur réalité concernent plutôt les NTIC (en particulier les médias et les réseaux sociaux) tandis que les technologies s'apparentant plus à de la fiction relèvent plutôt des nouvelles technologies (métavers, transferts de conscience, etc.).⁴⁵⁵ Ainsi, est proche de la réalité « tout ce qui est réseaux sociaux, médias, etc. »⁴⁵⁶ : « Moi, je me dis tout ce qui est

⁴⁵⁴ Jean-Pierre Esquenazi, « Séries télévisées et “réalités” », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 217. (L'auteur souligne.)

⁴⁵⁵ Des nuances sont toutefois apportées à cette observation aux pages 82-83 de ce travail.

⁴⁵⁶ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 23.

médias, aussi le rapport aux médias. Là, je crois qu'on est quand même très très près de ça [...] les rapports aux réseaux sociaux, je crois qu'on n'est pas loin de ce qui est représenté. »⁴⁵⁷ Deux épisodes de *Black Mirror* reviennent à de nombreuses reprises dans les entretiens et méritent que l'on s'y attarde. Le premier est *L'Hymne national* (S1, E1), l'épisode pilote de la série, mentionné par six enquêtés différents. Dans cet épisode, le Premier ministre britannique est victime de chantage après le kidnapping d'une jeune duchesse très populaire : pour que la jeune fille soit libérée, le Premier ministre doit avoir des rapports sexuels avec une truie, le tout filmé et diffusé en direct sur tous les médias du Royaume-Uni. L'on voit alors toute l'étendue des dérives d'internet (diffusion rapide de l'information sur YouTube par exemple) et du poids de l'opinion publique (notamment sur les réseaux sociaux) sur la décision du Premier ministre (refuser de jouer « le jeu » ou accepter afin de libérer l'adolescente). Pour les interviewés, cet épisode est « très actuel »⁴⁵⁸, et « suffisamment proche de nous que pour qu'on puisse se dire “Ah mince, ça peut arriver.” »⁴⁵⁹ En effet, dans cet épisode, il n'est question d'aucune technologie « révolutionnaire », juste d'internet, des réseaux sociaux, et plus généralement des médias et de l'opinion publique.

Le deuxième épisode retenant notre attention est *Chute libre* (S3, E1), mentionné par douze personnes sur quatorze. Pour beaucoup, cet épisode est « le plus réaliste »⁴⁶⁰, « le plus proche »⁴⁶¹ de ce que l'on vit en société. Cet épisode raconte l'histoire de Lacie, une jeune femme qui vit dans un monde en tout point identique au nôtre, si ce n'est un détail : toutes les personnes sont munies d'un genre de *smartphone*, et se notent constamment les unes les autres (en vrai ou par rapport à ce qu'elles postent sur les réseaux sociaux) avec un système d'étoiles : chaque personne possède un score allant de 0 à 5. Certaines choses (acheter un appartement, prendre l'avion, etc.) ne sont accessibles que pour les personnes avec un certain score. Le rêve de Lacie est simple : augmenter son score de popularité le plus possible afin de faire partie de l'élite. Suite à quelques faux pas, elle va cependant se retrouver en bas de l'échelle sociale et devient une paria. Pour les enquêtés, cet épisode représente deux choses. Tout d'abord, il représente l'utilisation que nous faisons des réseaux sociaux aujourd'hui : une « course

⁴⁵⁷ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 118.

⁴⁵⁸ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 4.

⁴⁵⁹ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 15.

⁴⁶⁰ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 41.

⁴⁶¹ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 55.

à la validation du collectif »⁴⁶² dont nous sommes victimes malgré nous.⁴⁶³ Pour cet aspect de *Chute libre*, beaucoup de participants le reconnaissent : « On y est. »⁴⁶⁴ ; « [...] on y est à fond dedans en fait. »⁴⁶⁵ Ensuite, quatre enquêtées⁴⁶⁶ font le lien entre le système de notes dans *Chute libre* et le système de crédit social déjà présent en Chine depuis plusieurs années : « Il y a déjà tout un système comme ça par exemple en Chine où les gens s'ils ne sont pas assez bien, ne peuvent plus prendre l'avion, etc. »⁴⁶⁷ Il existe en réalité deux catégories de systèmes de crédit social (SCS) en Chine : les SCS gouvernementaux et les SCS commerciaux.⁴⁶⁸ L'idée du développement des SCS est annoncée par le gouvernement en 2014 : les SCS commerciaux font leur apparition dès 2015⁴⁶⁹ tandis que les SCS gouvernementaux débutent leur phase de test en 2018 et sont déployés de manière plus générale depuis 2020.⁴⁷⁰ Les SCS gouvernementaux ont pour but de récompenser ou de sanctionner une entreprise ou un individu selon son comportement à l'égard de la loi. Par exemple, comme l'a justement mentionné l'une de nos enquêtées, fin 2018, 23 millions de personnes ont été interdites de voyager en avion et en train à cause d'un score trop bas.⁴⁷¹ Les SCS commerciaux sont quant à eux développés par des compagnies privées :

Le score d'un individu est calculé sur la base de son historique de paiement, de sa situation financière, de son comportement en ligne, de ses caractéristiques personnelles ou encore des réseaux auxquels il prend part. Parmi les avantages offerts à ceux qui ont des scores élevés, nous pouvons citer : des facilités offertes dans l'obtention de prêts, des procédures accélérées

⁴⁶² Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 132.

⁴⁶³ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 6 ; Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 98 ; Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 110.

⁴⁶⁴ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 87.

⁴⁶⁵ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 123.

⁴⁶⁶ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 4 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 38 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 55 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 60.

⁴⁶⁷ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 60.

⁴⁶⁸ Benjamin Le Gall, « Système de crédit social chinois : outil de contrôle social ou modèle de société pérenne ? », dans *Revue Défense Nationale*, n° 828, 2020, pp. 101-102.

⁴⁶⁹ Mara Hvistendahl, « Bienvenue dans l'enfer du *social ranking*. Quand votre vie dépend de la façon dont l'État vous note », dans *Revue du Crieur*, n° 10, 2018, p. 8.

⁴⁷⁰ Caroline Briner, « La Chine veut noter tous ses habitants et installe 600 millions de caméras », dans RTS, *Monde*, 2021, [en ligne], consulté le 13/12/2023, <https://www.rts.ch/info/monde/11137943-la-chine-veut-noter-tous-ses-habitants-et-installe-600-millions-de-cameras.html>.

⁴⁷¹ Lily Kuo, « China bans 23m from buying travel tickets as part of 'social credit' system », dans The Guardian, *World*, 2019, [en ligne], consulté le 13/12/2023, <https://www.theguardian.com/world/2019/mar/01/china-bans-23m-discredited-citizens-from-buying-travel-tickets-social-credit-system>.

lors de consultations dans certains hôpitaux ou encore la possibilité de louer une large gamme de biens sans avoir à payer de dépôt de garantie.⁴⁷²

Les parallèles avec *Chute libre* sont donc assez évidents aux yeux des enquêtés. Mara Hvistendahl mentionne qu'il existe même en Chine « des forums de discussion où les personnes relativement bien notées cherchent à faire connaissance avec d'autres personnes au score élevé, vraisemblablement dans le but d'améliorer leur propre notation »⁴⁷³, logique que l'on retrouve également dans l'épisode de *Black Mirror*.

Nous mentionnions par ailleurs au début de notre développement que les NTIC sont principalement les technologies dans *Black Mirror* que les interviewés identifient comme « réalistes ». Cependant, pour plusieurs enquêtés, certaines nouvelles technologies présentes dans la série pourraient très bien se retrouver dans notre quotidien, dans un futur plus ou moins proche. C'est le cas des implants sous-cutanés⁴⁷⁴, technologie présente dans plusieurs épisodes de la série comme par exemple *Retour sur image* (S1, E3) et *Arkange* (S4, E2) : « Dans les deux situations aussi où c'est la maman qui implante une puce dans le cerveau de sa fille [*Arkange*], et où ils ont les implants où on peut revoir les souvenirs à travers les yeux [*Retour sur image*], tu vois ces deux épisodes-là... C'est sûr que ça va arriver un jour [...] »⁴⁷⁵. Cinq enquêtés⁴⁷⁶ mentionnent de la sorte *Retour sur image* et quatre⁴⁷⁷ *Arkange*. Si certains participants se demandent s'ils n'utiliseraient pas cette technologie comme les protagonistes de la série⁴⁷⁸, ou attendent même le moment où cette technologie sera réellement démocratisée⁴⁷⁹, la majorité d'entre eux s'alertent sur les dérives que ces implants pourraient engendrer. En effet, bien que cette technologie puisse partir d'une bonne intention, par exemple avec la traçabilité des enfants pour éviter des disparitions (ce qui est l'intrigue principale d'*Arkange*...), des dérives peuvent également vite survenir, comme rendre cette technologie obligatoire pour tous, ce qui instaurerait un

⁴⁷² Benjamin Le Gall, « Système de crédit social chinois... », *op. cit.*, p. 102.

⁴⁷³ Mara Hvistendahl, « Bienvenue dans l'enfer du *social ranking*... », *op. cit.*, p. 14.

⁴⁷⁴ Pour un rappel sur cette technologie, voir p. 16.

⁴⁷⁵ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 7.

⁴⁷⁶ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 7 ; Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 23 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 49 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 60 ; Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 139.

⁴⁷⁷ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 7 ; Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 23 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 136 ; Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 143.

⁴⁷⁸ Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, pp. 134-135.

⁴⁷⁹ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 140.

régime de surveillance de masse.⁴⁸⁰ Outre cette technologie, d'autres personnes font appel à l'actualité technoscientifique pour évoquer le réalisme de certains épisodes. Ainsi, quatre enquêtées⁴⁸¹ font le rapprochement entre le développement fort médiatisé de l'intelligence artificielle (IA) au cours de l'année 2023 et *Black Mirror* : « [...] il y a un épisode avec Miley Cyrus, ben là c'est clairement une illustration de ce que l'intelligence artificielle peut faire [...] »⁴⁸² ; « [...] l'IA me fait peur. Quand on voit *Black Mirror*, oui, vraiment. On est en pleine dérive comme dans *Black Mirror*. »⁴⁸³ Tous ces exemples illustrent le concept de réalité invoquée de Jean-Pierre Esquenazi dont nous avons déjà parlé précédemment⁴⁸⁴ : les enquêtés *invoquent* leur *réalité* (actualité technoscientifique) pour expliquer leur lien avec l'œuvre fictionnelle (justification du réalisme des nouvelles technologies présentes dans *Black Mirror*).

Outre ces quelques exceptions susmentionnées, les nouvelles technologies présentes dans *Black Mirror* sont donc, selon les participants, plutôt du ressort de la fiction. C'est le cas particulièrement de ce qui touche aux thématiques de métavers⁴⁸⁵ (S2, E4 : *Blanc comme neige* ; S3, E4 : *San Junipero* ; S4, E1 : *USS Callister*) et de copie ou transfert de consciences humaines (S4, E6 : *Black Museum* ; S6, E3 : *Mon cœur pour la vie*)⁴⁸⁶ : ces technologies qui « rentrent vraiment dans le cerveau » selon les mots d'une enquêtée.⁴⁸⁷ Ainsi, par exemple, le métavers n'est pour Vanessa que « le rêve de deux, trois personnes qui ont beaucoup d'argent et qui peuvent se permettre d'avoir ce genre d'ambition » mais que ce genre de technologie n'aboutira pas dans le futur comme le dépeint *Black Mirror*.⁴⁸⁸

⁴⁸⁰ Dorothée Benoit-Browaëys, « Promesses et craintes des nanotechnologies », dans *Études*, n° 3, t. 412, 2010, pp. 325-326.

⁴⁸¹ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 55 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, pp. 69-70 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 77 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 103.

⁴⁸² Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 55.

⁴⁸³ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 103.

⁴⁸⁴ Voir pp. 17-18 et p. 50.

⁴⁸⁵ Selon Philippe Rodriguez, un métavers est un univers digital brouillant les frontières avec notre univers physique. Pouvant être apparenté aux mondes numériques des jeux vidéo, le métavers est un monde ouvert pouvant reprendre des éléments du monde réel, où l'utilisateur définit ses propres objectifs et où l'unité de temps est la même pour tous les utilisateurs du même métavers. (Philippe Rodriguez, *La révolution métavers. Le défi de la nouvelle frontière d'Internet*, Paris, Dunod, 2022, pp. 12-20.)

⁴⁸⁶ Ces exemples sont les épisodes mentionnés par les téléspectateurs lors des entretiens.

⁴⁸⁷ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 56.

⁴⁸⁸ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 42.

Ensuite, comme cela a été mentionné au début de notre développement, les téléspectateurs évoquent le réalisme de *Black Mirror* au niveau du comportement des personnages dans la série. Deux tendances se remarquent : il y a d'un côté les enquêtés considérant les comportements des personnages comme représentatifs de notre société actuelle, notamment grâce à la mise en scène de situations du quotidien⁴⁸⁹, et de l'autre côté les enquêtés considérant que cette représentation est « dramatisée »⁴⁹⁰, « exacerbée ».⁴⁹¹ Nous relevons ici une différence entre les deux tranches d'âge : tandis que la majorité des « 45-60 ans » (quatre personnes sur sept) estiment que les comportements des personnages dans la série sont vraiment représentatifs de la réalité, la majorité des « 18-25 ans » (cinq personnes sur sept) considèrent ces comportements comme (en partie) caricaturaux.

En effet, dans la tranche d'âge inférieure, cinq personnes⁴⁹² s'accordent sur le fait que, malgré que *Black Mirror* rende assez bien compte de la société actuelle dans les « petits comportements des personnages »⁴⁹³ et les « réalités de la vie quotidienne »⁴⁹⁴, ces représentations des comportements des personnes sont souvent exagérées ou en décalage avec la vie réelle : « [...] il y a un peu une amplification de choses qui existent déjà et qui font qu'effectivement ça peut paraître crédible. »⁴⁹⁵ Thomas et Vanessa⁴⁹⁶ ajoutent que la société que *Black Mirror* dépeint est, pour eux, américanisée et ne représente donc qu'en partie ce que nous vivons dans notre société européenne : « [...] c'est très américain aussi quand même. J'espère que ça ne reflète pas encore toute notre société. »⁴⁹⁷ Pauline et Myriam sont donc les seules de cette communauté interprétative à considérer *Black Mirror* comme vraiment réaliste à propos de cette question.⁴⁹⁸

⁴⁸⁹ Pour un rappel de cette thématique du quotidien dans la série, voir p. 46.

⁴⁹⁰ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 16.

⁴⁹¹ Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁴⁹² Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 16 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 35 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 39 ; Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 61 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, pp. 72-73.

⁴⁹³ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 61.

⁴⁹⁴ Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 39.

⁴⁹⁵ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 61.

⁴⁹⁶ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 35 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 41.

⁴⁹⁷ Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 35.

⁴⁹⁸ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 11 ; Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, pp. 55-56.

Or, dans le groupe social des « 45-60 ans », la tendance s'inverse. Quatre enquêtées⁴⁹⁹ estiment que les comportements des personnages dépeints dans la série sont réalistes :

Ce n'est jamais ridicule je trouve, et ils mettent les humains dans des situations, comment dirais-je, dans des situations dans lesquelles on se verrait très très bien donc ça devient d'un réalisme effarant. [...] La façon dont ils dépeignent la société, les humains qui sont présents sont toujours nous. En tout cas, je le perçois comme ça. C'est toujours nous.⁵⁰⁰

Les trois participants restants estiment, de la même façon que le groupe précédent, que la série pousse quelque peu les comportements des personnages à l'extrême : « On n'y est pas de manière aussi flagrante que dans l'épisode mais on y est. »⁵⁰¹ ; « Je pense que c'est quand même exacerbé. On a l'impression qu'ils ont toujours un petit peu d'avance, ils représentent ce qui pourrait arriver [...] »⁵⁰² ; « Là, c'est une version hyper cruelle, mais on y est déjà pour moi, dans une moindre mesure. »⁵⁰³

Ainsi, bien que tous les enquêtés admettent un certain réalisme quant à la société dépeinte par *Black Mirror* par rapport à leur réalité, plus de la moitié d'entre eux précisent que cette représentation est dramatisée, poussée à l'extrême.

4.2. Une exemplification de la vie des téléspectateurs

Au fil des résultats, nous avons voulu rendre compte d'un type de lien entre l'œuvre fictionnelle et le réel : la manière dont les téléspectateurs évoquent leur réalité dans *Black Mirror*, et *Black Mirror* dans leur réalité. En d'autres termes, nous avons voulu étudier les allers-retours que les enquêtés font entre la fiction et la réalité pour évoquer leurs représentations de la série, des nouvelles technologies et des NTIC, et du futur. Dans cette dernière partie de résultats, nous reprendrons étape par étape la théorie de la « vérité de la fiction » de Jean-Pierre Esquenazi pour démontrer que *Black Mirror* peut bel et bien être considérée comme une « illustration ou exemplification du

⁴⁹⁹ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 97 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 102 ; Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 127 ; Daphné, 50 ans, responsable d'une antenne d'ASBL, dans *Annexes*, p. 132.

⁵⁰⁰ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 102.

⁵⁰¹ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 87.

⁵⁰² Véronique, 54 ans, professeure de latin-grec, dans *Annexes*, p. 116.

⁵⁰³ Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 139.

monde vécu du destinataire »⁵⁰⁴ et voir quel rôle cette part de « vérité fictionnelle » joue dans les représentations des enquêtés.

En premier lieu, les téléspectateurs doivent considérer la série télévisée qu'ils ont sous les yeux comme un récit fictionnel.⁵⁰⁵ Nous rappelons que, selon François Jost, pour que l'entrée du destinataire dans le monde fictionnel ait lieu, il faut que ce premier suspende son incrédulité et accepte de croire à un monde – en partie ou entièrement – fictionnel.⁵⁰⁶ Cette idée correspond au concept de « réalité imaginaire » de Jean-Pierre Esquenazi : le destinataire accepte de *jouer le jeu de la fiction*.⁵⁰⁷ Les entretiens révèlent effectivement que toutes les personnes interviewées considèrent bien *Black Mirror* comme une œuvre fictionnelle, malgré la difficulté de certains à classer cette série dans un genre.⁵⁰⁸

Ensuite, les téléspectateurs, lors du visionnage d'un épisode de *Black Mirror*, entrent (et demeurent) alors dans l'état d'*immersion fictionnelle* tel que l'a théorisé Jean-Marie Schaeffer.⁵⁰⁹ Accepter de jouer le jeu de la fiction (comme mentionné ci-dessus) et faire abstraction du « monde réel » au profit du « monde imaginaire » est la première caractéristique de cet « état mental ». ⁵¹⁰ Sa deuxième caractéristique est le fait que les deux « mondes » (réel et fictionnel) des téléspectateurs sont en coexistence constante, et que les téléspectateurs éclairent leurs interprétations de *Black Mirror* par leurs représentations mentales et leurs environnement et contexte actuels.⁵¹¹ Nous l'avons vu au fil des résultats, tous les enquêtés font souvent appel à leurs représentations du monde réel et à l'actualité pour interpréter la série : remarquer que tel ou tel élément de *Black Mirror* est réaliste par exemple (la représentation des réseaux sociaux et des systèmes de crédit social dans *Chute libre* [S3, E1], de l'intelligence artificielle dans *Rachel, Jack et Ashley Too* [S5, E3], etc.).⁵¹² Des enquêtées disent à ce propos : « Par exemple, l'homme qui voit dans son œil ses souvenirs, on se dit "Ouais, dans notre société, on a notre téléphone, il y a même des

⁵⁰⁴ Jean-Pierre Esquenazi, « Séries télévisées et "réalités" », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 217. (L'auteur souligne.)

⁵⁰⁵ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 173.

⁵⁰⁶ François Jost, *Comprendre la télévision et ses programmes*, op. cit., p. 99.

⁵⁰⁷ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 20.

⁵⁰⁸ Voir pp. 43-44.

⁵⁰⁹ Pour un rappel de ce qu'est l'immersion fictionnelle, voir également p. 20.

⁵¹⁰ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., pp. 180-181.

⁵¹¹ *Idem*, pp. 182-184.

⁵¹² Voir pp. 80-85.

Google Eyes.”, des trucs comme ça, donc on peut imaginer un lien avec ça. »⁵¹³ ; « Je ne sais pas, par exemple, tu vois Sophia, tu connais le robot Sophia ? Mais c'est un robot et de l'intelligence artificielle [...] Je pense que Sophia pourrait très bien être un épisode de *Black Mirror*. Or, elle existe en vrai. »⁵¹⁴ Ensuite, la troisième caractéristique de l'immersion fictionnelle est, selon Jean-Marie Schaeffer, le fait que l'immersion fictionnelle s'entretient par elle-même : le récit de fiction a le pouvoir de faire demeurer le destinataire dans cet état mental.⁵¹⁵ Nous avons en effet observé dans nos entretiens que, malgré le format particulier de *Black Mirror* (série d'anthologie) qui ne permet pas autant d'immersion qu'une série ou un feuilleton⁵¹⁶ (*Lost*, *Les Experts*), les enquêtés mentionnent cet état d'immersion fictionnelle et le sentiment que cela leur procure une fois le visionnage de l'épisode terminé :

Et puis après, à la fin de l'épisode, je me sens vraiment genre... Je n'arrive pas à mettre un mot, mais vraiment genre... « Wow ! Ah, ok ! » Comment je pourrais dire ça ? Je ne sais pas comment qualifier cette émotion, mais... Tu vois la réalisation de ce que tu viens de voir, c'est vraiment ça. Et en fait c'est ça que j'aime bien dans la plupart des épisodes, c'est vraiment à la fin t'es un peu, pour le dire comme ça, mais sur le cul.⁵¹⁷

[...] ou à la fin de l'épisode, quand j'ai vraiment la vue globale sur ce que je viens de voir. Et puis quand l'épisode est fini, t'es là « Wow ! » Et puis tu te poses mille et une questions. Et aussi tu te dis « Est-ce que j'ai assez de force pour regarder un autre épisode ? » quoi, mentalement. Ça te prend beaucoup d'énergie. Et tu as envie de te concentrer sur la série. Tu as envie de t'intéresser à ce qui se passe.⁵¹⁸

Je me dis, oui, on est quand même tenus en haleine, on a envie de voir la fin de l'épisode. Des fois on reste un peu sur sa faim, des fois on est soulagés. Mais on se dit qu'ils n'ont pas foiré la fin. Il y a un peu d'excitation quand même par rapport à l'épisode. Il y a beaucoup d'impatience.⁵¹⁹

Enfin, la quatrième caractéristique de l'immersion fictionnelle est le fait que les représentations des téléspectateurs étant dans cet état mental sont « en général saturées du point de vue affectif » (appréciation esthétique, empathie et identification avec les personnages).⁵²⁰ Nous l'avons observé précédemment dans les résultats : il n'est pas rare que les enquêtés apprécient l'esthétique de la série⁵²¹, éprouvent de l'empathie

⁵¹³ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 60.

⁵¹⁴ Claire, 48 ans, institutrice DASPA, dans *Annexes*, p. 97.

⁵¹⁵ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., pp. 184-185.

⁵¹⁶ Maud Desmet, « Et si nous prenions à nouveau la mesure du temps... », op. cit., p. 93. En effet, plusieurs enquêtés mentionnent cette caractéristique de l'anthologie dans les entretiens. (Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 29 ; Vanessa, 24 ans, étudiante en Journalisme, dans *Annexes*, p. 40 ; Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 72.)

⁵¹⁷ Myriam, 24 ans, étudiante en Communication multilingue, dans *Annexes*, p. 50.

⁵¹⁸ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 75.

⁵¹⁹ Jean, 45 ans, peintre en bâtiment, dans *Annexes*, p. 82.

⁵²⁰ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., pp. 185-187.

⁵²¹ Voir p. 54.

pour certains de ses personnages⁵²², et s'identifient à l'un ou l'autre personnage ou situation.⁵²³ L'extrait suivant illustre bien comment l'affectif joue sur l'immersion fictionnelle d'une enquêtee :

Et puis l'identification aussi elle se joue, chaque fois on a des personnages, on suit vraiment un personnage précis, dont on va voir l'évolution, son caractère, ses réactions, son entourage. Et donc aussi, forcément, ça joue sur l'identification, plus que si on nous présentait juste un univers dans lequel... Je reviens par exemple à la femme qui fuit les robots. On ne connaît rien d'elle, on ne peut pas s'identifier, on n'a pas de truc. Alors qu'une personne qui va vivre, je ne sais pas, justement avec l'implant dans les yeux, on voit son histoire, on comprend, etc. Et on voit que la technologie va s'ancrer, et donc son usage un peu sale va s'ancrer dans ce contexte-là. Et donc c'est plus facile d'imaginer en fait la place de la technologie quand on a justement cette identification, et cette vraisemblance un peu.⁵²⁴

Si l'état mental du destinataire de fiction présente les quatre caractéristiques susmentionnées, c'est qu'il se trouve bien en état d'*immersion*. Il peut ensuite y avoir *appropriation* de l'univers fictionnel.

Vient donc en troisième lieu l'*appropriation de l'univers fictionnel* par les téléspectateurs de *Black Mirror* : « il y a appropriation d'un univers fictionnel quand un destinataire appréhendant ce dernier à la lumière de certains aspects de sa propre réalité juge qu'il existe une correspondance ou une analogie entre son monde et celui de la fiction ».⁵²⁵ Selon Jean-Pierre Esquenazi, deux conditions sont nécessaires pour que cette appropriation ait lieu. La première condition concerne la *vraisemblance* de l'univers fictionnel, sa cohérence *interne*, évaluée par le destinataire *externe*.⁵²⁶ Aucun enquêté n'a mentionné de problème de vraisemblance, si ce n'est pour parler de la sixième saison de la série. Comme nous l'avons mentionné précédemment⁵²⁷, cette dernière saison en date est particulière et rompt avec ce que le téléspectateur était habitué de voir dans *Black Mirror* : dans plusieurs épisodes, la thématique de la technologie passe au second plan, et sont même introduits des éléments fantastiques comme par exemple le loup-garou dans *Mazey Day* (S6, E4) ou le démon dans *Démon 79* (S6, E5). Pour plusieurs enquêtés⁵²⁸, ce changement d'approche est négatif : « J'ai essayé, et puis je suis arrivée à l'épisode avec le loup-garou, tu vois, et là j'étais... Je

⁵²² Voir pp. 46-47 et pp. 52-53.

⁵²³ *Ibidem*.

⁵²⁴ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 61.

⁵²⁵ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 119.

⁵²⁶ *Idem*, pp. 123-125.

⁵²⁷ Voir pp. 25-26.

⁵²⁸ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 6 ; Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 15 ; Thomas, 25 ans, diplômé d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, dans *Annexes*, p. 28 ; Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 120.

ne comprenais plus du tout le propos, tu vois ? Je me disais que c'était complètement à côté de ce que je connaissais avant, et du coup pas du tout hyper fan de la tournure que ça prenait. »⁵²⁹ ; « Et alors dans la toute dernière saison... Ce n'est plus trop *Black Mirror*. Celui avec le loup-garou, puis celui avec le démon... Plus rien à avoir avec la série ! »⁵³⁰ Il y a donc un manque de vraisemblance (au sens d'Esquenazi) au niveau de la sixième saison par rapport au reste de la série. Cependant, chaque épisode de *Black Mirror* fait bien preuve de vraisemblance par rapport à l'univers qu'il présente individuellement.⁵³¹ La seconde condition pour l'appropriation de l'univers fictionnel par le destinataire est la *médiation imaginaire du personnage* : le téléspectateur noue une relation privilégiée avec un personnage ou un ensemble de personnages pour accéder à leur perspective.⁵³² Ceci rejoint le concept d'empathie évoqué à plusieurs reprises.⁵³³ Plusieurs enquêtés mentionnent en effet qu'ils comprennent la perspective de certains personnages et, par exemple, se demandent ce qu'ils feraient s'ils étaient dans la même situation que les protagonistes :

Tu vois celui où c'est un couple, et le compagnon décède, et du coup la femme commande un robot qui lui ressemble. Ça j'y pense beaucoup parce que, je m'identifie à la femme en me disant, moi, mais qu'est-ce que je ferais sans mon copain à côté ?⁵³⁴

C'est une série, fantastique, scientifique, que sais-je, mais où on ressort de là en se posant des questions non pas sur la possibilité, enfin, en tout cas moi, que ça arrive un jour, mais plutôt « Quelle serait ma réaction à moi dans ce type de situation ? » En fait, je trouve qu'on arrive très bien à transposer ces émotions. Les humains qui sont dans la série... C'est nous. Et ça amène à chaque fois une réflexion intéressante, je trouve.⁵³⁵

Une fois ces deux conditions remplies (vraisemblance et médiation imaginaire du personnage), l'appropriation de l'univers fictionnel par le destinataire *peut*⁵³⁶ avoir lieu. Le destinataire « peut s'approprier l'univers narratif, le faire sien et le comprendre comme une *exemplification juste de son propre monde*. Il peut alors juger que l'univers fictionnel est “vrai”. »⁵³⁷ Esquenazi précise cependant que : 1) compte tenu des

⁵²⁹ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 6.

⁵³⁰ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, p. 15.

⁵³¹ Nous rappelons que *Black Mirror* est une série d'anthologie. Chaque épisode présente donc au téléspectateur une histoire indépendante, un univers autonome avec ses propres règles. Nos enquêtés n'ont pas mentionné de problème de vraisemblance au niveau de l'épisode.

⁵³² Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., pp. 127-128 et p. 174.

⁵³³ Voir pp. 46-47, pp. 52-53 et pp. 87-88.

⁵³⁴ Pauline, 22 ans, étudiante en Sciences politiques, dans *Annexes*, p. 6.

⁵³⁵ Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 102.

⁵³⁶ En effet, ce n'est pas parce qu'il y a immersion fictionnelle qu'il y a automatiquement un rapprochement établi par le destinataire entre l'œuvre fictionnelle et sa réalité. (Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., p. 119.)

⁵³⁷ *Idem*, p. 174. (Nous soulignons.)

différents cadres d'interprétation dans lesquels les destinataires se placent, ceux-ci regardent le texte fictionnel sous différentes perspectives. Un même texte fictionnel peut donc être interprété de diverses manières par différents destinataires ; 2) le jugement de vérité fictionnelle porte toujours sur des parties de la réalité du destinataire et non sur son ensemble. L'œuvre fictionnelle ne peut représenter que des fragments du monde réel du destinataire ; 3) si le texte fictionnel n'acquiert cette qualité de vérité fictionnelle que grâce à l'interprétation singulière d'un destinataire, l'on peut reprocher à cette théorie le défaut d'étudier uniquement les représentations d'individus. Cependant, ces individus font bien partie de communautés interprétatives (basées, dans notre cas, sur un critère d'âge) que l'on peut étudier à partir de cadres d'interprétation. Leurs compréhensions individuelles de l'univers fictionnel peuvent donc valoir pour d'autres destinataires : nous pouvons ainsi dégager des conclusions plus générales et éviter un relativisme absolu.⁵³⁸

En suivant la théorie de Jean-Pierre Esquenazi, nous pouvons donc avancer que tous les enquêtés considèrent *Black Mirror* comme une exemplification (partielle, rappelons-le) de leur propre monde. En effet, dès nos premiers résultats, nous avons observé que les personnes interviewées prêtent à la série un certain réalisme, dû à plusieurs choses : 1) l'actualité présente dans la série ; 2) la mise en scène de situations quotidiennes et de personnes ordinaires ; 3) le sentiment de peur et de malaise ressenti par les enquêtés dû à l'identification aux et à l'empathie pour les protagonistes ; 4) la réflexion qu'instaure *Black Mirror* chez le téléspectateur.⁵³⁹ Ces différentes thématiques ont été ensuite traitées tout au long de ce chapitre.

Nous pouvons dès lors nous interroger sur le rôle qu'a cette « vérité fictionnelle » par rapport aux représentations des enquêtés. Esquenazi avance que « la fiction proposerait une forme d'expérience du monde qui apparaît exemplaire, significative, ou révélatrice à ce destinataire. »⁵⁴⁰ Or, l'analyse des entretiens révèle que l'écho que produit *Black Mirror* dans la vie des téléspectateurs est principalement source de réflexions et de remises en question.⁵⁴¹ Les résultats démontrent également que douze personnes sur quatorze admettent que la série a – à des degrés divers – une

⁵³⁸ Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction...*, op. cit., pp. 158-159.

⁵³⁹ Voir chapitre 4, point 1.1 « Une œuvre de science-fiction pas si lointaine », pp. 43-48.

⁵⁴⁰ Jean-Pierre Esquenazi, « Séries télévisées et "réalités" », dans Sarah Sepulchre (dir.), *Décoder les séries...*, op. cit., p. 226.

⁵⁴¹ Voir chapitre 4, point 1.2. « Entre avertissement et ouverture à la réflexion », pp. 49-54.

influence sur leurs représentations du futur.⁵⁴² De plus, plusieurs enquêtés mentionnent que *Black Mirror* peut permettre aux gens (personnes lambdas, scientifiques, etc.) de se préparer à l'avenir grâce aux réflexions qu'elle peut enclencher chez le téléspectateur. Selon Lise en effet, « [*Black Mirror*] fait beaucoup réfléchir, ça peut augmenter ton esprit critique, tu as vraiment l'impression que ton imagination s'ouvre et ça fait plaisir. [...] Pour ton esprit, et pour ta capacité à t'adapter pour plus tard, parce qu'on va devoir le faire. »⁵⁴³ Cette idée est en effet caractéristique de la science-fiction qui, selon Roger Bozzetto « contribue à un travail d'appropriation mentale du futur, et même du présent, grâce à de nouvelles métaphores empruntées aux technologies nouvelles ».⁵⁴⁴ Ceci fait également écho à l'une des théories de David Kirby selon laquelle « le cinéma populaire permet aux spectateurs de faire l'« expérience virtuelle » de [...] catastrophes dans l'espoir que cela les pousse à l'action et permette d'éviter qu'elles ne se produisent dans la réalité. »⁵⁴⁵ En effet, plusieurs enquêtés mentionnent que *Black Mirror* pourrait servir de moyen de prévention grâce aux réflexions qu'elle provoque chez le téléspectateur :

Il y a tout un tas de questions éthiques qui sont là, mais justement, cette dystopie, elle permet, si on ne met pas des barrières éthiques, si on ne réfléchit pas aussi avant que certaines barrières soient franchies, à comment... Parce que c'est aussi ça, on ne peut pas, avant de voir la possibilité qu'on fait d'une technologie, on ne peut pas forcément y penser, et donc au biais que ça peut créer et aux problèmes. Et donc je trouve ça intéressant parce que ça ouvre tout un tas de réflexions pour les futurs humains et les futurs chercheurs qui traiteront de la technologie. Parce que ça pose tout un tas de questions éthiques, tout un tas de limites qui doivent être instaurées, etc.⁵⁴⁶

[...] mais ça peut servir comme moyen préventif. Plus on avance dans le temps, plus on se dit « Oula ! » Je trouve ça génial que les gens imaginent ce qui pourrait arriver pour peut-être éviter certaines choses.⁵⁴⁷

Ainsi, les aspects réalistes présents dans *Black Mirror* (principalement à propos des nouvelles technologies et des NTIC, et des comportements des personnages)⁵⁴⁸ et reconnus comme « vérité fictionnelle » par les téléspectateurs permettent à ces derniers une réflexion sur leur monde actuel et futur.

⁵⁴² Voir chapitre 4, point 3.1. « Entre pessimisme et fatalisme », pp. 68-74.

⁵⁴³ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 78.

⁵⁴⁴ Roger Bozzetto, *La science-fiction, op. cit.*, p. 11.

⁵⁴⁵ Kirby David, « Le futur au présent : les prototypes diégétiques et le rôle du cinéma dans le développement scientifique et technique », dans *Poli – Politiques des Cultural Studies*, n° 8, 2014, [en ligne], consulté le 16/12/2023, https://polirevue.files.wordpress.com/2013/06/poli_08_kirby_web.pdf, p. 3.

⁵⁴⁶ Manon, 25 ans, diplômée de Langues et Lettres françaises et romanes, dans *Annexes*, p. 62.

⁵⁴⁷ Lise, 21 ans, étudiante en Relations publiques, dans *Annexes*, p. 75.

⁵⁴⁸ Voir chapitre 4, point 4.1. « *Black Mirror*, entre fiction et réalité », pp. 79-85.

CONCLUSION

Suite à ces résultats, nous pouvons avancer que notre double objectif de départ est atteint, à savoir : étudier les représentations des téléspectateurs sur *Black Mirror*, les nouvelles technologies et les NTIC, et le futur d'une part ; étudier les liens que les téléspectateurs établissent entre une œuvre de fiction et leur réalité d'autre part. En analysant et comparant les représentations de deux groupes sociaux distincts (18-25 ans et 45-60 ans), l'enjeu était de déterminer si cet écart générationnel avait un quelconque impact sur les représentations des enquêtés. Au début de ce travail, nous avançons deux hypothèses principales : d'une part, que les sujets interviewés puissent éprouver de la crainte par rapport au futur (similaire en partie aux dystopies de *Black Mirror*) ; d'autre part, que nous observerions plus de différences que de similitudes entre les deux communautés interprétatives. Or, certaines de nos hypothèses se sont vues corrigées par les entretiens.

En effet, peu de différences significatives ont pu être observées à propos des représentations des participants sur *Black Mirror*. Une tendance s'est néanmoins dégagée dans leur définition de la série, à savoir l'évocation du réalisme de la série par l'ensemble des personnes interviewées. Une différence entre les deux groupes sociaux est toutefois apparue par rapport au message que véhicule la série : tandis que les « 18-25 ans » la considèrent comme un avertissement, les « 45-60 ans » ont un avis plus nuancé et prêtent davantage à *Black Mirror* une qualité d'ouverture à la réflexion.

Deuxièmement, nos hypothèses par rapport aux représentations des enquêtés sur les nouvelles technologies et les NTIC ont été démenties par les entretiens. Nous pensions que les personnes de la génération « 18-25 ans » auraient peut-être une vision plus positive de la technologie que leurs aînés. Or, d'après les propos recueillis, il existe des « technophiles » et des « technophobes » dans les deux tranches d'âge. Nous avons cependant observé des propos revenant davantage chez les « 45-60 ans » par rapport aux craintes vis-à-vis des nouvelles technologies et des NTIC : la perte de compétences et l'abêtissement des gens par une utilisation trop importante de ces technologies, et le manque d'esprit critique face à la quantité d'information – parfois vraie, parfois fausse – présente sur internet. De plus, concernant la question des usages de ces technologies, davantage de personnes âgées entre 45 et 60 ans insistent sur l'importance de l'esprit critique et de l'éducation, et formulent des réflexions par

rapport à un système éducatif qu'ils jugent désuet. Ceci pourrait être expliqué par la qualité de parent de ces enquêtés, ou par leur profession : hors des sept personnes constituant le groupe social « 45-60 ans », trois d'entre elles sont enseignantes.

Troisièmement, nous pensions que la génération cadette témoignerait de plus d'inquiétude par rapport au futur que les « 45-60 ans ». Or, douze personnes sur quatorze témoignent d'une vision pessimiste du futur. Certaines thématiques reviennent toutefois plus souvent dans les propos des « 18-25 ans » : les questions du climat et de l'insécurité internationale. Ensuite, nous avons observé que *Black Mirror* opérait une influence – à des degrés différents (de la réelle prise de conscience au simple appui de leurs représentations préexistantes) – sur douze de nos enquêtés par rapport à leurs représentations du futur, peu importe leur tranche d'âge. Nous avons également relevé que la génération cadette n'a pas plus confiance en les nouvelles technologies que la génération des « 45-60 ans » pour apporter des solutions futures à notre société. Les deux groupes sociaux font preuve de retenue quant aux potentielles solutions que les nouvelles technologies pourraient avoir sur nos existences futures.

Enfin, grâce notamment à la théorie de la vérité fictionnelle de Jean-Pierre Esquenazi, nous avons pu étudier les liens que les enquêtés établissent entre *Black Mirror* et leur réalité. Ici encore, peu de différences notables ont pu être observées, si ce n'est que les « 18-25 ans » considèrent davantage les comportements des personnages dans *Black Mirror* comme caricaturaux, exagérés, par rapport à ce qu'ils observent dans la réalité. Cette opinion est en effet moins marquée chez les « 45-60 ans ». Outre ces observations, nous avons pu conclure que toutes les personnes interviewées considèrent *Black Mirror* comme une exemplification (partielle) de leur propre monde. Les participants évoquent le réalisme de la série principalement concernant les nouvelles technologies et les NTIC, ainsi que les comportements des personnages. Selon eux, cela est dû à plusieurs facteurs : la présence de l'actualité dans les différents épisodes de la série, la représentation de scènes quotidiennes et de personnes lambda, la peur et le malaise éprouvés par les participants suite à leur identification et leur empathie envers les personnages, et la réflexion provoquée par *Black Mirror* chez les téléspectateurs.

De manière générale, nous avons donc repéré plus de similitudes que de différences dans les diverses représentations des enquêtés. Bien que certaines opinions soient davantage présentes dans une tranche d'âge ou dans une autre, les deux groupes sociaux s'accordent sur de nombreux points. Un critère d'âge n'est par exemple pas un indicateur valable de la présence ou l'absence d'intérêt, d'appréciation ou de connaissance des nouvelles technologies et des NTIC chez les participants.

Grâce à la constitution de notre enquête à partir de deux groupes sociaux, nous avons pu dégager des conclusions générales, dépassant le niveau individuel de chaque sujet interviewé. En effet, ces personnes, appartenant à des communautés interprétatives basées sur un critère d'âge, partagent des caractéristiques qui leur sont indépendantes. Leurs opinions et représentations peuvent donc valoir pour un plus grand nombre. Cependant, nous sommes consciente des limites de notre recherche.

La première limite de notre travail concerne directement notre objet de recherche qu'est *Black Mirror*. En effet, comme cette série est une série d'anthologie, tous ses épisodes ne se valent pas en termes de contenu, d'esthétique, etc. Les propos recueillis par les enquêtés concernent donc la série dans sa généralité, mais des nuances pourraient exister au niveau de l'épisode en lui-même. Pour lever le voile sur ces nuances, il faudrait appliquer la même problématique et la même méthode aux participants en les interviewant sur chaque épisode séparément, ce qui demanderait un travail beaucoup plus considérable sachant que *Black Mirror* est une série constituée de 27 épisodes pouvant chacun être considéré comme un téléfilm à part entière.

Une deuxième limite de notre travail concerne notre groupe d'enquêtés. Nous rappelons tout d'abord que cet ensemble ne constitue en aucun cas un échantillon représentatif du public de *Black Mirror*. Ensuite, nous tenons à attirer l'attention du lecteur sur le fait que ces deux groupes nous paraissent assez homogènes dans leur composition. Le groupe des « 18-25 ans » est en effet composé de six personnes ayant un niveau d'instruction universitaire ou équivalent et est composé de six femmes pour un homme seulement. Le groupe des « 45-60 ans » quant à lui est également composé de six femmes pour un homme, et contient en outre trois personnes faisant partie du domaine de l'enseignement. L'âge étant notre seul critère pour la constitution de ces groupes, nous n'avons pas remis en question leur composition, mais il pourrait être intéressant de mener une étude de la sorte en ayant plus de diversité au sein des deux

communautés interprétatives, afin de déceler d'éventuelles différences dans les réponses recueillies. Nous précisons cependant que l'objectif de notre enquête n'était pas d'étudier la réception de *Black Mirror* par rapport à la classe sociale des participants ni d'expliquer par la classe sociale les différences observées dans les réponses.

Enfin, une troisième limite de notre travail réside dans le fait que, de par sa nature (étude de réception), les résultats obtenus auprès de nos deux groupes sociaux ne peuvent pas être généralisés dans l'espace-temps. En effet, l'acte de réception d'un objet particulier se réalise dans un contexte spatio-temporel également particulier : le récepteur ne réagit pas uniquement à l'objet culturel, mais à un contexte plus large, comprenant la production (cadre de participation), les modes d'interprétation possibles (cadres d'interprétation), ainsi que le contexte social, politique, environnemental, économique... dans lequel il vit.

Nous clôturons notre réflexion avec une dernière observation des enquêtés. Quatre interviewées⁵⁴⁹ mentionnent que, selon elles, plus les années passent, plus la série gagne en réalisme : « [...] la série elle est déjà sortie il y a un petit temps, donc quand elle est sortie ce n'était pas encore si proche que ça, puis maintenant ça l'est quand même vraiment, donc ça a un écho plus puissant. »⁵⁵⁰ En effet, la première saison de *Black Mirror* a été diffusée en 2011. Entre la diffusion de ces premiers épisodes et aujourd'hui, plus d'une décennie s'est écoulée, décennie qui a été marquée par nombre de développements technologiques. Cela peut être observé rien qu'avec le développement de l'intelligence artificielle : cette technologie a beaucoup fait parler d'elle tout au long de l'année 2023. Ainsi, comme l'observe Christelle : « [...] on peut dire maintenant "On a des trucs qui étaient dans les épisodes du début..." »⁵⁵¹ Nous profitons de cette réflexion faite par nos enquêtées pour ouvrir d'autres perspectives de recherche : si *Black Mirror* a acquis plus de réalisme en dix ans, qu'en sera-t-il dans dix ans ? Il pourrait être intéressant de refaire cette même étude de réception dans cinq, dix, vingt ans, pour voir dans quelle mesure les technologies « annoncées » par la série pourraient faire écho à ces réalités futures. La question reste ouverte.

⁵⁴⁹ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, pp. 15-16 ; Isabelle, 57 ans, consultante pour un fonds de formation, dans *Annexes*, p. 107 ; Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 127 ; Caroline, 47 ans, professeure de français, dans *Annexes*, p. 138.

⁵⁵⁰ Laure, 23 ans, illustratrice et animatrice radio, dans *Annexes*, pp. 15-16.

⁵⁵¹ Christelle, 55 ans, conseillère en banques et assurances, dans *Annexes*, p. 127.

BIBLIOGRAPHIE

MONOGRAPHIES ET OUVRAGES COLLECTIFS

Attimonelli Claudia, Susca Vincenzo, *Black Mirror et l'aurore numérique. Nos vies après l'humanisme*, traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, Montréal, Liber, coll. « L'imaginaire et le contemporain », 2021.

Benassi Stéphane, *Séries et feuilletons TV. Pour une typologie des fictions télévisuelles*, Liège, Éditions du CÉFAL, coll. « Grand Écran Petit Écran – Essais », 2000.

Blanchet Alain *et al.*, *Les techniques de l'enquête en sciences sociales*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2022 (1987).

Blanchet Alain, Gotman Anne, *L'entretien*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Tout le savoir en 128 pages », 2015 (1992).

Bouquillion Philippe, Combès Yolande (dirs), *Les industries de la culture et de la communication en mutation*, Paris, L'Harmattan, coll. « Questions Contemporaines », 2007.

Bozzetto Roger, *La science-fiction*, Paris, Armand Colin, coll. « 128. La collection universitaire de poche », 2007.

Brangier Éric, Valléry Gérard (dirs), *Ergonomie : 150 notions clés*, Malakoff, Dunod, coll. « Univers Psy », 2021.

Breton Philippe, Proulx Serge, *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, 4^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Grands repères – Manuels », 2012 (1989).

Buschini Fabrice, Moscovici Serge (dirs), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « PUF Fondamental », 2003.

Buxton David, *Les séries télévisées. Forme, idéologie et mode de production*, Paris, L'Harmattan, coll. « Champs visuels », 2010.

Carden Clarissa, Gibson Margaret (éds), *The Moral Uncanny in Black Mirror*, Londres, Palgrave Macmillan, 2021.

Cervulle Maxime, Quemener Nelly, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2018.

Denoit Nicole (dir.), *L'imaginaire et la représentation des Nouvelles Technologies de Communication*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013.

Dortier Jean-François (dir.), *La Communication. Des relations interpersonnelles aux réseaux sociaux*, 2^e éd. revue et augmentée, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, coll. « Ouvrages de synthèse », 2016 (2008).

Durand Pascal, *Médiamorphoses. Presse, littérature et médias, culture médiatique et communication*, 2^e éd. revue et complétée, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2020.

Esquenazi Jean-Pierre, *Éléments pour l'analyse des séries*, Paris, L'Harmattan, coll. « Champs visuels », 2017.

Esquenazi Jean-Pierre, *La vérité de la fiction. Comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?*, Paris, Hermès Sciences Publications, 2009.

Esquenazi Jean-Pierre, *Les séries télévisées. L'avenir du cinéma ?*, Paris, Armand Colin, coll. « Cinéma/Arts visuels », 2010.

Esquenazi Jean-Pierre, *Sociologie des publics*, 2^e éd., Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères », 2009 (2003).

Favard Florent, *Le récit dans les séries de science-fiction. De Star Trek à X-Files*, Paris, Armand Colin, 2018.

Favard Florent, *Les séries télévisées*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « L'opportune », 2018.

Glevarec Hervé, *La sériephilie. Sociologie d'un attachement culturel et place de la fiction dans la vie des jeunes adultes*, Paris, Ellipses Édition, coll. « Culture pop », 2012.

Gualino Jacques, *Dictionnaire pratique. Informatique, Internet et nouvelles technologies de l'information et de la communication*, Paris, Gualino éditeur, 2005.

Jost François, *Comprendre la télévision et ses programmes*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « Focus cinéma », 2017 (2005).

Joy Stuart, McSweeney Terence (éds), *Through the Black Mirror. Deconstructing the Side Effects of the Digital Age*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019.

Maigret Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015 (2003).

Marquet Jacques, Quivy Raymond, Van Campenhoudt Luc, *Manuel de recherche en sciences sociales*, 5^e éd., Paris, Dunod, 2017 (1995).

Marshall Kingsley, Rocha James, Shaw Dan (éds), *Philosophical Reflections on Black Mirror*, Londres, Bloomsbury, 2023.

Mattelart Armand, Neveu Érik, *Introduction aux cultural studies*, 3^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2018 (2003).

Menoud Lorenzo, *Qu'est-ce que la fiction ?*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Chemins Philosophiques », 2005.

Organisation de Coopération et de Développement Économiques (OCDE), *Science, technologie et innovation : Perspectives de l'OCDE 2018. S'adapter aux bouleversement technologiques et sociétaux (Version abrégée)*, Paris, Éditions OCDE, 2018.

Rodriguez Philippe, *La révolution métavers. Le défi de la nouvelle frontière d'Internet*, Paris, Dunod, 2022.

Rojek Chris, *Cultural Studies*, Cambridge, Polity Press, coll. « Short Introductions », 2007.

Ross Alison, *Revolution and History in Walter Benjamin. A Conceptual Analysis*, London, Routledge, coll. « Routledge Studies in Twentieth-Century Philosophy », 2019.

Schaeffer Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1999.

Searle John, *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, traduit de l'anglais par Joëlle Proust, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1982.

Sepulchre Sarah (dir.), *Décoder les séries télévisées*, 2^e éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. « INFO&COM », 2017 (2011).

Thonon Marie (dir.), *Médiations & médiateurs*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Wolton Dominique, *Informer n'est pas communiquer*, Paris, Éditions du CNRS, 2009.

ARTICLES SCIENTIFIQUES

Addo Peter Martey *et al.*, « Usages émergents des technologies au service du développement : un nouveau paradigme des intelligences », dans *Policy Paper*, n° 6, 2021, pp. 1-49.

Bassett Caroline, Steinmueller Ed, Voss George, « Better Made Up: The Mutual Influence of Science fiction and Innovation », dans *Nesta Working Paper*, n° 13/07, 2013, [en ligne], consulté le 08/09/2023, https://media.nesta.org.uk/documents/better_made_up_the_mutual_influence_of_science_fiction_and_innovation.pdf.

Benassi Stéphane, « Principes de la relation sensible aux séries télé », dans *Décadrages*, n° 32-33, 2016, pp. 26-37.

Benassi Stéphane, « Sérialité(s) et esthétique de la fiction télévisuelle », dans *Belphégor*, n° 14, 2016, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://doi.org/10.4000/belphegor.770>.

Benoit-Browaeys Dorothée, « Promesses et craintes des nanotechnologies », dans *Études*, n° 3, t. 412, 2010, pp. 319-330.

Berton Mireille, « Technologies numériques et fantasmes panoptiques dans les séries télévisées contemporaines », dans *Décadrages*, n° 32-33, 2016, pp. 38-72.

Bihoux Philippe, « Le mythe de la technologie salvatrice », dans *Esprit*, n° 3-4, 2017, pp. 98-106.

Bihoux Philippe, « *Smart world* vs “monde d'après” : quelle technologie pour demain ? », dans *L'Économie politique*, n° 90, 2021, pp. 48-61.

Bruwer Rikus, Rudman Riaan, « Defining Web 3.0: opportunities and challenges », dans *The Electronic Library*, vol. 34, 2016, pp. 132-154.

Burgorgue-Larsen Laurence, « Les Nouvelles Technologies », dans *Pouvoirs*, n° 130, 2009, pp. 65-80.

Cave Stephen, Dihal Kanta, « Hopes and fears for intelligent machines in fiction and reality », dans *Nature Machine Intelligence*, vol. 1, 2019, pp. 74-78.

Chalard-Fillaudeau Anne, « Les “Cultural Studies” : une science actuelle ? », dans *L'Homme & la Société*, n° 149, 2003, pp. 31-40.

Damour Franck, « *Black Mirror*, la série où les objets techniques sont les héros », dans *Études*, n° 9, 2018, pp. 117-118.

Debrosse Anne, « Les études de réception en Occident : un art de la différence », dans *Revue de littérature comparée*, vol. 376, 2020, pp. 407-418.

Désaunay Cécile, « BROOKER Charlie (création). *Black Mirror* », dans *Futuribles*, n° 424, 2018, pp. 123-124.

Desmet Maud, « Et si nous prenions à nouveau la mesure du temps ? Comment les plateformes VOD ont changé notre relation aux séries télévisées », dans *Saison. La revue des séries*, n° 3, 2022, pp. 85-104.

Douteaud Stéphanie, « L'intérêt général dans les dystopies (et autres anti-utopies) », dans *Revue française de droit constitutionnel*, n° 124, 2020, pp. 749-761.

Dupagne Dominique, « Les nouvelles informations en santé », dans *Les Tribunes de la santé*, n° 29, 2010, pp. 33-39.

Durand Pascal, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-médias ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », dans *Quaderni*, n° 57, 2005, pp. 73-83.

Favard Florent, « Séries et genres de l'imaginaire », dans *Revue de la BNF*, n° 59, 2019, pp. 97-103.

Favard Florent, Machinal Hélène, « Les séries de science-fiction au croisement d'un genre fictionnel et d'une forme narrative audiovisuelle », dans *ReS Futurae*, n° 19, 2022, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://doi.org/10.4000/resf.11137>.

Gasson Mark, « Human Enhancement: Could you become infected with a computer virus? », dans *IEEE International Symposium on Technology and Society (ISTAS)*, hors-série, 2010, pp. 61-68.

Haddouk Lise, « *Black Mirror* : le narcissisme à l'ère du numérique », dans *Le Carnet PSY*, n° 204, 2017, pp. 27-29.

Hall Stuart, « Codage/décodage », dans *Réseaux*, n° 68, 1994, pp. 27-39.

Hall Wendy, de Roure David, Shadbolt Nigel, « The Evolution of the Web and Implications for eResearch », dans *Philosophical Transactions: Mathematical, Physical and Engineering Sciences*, vol. 367, n° 1890, 2009, pp. 991-1001.

Hvistendahl Mara, « Bienvenue dans l'enfer du *social ranking*. Quand votre vie dépend de la façon dont l'État vous note », dans *Revue du Crieur*, n° 10, 2018, pp. 4-21.

Jung Kyung Seo *et al.*, « *Black Mirror*: a Novel Application of Speculative Design to Facilitate Context-aware Design Thinking », dans *Proceedings of the Design Society*, vol. 3, 2023, pp. 787-796.

Kalinowski Isabelle, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception. De "L'histoire de la littérature comme provocation pour la science de la littérature" (1967) à "Expérience esthétique et herméneutique littéraire" (1982) », dans *Revue germanique internationale*, n° 8, 1997, pp. 151-172.

Kirby David, « Le futur au présent : les prototypes diégétiques et le rôle du cinéma dans le développement scientifique et technique », dans *Poli – Politiques des Cultural Studies*, n° 8, 2014, [en ligne], consulté le 16/12/2023, https://polirevue.files.wordpress.com/2013/06/poli_08_kirby_web.pdf.

Lafargue Jean-Noël, « Web 2.0 : veuillez créer s'il vous plaît », dans *Marges. Revue d'art contemporain*, n° 8, 2008, pp. 102-109.

Le Gall Benjamin, « Système de crédit social chinois : outil de contrôle social ou modèle de société pérenne ? », dans *Revue Défense Nationale*, n° 828, 2020, pp. 101-106.

Moeschler Olivier, « Allers-retours. Les usages des *cultural studies* par la sociologie », dans *SociologieS*, 2016, [en ligne], consulté le 24/09/2023, <https://journals.openedition.org/sociologies/5323>.

Monnet-Cantagrel Hélène, « Jeux et enjeux du récit dans American Horror Story », dans *Télévision*, n° 7, 2016, pp. 85-99.

Mortier Daniel, « Des perspectives de recherches pour les études de réception », dans *L'Esprit créateur*, vol. 49, 2009, pp. 56-69.

Paquien-séguy Françoise, « Comment réfléchir à la formation des usages liés aux technologies de l'information et de la communication numériques ? », dans *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2007, 2007, [en ligne], consulté le 15/05/2023, <https://doi.org/10.3917/enic.007.0063>.

Patil Hitendra, Surwade Yogesh, « Web Technologies From Web 2.0 To Web 4.0 », dans *International Journal for Science and Advance Research in Technology (IJSART)*, vol. 4, n° 4, 2018, pp. 810-814.

Politou-Marmarinou Eleni, « "Réalité" et "fiction" à l'ère de la communication et de l'information », dans *Σύγκριση (Comparaison)*, vol. 13, 2002, pp. 95-104.

Rabeyron Thomas, Charlet Olivier, « Réalité virtuelle et réalité psychique : Black Mirror et la vie éternelle à San Junipero », dans *Psychologie Clinique*, n° 54, 2022, pp. 173-185.

Raven Paul Graham, « Rhétorique de la futurité : scénarios, design fiction, prototypes et autres modalités évaporées de la science-fiction », dans *ReS Futurae*, n° 16, 2020, [en ligne], consulté le 06/09/2023, <https://doi.org/10.4000/resf.8761>.

Servais Christine, « Les théories de la réception en SIC », dans *Cahiers de la Sfsic*, vol. 8, 2012, [en ligne], consulté le 26/09/2023, <https://hdl.handle.net/2268/135743>.

Smith Matthew *et al.*, « Pollinator Deficits, Food Consumption, and Consequences for Human Health: A Modeling Study », dans *Environmental Health Perspectives*, vol. 130, n° 12, 2022, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://doi.org/10.1289/EHP10947>.

Susca Vincenzo, « Le game s'est fait vie. Sociologie de Black Mirror et post-sérialité télévisuelle », dans *Funes. Journal of Narratives and Social Sciences*, vol. 3, 2019, pp. 26-38.

Van Damme Stéphane, « Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 51, 2004, pp. 48-58.

MÉMOIRES ET THÈSES

Blondiau Thomas, *Black Mirror : une autre manière de penser le rapport Homme-Technologie à travers la théorie de l'acteur-réseau*, Mémoire de Master en Criminologie, inédit, Université d'Ottawa, 2020.

Lüderitz Ana-Josefa, *Walter Benjamin et l'image dialectique : l'histoire comme une dialectique des images*, Thèse de Doctorat en Philosophie, inédit, Université de Toulouse, 2018.

Stouvenel Chloé, *Réception de la série dystopique Black Mirror par des critiques amateurs en ligne : entre fiction et réalité*, Mémoire de Maîtrise en Communication, inédit, Université du Québec à Montréal, 2019.

PAGES DE SITES INTERNET

« Anthologie », dans Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), *Lexicographie*, [en ligne], consulté le 28/04/2023, <https://www.cnrtl.fr/definition/anthologie>.

Aubrun Frédéric, Jauffret Marie-Nathalie, « “Black Mirror” : notre monde est-il devenu la dystopie que prédisait la série ? », dans The Conversation, *Culture*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://theconversation.com/black-mirror-notre-monde-est-il-devenu-la-dystopie-que-predisait-la-serie-208790>.

« Black Mirror », dans Netflix, *Titles*, [en ligne], consulté le 17/11/2023, <https://www.netflix.com/be-fr/title/70264888>.

Briner Caroline, « La Chine veut noter tous ses habitants et installe 600 millions de caméras », dans RTS, *Monde*, 2021, [en ligne], consulté le 13/12/2023, <https://www.rts.ch/info/monde/11137943-la-chine-veut-noter-tous-ses-habitants-et-installe-600-millions-de-cameras.html>.

Brooker Charlie, « Charlie Brooker: the dark side of our gadget addiction », dans The Guardian, *Technology*, 2011, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://www.theguardian.com/technology/2011/dec/01/charlie-brooker-dark-side-gadget-addiction-black-mirror>.

Buckmaster Luke, « Idiocracy: a disturbingly prophetic look at the future of America – and our era of stupidity », dans The Guardian, *Culture*, 2021, [en ligne], consulté le 29/11/2023, <https://www.theguardian.com/culture/2021/jul/19/idiocracy-a-disturbingly-prophetic-look-at-the-future-of-america-and-our-era-of-stupidity>.

« Elon Musk a racheté Twitter et licencié une partie de ses dirigeants », dans *Le Monde*, *Pixels*, 2022, [en ligne], consulté le 29/11/2023, https://www.lemonde.fr/pixels/article/2022/10/28/elon-musk-rachete-twitter-et-licencie-une-partie-de-ses-dirigeants_6147637_4408996.html.

Goulson Dave, « Decline of bees forces China's apple farmers to pollinate by hand », dans *China Dialogue*, *Food*, 2012, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://chinadialogue.net/en/food/5193-decline-of-bees-forces-china-s-apple-farmers-to-pollinate-by-hand/>.

Katwala Amit, « *Black Mirror's* Charlie Brooker Wants to Break the Content Machine », dans *Wired*, *Culture*, 2023, [en ligne], consulté le 08/09/2023, <https://www.wired.com/story/black-mirror-charlie-brooker-q-and-a-season-6/>.

Kuo Lily, « China bans 23m from buying travel tickets as part of 'social credit' system », dans *The Guardian*, *World*, 2019, [en ligne], consulté le 13/12/2023, <https://www.theguardian.com/world/2019/mar/01/china-bans-23m-discredited-citizens-from-buying-travel-tickets-social-credit-system>.

« Le manque de modérateurs humains de X (ex-Twitter), exposé au grand jour par le DSA », dans *La Tribune*, *Technos & Medias*, 2023, [en ligne], consulté le 02/12/2023, <https://www.latribune.fr/technos-medias/internet/le-manque-de-moderateurs-humains-de-x-ex-twitter-expose-au-grand-jour-par-le-dsa-982408.html>.

Lohrmann Dan, « From Progress to Bans: How Close Are Human Microchip Implants? », dans *Government Technology*, *Blogs*, 2023, [en ligne], consulté le 24/07/2023, <https://www.govtech.com/blogs/lohrmann-on-cybersecurity/from-progress-to-bans-how-close-are-human-microchip-implants>.

Mayez Romain *et al.*, « Désinformation sur X (ex-Twitter): l'ULB et l'UMons décident de ne plus utiliser la plateforme, devenue "contraire à l'approche scientifique" », dans *RTL info*, *Société*, 2023, [en ligne], consulté le 02/12/2023, <https://www.rtl.be/actu/belgique/societe/desinformation-sur-x-ex-twitter-lulb-et-lumons-decident-de-ne-plus-utiliser-la/2023-11-24/article/611691>.

Seydtaghia Anouch, « L'intelligence artificielle se cache déjà dans des objets futuristes sortis de "Black Mirror" », dans *Le Temps*, *Économie*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://www.letemps.ch/economie/l-intelligence-artificielle-se-cache-deja-dans-des-objets-futuristes-sortis-de-black-mirror>.

Stefansky Emma, « *Black Mirror* Season 6: Charlie Brooker Breaks Down Every Episode », dans *Esquire*, *Entertainment*, 2023, [en ligne], consulté le 11/09/2023, <https://www.esquire.com/entertainment/tv/a44197628/charlie-brooker-black-mirror-interview/>.

Strause Jackie, « Charlie Brooker Is Still Pro-Technology Despite "Bleakest Stories" Yet in 'Black Mirror' Season 6 », dans *The Hollywood Reporter*, *TV news*, 2023, [en ligne], consulté le 29/11/2023, <https://www.hollywoodreporter.com/tv/tv-news/charlie-brooker-pro-technology-bleakest-episodes-season-6-1235515542/>.

Touma Chloé-Anne, « Black Mirror : L'IA, le deepfake et le quantique au cœur de l'intrigue... la réalité rattrapera-t-elle la fiction ? », dans CScience, *Accueil*, 2023, [en ligne], consulté le 18/12/2023, <https://www.cscience.ca/2023/06/16/black-mirror-lia-le-deepfake-et-le-quantique-au-coeur-de-lintrigue-la-realite-rattrapera-t-elle-la-fiction/>.

Williams Zoe, « Charlie Brooker: 'Mr Dystopia? That makes me sound like a wrestler' », dans The Guardian, *TV & radio*, 2022, [en ligne], consulté le 12/09/2023, <https://www.theguardian.com/tv-and-radio/2022/feb/21/charlie-brooker-interview-black-mirror-cat-burglar>.